



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER LIBRARY



HX 5139 %

3.25.17.15



HARVARD  
COLLEGE  
LIBRARY













GRUNDRISS DER INDO-ARISCHEN PHILOGIE UND ALTERTUMSKUNDE

(ENCYCLOPEDIA OF INDO-ARYAN RESEARCH)

BEGRÜNDET VON G. BÜHLER, FORTGESETZT VON F. KIELHORN.

I. BAND, 10. HEFT.

---

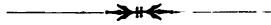
<sup>c</sup>  
LITTERATUR UND SPRACHE

DER

SINGHALESEN<sub>//</sub>

VON

WILHELM GEIGER.  
=



STRASSBURG  
VERLAG VON KARL J. TRÜBNER

1900.

3256.19.16  
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
FROM THE LIBRARY OF  
JAMES HAUGHTON WOODS  
1935

# GRUNDRISS DER INDO-ARISCHEN PHILOGIE UND ALTERTUMSKUNDE

(ENCYCLOPEDIA OF INDO-ARYAN RESEARCH)

BEGRÜNDET VON G. BÜHLER, FORTGESETZT VON F. KIELHORN.

I. BAND, 10. HEFT.

## LITTERATUR UND SPRACHE DER SINGHALESEN

VON

WILHELM GEIGER.

### I. LITTERATUR UND INSCRIFTEN.

Vorbemerkung. Der erste und letzte grössere Versuch die singhalesische Litteratur im Zusammenhange darzustellen wurde meines Wissens von J. D'ALWIS (Sidath Sangarawa, *Grammar of the Singhalese Language*, translated . . ., Colombo 1852, Introduction S. cxxxix ff.) unternommen<sup>1</sup>. Die Skizze, für die damalige Zeit sehr verdienstlich, ist jetzt natürlich vielfach veraltet. Auch heute noch sind wir weit davon entfernt, eine singhalesische Litteraturgeschichte schreiben zu können. Dazu fehlen alle Vorstudien. Meine eigene Darstellung ist daher nicht viel mehr als eine Liste von Autorennamen und Titeln. Trotzdem hoffe ich, dass sie als Materialsammlung nicht unwillkommen sein wird. Es wäre mir, wie ich hier constatiren möchte, auch wohl nicht möglich gewesen, das zu bieten, was ich biete, hätte ich nicht auf Ceylon selbst bei der Zusammenstellung meiner Skizze an dem Mudaliyar SIMON DE SILVA einen sachkundigen Berater gefunden, und wäre nicht nach meiner Rückkehr mein unermüdlicher Freund, der Mudaliyar A. MENDIS GUÑASEKARA auf zahlreiche briefliche Anfragen mir Auskunft zu erteilen immer bereit gewesen. Von Nutzen war mir auch der von dem Maha Mudaliyar LOUIS DE ZOYSA zusammengestellte und nach seinem Tode im Druck erschienene „Catalogue of Pāli, Singhalese, and Sanskrit Manuscripts in the Temple Libraries of Ceylon, Colombo 1885.“

Ich erwähne hier im voraus auch ein kleines in singhalesischer Sprache geschriebenes Werkchen, das an sich gewiss von Interesse ist, aber wegen seines eigenartigen Charakters in meinem Überblick über die Litteratur schwer unterzubringen war, nämlich das von RHYS DAVIDS herausgegebene „Handbuch des Yogāvacara“ (The Yogāvacara's Manual on Indian Mysticism as practised by Buddhists, London, Pali Text Society, 1896), beiläufig bemerkt, das erste singhalesische Schriftwerk, welches in Transcription nach europäischer Weise edirt wurde.

<sup>1</sup> Vorher ist nur zu erwähnen SPENCE HARDY, *The Language and Literature of the Singhalese*, JRAS. C. B. I, Nr. 2, 1846—47, S. 99—104 (wieder abgedruckt im „Ceylon Friend“, Oktober 1876, S. 217—223), sowie von demselben: *List of Books in the Pāli and Singhalese Languages*, JRAS. C. B. I, Nr. 3, 1847—48, S. 189—200, und J. DE ALWIS, *On the Elu Language, its Poetry and its Poets*, JRAS. C. B. II, Nr. 5, 1849—50, S. 119—200.

### 1. ÄLTESTE ZEIT BIS ZUM 12. NACHCHRISTLICHEN JAHRHUNDERT.

§ 1. Der Beginn litterarischer Thätigkeit in Ceylon steht in engem Zusammenhange mit der Einführung und Ausbreitung der buddhistischen

Lehre auf der Insel. Der einheimischen Tradition zufolge<sup>1</sup> brachte Mahinda (3. Jahrh. v. Chr.) die in Pāli verfassten canonischen Schriften der Buddhisten, das Tipiṭaka, zusammen mit den dazu gehörigen Commentarwerken, der Aṭṭhakathā, nach Lankā. Er soll die Commentare selbst in das Singhalesische übertragen haben; im 5. Jahrh. n. Chr. wurden sie dann durch Buddhaghosa in das Pāli zurück übersetzt. Grundtext und Commentare sollen zunächst mündlich fortgepflanzt und erst im letzten Jahrh. v. Chr. unter der Regierung des Königs Vaṭṭa-gāmani (Valagambāhu) schriftlich aufgezeichnet worden sein.

Die Tradition ist natürlich eine Mischung von Fiction und Wahrheit. Immerhin scheint sich aus ihr zu ergeben, dass zu Mahinda's Zeit in Ceylon eine Sprache gesprochen wurde, die sich von dem Pāli der heiligen Schriften einigermaßen unterschied. Mahinda bediente sich dieser Sprache bei der Wiedergabe der dogmatischen Erläuterungen zum Tipiṭaka, und es entstand so im Laufe der Zeit eine singhalesisch geschriebene Aṭṭhakathā. Zweifellos existierte eine solche zur Abfassungszeit des Dipavaṃsa, und auf die in ihr enthaltene historische Einleitung gehen vermutlich sowohl der Dipavaṃsa als auch der Mahāvaṃsa zurück<sup>2</sup>. Da beide Chroniken mit dem Könige Mahāsena (Anf. d. 4. Jahrh. n. Chr.) endigen, so ist anzunehmen, dass die Quellenschrift bis auf diese Zeit fortgeführt worden war. In dieser Aṭṭhakathā, die im letzten Grunde bis auf den Apostel Ceylons, Mahinda, zurückgeht und die, wie es scheint, am Beginn des 4. Jahrh. zu einem gewissen Abschluss gelangte, haben wir wohl das älteste Denkmal der singhalesischen Litteratur zu erkennen. Leider ist uns dasselbe, und zwar wohl unwiederbringlich, verloren.

Die Tradition berichtet auch noch von anderen Litteraturprodukten, welche bis in das 4. nachchristl. Jahrh. zurückreichen. So soll beispielsweise im 9. Jahr der Regierung des Königs Kittisiri Meghavanna (304—332 nach der gewöhnlichen Berechnung) ein Gedicht über die damals nach Ceylon gebrachte Zahn-Reliquie unter dem Titel Daḷadāvaṃsa verfasst worden sein<sup>3</sup>. Von jüngeren Bearbeitungen dieser Dichtung wird weiter unten in § 4 die Rede sein. Sehr alt ist auch eine Geschichte des Bodhi-Baunes, die von Upatissa Thera in das Pāli übersetzt wurde unter dem Titel Bodhivaṃsa. Auch von diesem Pāli-Text existirt eine singhalesische Version, der Eḷu-Bodhivaṃsa, aus dem 14. Jahrhundert<sup>4</sup>.

Unter dem König Buddhādāsa, der ebenfalls dem 4. Jahrh. angehört, soll endlich ein gelehrter Priester, namens Mahādhammakathī, die Suttas, d. h. das Suttapiṭaka oder Teile aus demselben, in die singhalesische Sprache übertragen haben<sup>5</sup>. Kurz, es muss um jene Zeit auf Ceylon eine lebhaft literarische Thätigkeit bestanden haben, wie denn auch von König Buddhādāsa selbst berichtet wird, er habe ein Werk über Medicin unter dem Titel Sāratthasaṅgaha verfasst.<sup>6</sup> Ein Buch dieses Titels, in Sanskrit geschrieben, ist noch erhalten. Ob wir in ihm aber das Originalwerk erkennen dürfen, ist mir sehr zweifelhaft.

Einen neuen Impuls dürfte das literarische Leben in Ceylon durch Buddhaghosa erhalten haben, den grössten Commentator der canonischen Schriften der Buddhisten. Buddhaghosa selbst, der im Anfange des 5. Jahrh. blühte, bediente sich freilich der Pālisprache, welche die Kirchensprache der Südbuddhisten wurde. Ausser seinen Commentaren im engern Sinne ist namentlich sein grosses encyclopädisches Werk Visuddhimagga zu nennen, von welchem handschriftlich auch eine singhalesische Paraphrase existirt.

Über die Thätigkeit Buddhaghosa's enthält der Mahāvaṃsa in der jüngeren Fortsetzung des ursprünglichen Werkes einen ausführlichen Bericht<sup>7</sup>.

Darnach entstammte er einer Brāhmaṇenfamilie in der Nähe von Bō Gayā und zeichnete sich schon in seiner Jugend durch grosse Gelehrsamkeit aus. In einer Disputation mit dem Thera Revata lernte er die Erhabenheit der buddhistischen Lehre kennen und bekehrte sich zu derselben. Er warf sich auf das Studium des Tipiṭaka und reiste auf Revata's Anregung nach Ceylon, um hier die in singhalesischer Sprache verfassten Commentare (*aṭṭhakathā*) kennen zu lernen. Im Mahāvihāra zu Anurādhapura, in welchem der heilige Baum des Mahinda steht, verfasste er zunächst den Visuddhimagga. Hierauf nahm er seine Wohnung im Gaṇṭhākara-Kloster und „übersetzte hier nach der Grammatik der Māgadha die gesamten Sihala-Aṭṭhakathā“. Nach vollendetem Werk kehrte er nach dem festländischen Indien zurück.

Nicht lange Zeit nach Buddhaghosa sind vermutlich die Pāli-Chroniken *Dīpavaṃsa* und *Mahāvāṃsa* verfasst worden.

\* S. bei KERN, *Manual of Indian Buddhism* (Grundriss III. 8), S. 8. — \* Vgl. Mv. Tika, Colomboer Ausg. 1895, S. 21 unten; OLDENBERG, *Dīpavaṃsa*, Introduction S. 1 ff. Die von Oldenberg citirte Stelle der Mv.-T. lautet nach der Ausgabe: *Mahāvāṃsaṃ pavakkhāmiti mahantānaṃ vaṃso tanti pavēni paramparā; sayameva vā mahantatā ubhayattha paridīpakattā vā Mahāvāṃso, taṃ Mahāvāṃsaṃ tesam buddha-buddhasāvakaḍḍināṃpi guṇamahanānaṃ mahāsammalāḍḍināṃpi vā rājamahantānaṃ pavēni dīpakattā ca buddhāgamanāḍḍipakārehi mahādhikūratā sayameva mahantatāṇaṃ veditabbam*

*anupamaṃ vaṃsavaraḡḡavūḍḍināṃ  
sabbam anāṇṇam tatha suppakāṣiṭam  
ariyāgataṃ ullamasabbhi vannaṇam  
suṇantu dīpatthuti sādhusakkalan-ti*

*iminā aṭṭhakathānayevevassa mahattam paridīpāṇaṃ veditabbam, ettha dīpatthutinaṃ manunñā bhagavato dīpāgamanāḍḍīnaṃ tenāhu porāṇā*

*dīpāgamaṇam Buddhassa, dhātūnaṃ bodhiyāgamaṇaṃ,  
saṅghāceravāḍḍaṇa dīpamhi sāsanāgamaṇam.*

*Narindāgamanāvūsaṃ kīlayissaṃ suṇātha me-ti.*

*imāya pana gūthāya mayenāpi assa saṅkhyāmahattam paridīpitattam ñeyyam. evam Mahāvāṃsaṃ ti laddhanāmaṃ Mahāvihāravāsināṃ vācanāmaggaṃ porāṇaṭṭhakatham, ettha Sīhalabhāsaṃ hitvā Māgadhiabhāsaṃ pavakkhāmiti adhippāyo . . .* — 3 Vgl. auch Mv. 37, 42—43 (Bd. II, S. 7 der Colomboer Ausgabe). — 4 L. DE ZOYSA, Catalogue, S. 16 und 17. — 5 Mv. 37, 125 (Bd. II, S. 13 der Colomboer Ausgabe):

*tasseva raṇṇo rājamaḥi Mahādharmakathā yati  
suttāni parivattesi sīhalāya niruttīyā.*

6 Mv. 37, 96 (Bd. II, S. 11 der Colomboer Ausgabe). — 7 Mv. 37, 165—196 (Bd. II, S. 15—17 der Colomboer Ausgabe).

§ 2. Zu Beginn des 6. Jahrh. regierte in Ceylon der König Kumārādhatūsena oder Kumārādāsa, der in der einheimischen Tradition für einen eleganten Dichter gilt. Es wird ihm eine in Sanskrit geschriebene Kunstdichtung *Jānakīharaṇa* zugeschrieben. Das Original ist zwar verloren gegangen, aber auf Grund einer singhalesischen Paraphrase hat DHARMARĀMA den ursprünglichen Sanskrittext wieder hergestellt<sup>1</sup>.

Interessant ist die Tradition, wornach zu Kumārādāsa's Zeit Kālidāsa Ceylon besucht und mit dem Dichterkönig in enger Freundschaft gestanden haben soll. Es ist dies natürlich blosser Legende<sup>1</sup>. Thatsache aber ist, dass Kālidāsa auf die singhalesische Dichtkunst einen bedeutenden Einfluss ausübte. Kumārādāsa's *Jānakīharaṇa* scheint durch seinen Raghuvāṃsa ange-regt worden zu sein, und sein Meghadūta fand wiederholte Nachahmung in den verschiedenen „Sandesa“, auf die ich später zurückkommen werde.

Wie hoch die Dichtkunst in Ceylon im 6. Jahrh. blühte, sagt uns der *Mahāvāṃsa* ausdrücklich. Er berichtet vom Könige Aggabodhi I. (563—598), dass „in seinem Reiche auch Dichter gelebt hätten, welche viele elegante und schöne Verse in singhalesischer Sprache verfassten“<sup>2</sup>. Erwähnt

sei endlich, dass zu Anfang des 9. Jahrh. König Dappula II. sich um die Rechtspflege dadurch verdient machte, dass er wichtige Urteilsprüche aufzeichnen und zu einem Rechtscodex vereinigen liess<sup>3</sup>.

Leider ist von der altsinghalesischen Litteratur, die auch sprachgeschichtlich von grösstem Interesse wäre, nichts erhalten. Für das älteste Prosawerk in singhalesischer Sprache gilt Dampiyā Aṭuvā Gāṭapada Sannaya. Es ist dies ein Glossar zu dem Commentar des Dhammapada, welches von LOUIS DE ZOYSA i. J. 1875 aufgefunden wurde, und von dem man annimmt, dass es um die Mitte des 10. Jahrh. geschrieben wurde<sup>4</sup>. Sehr altertümliches Singhalesisch findet sich auch in dem Tractat Heranasika Vinisa, welcher von den Pflichten der Novizen handelt; doch ist das Datum der Schrift nicht mit Sicherheit festzustellen<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> Jānakīharapa, an Epic Poem in Sanskrit, by ... Kumāradāsa, King of Ceylon, restored ... and edited with the revised "Sanna" by K. DHARMARĀMA Sthavira, Pāliyagoda, Ceylon 1891. Dharmarāma ist Vorstand des Vidyalaṅkāra-Pariveṇa in Pāliyagoda, unweit der Kālapiya-Station, nördlich von Colombo. Er gilt für den besten Kenner des Sanskrit unter den einheimischen Gelehrten. In der Einleitung S. XI ff. wird auch die Legende von Kālidāsa's Aufenthalt in Ceylon besprochen. Vgl. RHYS DAVIDS, Kalidasa in Ceylon, JRAS. N. S. 20, 1888, S. 148—149, — <sup>2</sup> Mv. 42, 13. — <sup>3</sup> Mv. 49, 20. — <sup>4</sup> Vgl. L. de Z.'s Catalogue S. 6. Ein Teil des Werkes soll im Druck erschienen sein, ist mir aber nicht zu Gesicht gekommen. — <sup>5</sup> LOUIS DE ZOYSA, Catalogue S. 6—7.

## 2. VOM 12. BIS ZUM 14. JAHRHUNDERT.

§ 3. Mit dem Aufschwunge des singhalesischen Reiches unter König Parākrama-bāhu I. (sgh. Pārakum-bā) in der zweiten Hälfte des 12. Jahrh. beginnt auch ein Aufschwung der singhalesischen Litteratur. Es ist natürlich zur Zeit noch nicht möglich, ein exactes Bild von ihrer chronologischen Entwicklung in dieser Periode zu entwerfen, und ich ziehe daher vor, die einzelnen Werke, welche handschriftlich erhalten sind oder im Druck veröffentlicht wurden, nach Gattungen geordnet zu besprechen.

Ich beginne mit den Prosaschriften religiösen Inhalts und erwähne an erster Stelle das in Ceylon hoch angesehene Werk Amāvatura (d. h. »Ambrosiaflut«) des Gurulugomi, welches Reden des Buddha und Dispute mit Brāhmaṇen über verschiedene religiöse Gegenstände enthält. Nach der Ansicht mancher, denen auch D'ALWIS sich angeschlossen hat, soll Gurulugōmi bereits unter Aggabodhi I. im 6. Jahrh. gelebt haben, und Amāvatura wäre das älteste uns erhaltene Schriftwerk der singhalesischen Litteratur. Mir scheint jedoch die andere Meinung wahrscheinlicher, nach welcher Gurulugōmi dem 12. Jahrh. angehört. Von dem gleichen Verfasser stammt ein zweites Werk, das in religiösen Fragen gleichfalls für autoritativ gilt, die Dharma-pradīpikāva<sup>1</sup>, ein Commentar zu dem in Pāli verfassten Mahābodhivaṃsa, der eine Geschichte des heiligen Bo-Baumes enthält. Dharma-pradīpikā ist in stark sanskritisirendem Stile geschrieben, Amāvatura dagegen in reinem Eḷu. Ich erwähne hier auch noch einmal die singhalesische Paraphrase von Buddhaghosa's Visuddhimagga, als deren Verfasser die Tradition den König Parākrama-bāhu III. (Ende des 13. Jahrh.) nennt<sup>2</sup>. Unter Parākrama-bāhu IV. (um 1300) wird im Mahāvamsa (90, 85) der Gelehrte Me-dhaṅkara erwähnt, von welchem eine singhalesische Bearbeitung des Vinaya und des dazu gehörigen Commentars herrühren soll, welche den Titel Vinayārtha-samuccaya trägt. Das Werk existirt in Handschriften, wurde aber bis jetzt meines Wissens nicht herausgegeben. Etwas jünger ist endlich die Daham-gāṭa-mālāva, eine Art Rätselsammlung über religiöse Dinge,

welche aus der Zeit des Königs Bhuvaneka-bāhu IV. (Mitte des 14. Jahrh.) stammt.

<sup>1</sup> Dharmapradīpikā, a Commentary on the Mahābōdhivamsa by Gurulu-gōmi, ed. by DHARMĀLŌKA and DHARMĀRĀMA, Colombo 1886. Von DHARMĀRĀMA wurde auch Amāvatura edirt, die Ausgabe ist mir jedoch nicht zugänglich geworden. — <sup>2</sup> Eine sehr alte Handschrift des Visuddhimagga-sannaya befindet sich im Besitze Subhuti's in Waskaduwa.

§ 4. Von Prosawerken historischen und erzählenden Inhalts ist vor allem der Thūpavamsa des Parākrama Paṇḍita<sup>1</sup>, der unter Parākrama-bāhu I. lebte und nach dessen Tod unter dem Namen Vijaya-bāhu selbst ein Jahr lang die Herrschaft inne hatte, zu nennen<sup>2</sup>. Obwohl der Thūpavamsa zunächst eine Geschichte der Dagobas in Ceylon sein will, so enthält er doch so zahlreiche historische Notizen und Excuse, dass er für ein wichtiges Quellenwerk gelten kann. Das gleiche gilt von der Pūjāvaliya des Mayūrapāda<sup>3</sup>, die unter Parākrama-bāhu II. (2. Hälfte des 13. Jahrh.) geschrieben wurde. Sie gibt die Aufzählung der Ehren, welche verschiedene Könige von Indien und Ceylon dem Buddha erwiesen, und der Darbringungen, welche sie ihm gewidmet haben. Das 16. Capitel, welches speciell von Ceylon handelt, enthält eine vollständige Liste der singhalesischen Könige bis auf die Zeit des Verfassers herab mit ihrer Regierungszeit und Notizen über ihr Verhältnis zum Buddhismus.

Um wenigens älter ist der Dāṭṭhāvamsaya des Dhammakitti Thera, der unter der berühmten Königin Līlāvati in der ersten Hälfte des 13. Jahrh. lebte. Das Werk ist eine Geschichte der Zahnreliquie des Buddha, welche zur Zeit in Kandy aufbewahrt wird. Der Autor hatte als Vorlage eine schon oben genannte altsinghalesische Dichtung, Daḷadāvamsaya betitelt; er übertrug dieselbe zunächst in Pāli-Verse und fertigte dann selbst eine singhalesische Paraphrase (*sannaya*) an. Pālitext wie singhalesische Version sind in vielen Handschriften erhalten und auch im Drucke erschienen<sup>4</sup>.

Erwähnt sei hier auch noch, dass unter König Bhuvaneka-bāhu IV. (Mitte des 14. Jahrh.) ein historisches Werk, Suḷu-Rājaratnākara, verfasst wurde, welches bis jetzt nicht aufgefunden wurde und nicht wechselt werden darf mit dem jüngeren, im 18. Jahrh. geschriebenen Geschichtswerke Rājaratnākara, von dem später die Rede sein wird.

An das Ende unserer Periode werden wir geführt mit zwei Werken geschichtlichen Inhalts, welche Übertragungen von Pāliquellen sind, mit dem Eḷu-Bodhivamsaya und dem Attanagaluvamsaya. Jenes ist, wie schon früher erwähnt, eine singhalesische Prosaversion<sup>5</sup> der von Upatissa Thera angefertigten Dichtung Bodhivamsa, die selbst wieder auf einer altsinghalesischen Quelle beruht. Eine Ausgabe des Eḷu-Bodhivamsaya ist meines Wissens nicht erschienen. Der Attanagaluvamsaya<sup>6</sup> wurde Ende des 14. Jahrh. verfasst und ist eine Übertragung des Hatthanagalla-vihāravamsa, eines mit Prosapartien untermischten Pālipoems, welches die Geschichte des Königs Siri-Saṅgha-bodhi enthält, der nach seiner Entthronung durch Goṭṭābhaya in das Attanagalu-Kloster sich zurück gezogen haben soll. Noch etwas später, nämlich um 1400, wurde die Schrift Sāsanāvatāra oder Nikāya-saṅgraha<sup>7</sup> verfasst. Sie ist eine Geschichte der buddhistischen Kirche und ihrer Sekten und gibt eine Liste der singhalesischen Könige und kurze Notizen über diejenigen unter ihnen, welche zur Förderung der Lehre beigetragen haben. Ihre Chronologie gilt für zuverlässiger, als die irgend einer anderen ceylonesischen Geschichtsquelle.

Zeitlich nicht genau zu fixiren, aber wohl hier einzureihen ist die Schrift Saddharmālaṅkāra des Dhammasena Thera<sup>8</sup>. Es ist dies eine

Sammlung von buddhistischen Erzählungen und Legenden aus Indien und Ceylon, welche sich auch in der in Pāli verfassten Rasavāhinī des Vedeha Thera finden. In welchem Verhältnisse das singhalesische Werk und das Pāli-Werk zu einander stehen, bedarf noch der Untersuchung; in der Einleitung der Rasavāhinī aber wird angegeben, dass die in ihr enthaltenen Legenden ursprünglich von heiligen Männern »in der Sprache der Insel« d. h. singhalesisch erzählt, von alten Autoren aufbewahrt und dann in das Pāli übertragen worden seien. Dem Dhammasena Thera wird auch noch ein zweites umfangreiches Werk zugeschrieben, nämlich eine singhalesische Bearbeitung der Dhammapadaṭṭhakathā unter dem Titel Saddharma-ratnāvaliya, auch wohl kurzweg nur Ratnāvaliya genannt<sup>9</sup>.

Ein litterargeschichtlich sehr bedeutsames Unternehmen in unserer Periode war endlich die unter König Parākramā-bāhu IV. um 1300 angefertigte singhalesische Übersetzung des Jātaka-Buches unter dem Titel Pansiyapanasjātaka. Nach dem Mahāvamsa (90, 80 ff.) rührte das Übersetzungswerk vom Könige selber her, der es dann einer Commission von gelehrten Priestern zur Revision vorlegte. Weiterhin wurde es dann dem oben schon als Autor des Vinayārtha-samuccaya erwähnten Medhaṅkara anvertraut, um seine Kenntnis im Kreise seiner Schüler zu verbreiten. An Handschriften dieser Jātakaversion ist in Ceylon kein Mangel; im Druck wurden bisher nur einzelne Stücke veröffentlicht<sup>10</sup>.

Ich teile als Probe der classischen singhalesischen Prosa ein Stück aus dem Ummagga-Jātaka mit und übertrage dasselbe zugleich in die moderne Verkehrssprache. Die Übertragung mag zeigen, wie verhältnismässig geringfügig doch der Unterschied ist, der zwischen Litteratur- und Volkssprache besteht<sup>11</sup>.

#### Classische Prosa.

*Kapusēnak raknā ek striyak kapu raknī, tamā raknā sēnehi savasa pipi kapu kaḍāgena, sakaskoṭa kaḍa poḷa vaḷu-koṭa sīn hū kāṭa vāti-koṭa ē hū-vaṭa ina tabāgena gama-ṭa enni: »Mahausadha paṇḍitayan-vahansē visin kaṇavanalāda pokunen nahami« kaḍa galavā, goḍa tabā, kaḍa matṭē hū-vāṭiya tabā, nahan-ṭa diya-ṭa baṭa. Anik striyak hū-vāṭiya dāka ehi lōl-vū sit-āṭiva ē ata-ṭa gena: »āha, itā yahapata, hūyehi sīna; āta nāgaṇiyani, topa visin-ma kaṭanalāda-dā?« -yi āścaryamat-va balan-niyaka men ina tabā-gena, nāgē gi-yāya. Pera gāṭa-hū-paḷāndanāyehi paridden-ma kalaha koṭa koṭa sālāva samāpayehi yana de-denā genvā, vicāra taman-vahansē kī yuktīyehi »siṭumha« -yi kī-pasu Bodhisattvayan-vahānsē: »tō mē hū-vāṭiya karannī kumak ātuḷē lā kaḷā-dā?« -yi sora-tānāttiya vicālāya. Sora-tānātti kiyannī: »svāmīni, kapu-āṭak ātuḷē lā vaṭa-*

#### Verkehrssprache.

*Kapuhēnak rakinā ek gāniyek kapu rakina atara ā rakina hēnē savasa pipunu kapu kaḍāgena, harigasā kaḍa poḷa vaḷu-koṭa sihin nūl kāṭa vāti-koṭa ē nūl-bōlaya inē tabāgena gama-ṭa ena-atara: »[Mama] Mahausadha paṇḍitayan-vahansē visin hāravāpū pokunen nāññā« kiyā rāddā galavā, goḍa tabā, rāddā uḍa nūl-bōlaya tabā, nān-ṭa vaturāṭa bāssāya. Anik gāniyek nūl-bōlaya dāka ēka-ṭa āsā-velā ēka ata-ṭa gena: »anē, bohoma hoṇḍayi, nūla sihiniyi; anē nangī, umba visin-ma kaṭapū ekakda?« kiyā puduma-velā balan-nā-vāgē inē tabā-gena, yan-ṭa giyāya. Mī-ṭa issara gāṭa-nūl-paḷāndanā-kathā-vehi vāgē-ma kolahala kara kara sālāva laṅgin yana dennā genvā, ahalā un-vahansē kiyana tīnduvaka-ṭa »api kāmāti-venavāya« kiyā kī-pasu Bodhisattvayan-vahānsē: »umba mē nūl-bōlaya karaddī mokak ātuḷē lā kaḷā-da?« kiyā hera-gen āsuvāya. »Svāmīni, kapu-āṭayak ātuḷē lā mama kaḷāya« kiyā*



*kelemi» kiva. Āgē bas asā, hū-vā-  
ṭiya-āti-tānnāṭiya: »tō kumak ātuḷē lā  
vaṭa-kaḷā-dā»yi vicāḷa-sēka. Ō: »tim-  
biri-āṭak ātuḷē lā vaṭa-kelemi»  
kiva. Dennā-gē bas asā, sabhā-  
vehi unnavun givisvā hū-vāṭiya  
galavā, ātuḷē-tubū timbiri-āṭaya  
dāka, ā sera-bava givisvū-sēka. Bohō  
denā yuktiya pasun niyāva-ṭa tuṭu-pa-  
haṭu-va dahas-gaṇan sādhu-kāra pāvāt-  
vūha.*

*hera kīvāya. Ā-gē kathāva asā, ū nūl-  
bōlaya-āttā-gen: »uṃba mokak ātuḷē lā  
vaṭa-kaḷā-da?» kiyā ḍuvāya. Ā: »tim-  
biri-āṭayak ātuḷē lā vaṭa-kaḷā» kiyā  
kīvāya. Dennā-gē kathāva asā, sabhā-  
vehi unnū minisun kāmāti-karavā nūl-  
bōlaya galavā, ātuḷē-tibunū timbiri-āṭaya  
dāka, ā sera-bava oppu-kaḷāya. Bohō  
denā tindu-kaḷā-hāṭiya-ṭa tuṭu-pahaṭu-va  
dahas-gaṇan sādhu-kāra-sabba pāvātu-  
vāya.*

Eine Frau welche ein Baumwollenfeld hütete, brach beim Hüten der Wolle die auf dem von ihr gehüteten Feld am Abend aufgegangene Baumwolle ab, machte sie zurecht, löste sie, reinigte sie, band sie zu einem Bündel, spann feine Fäden, machte ein Knäuel daraus und schob das Knäuel in ihre Tasche; wie sie nach dem Dorfe ging, dachte sie: »ich will in dem Teiche, den der Pandit Mahauṣadha hat graben lassen, ein Bad nehmen«, löste die Kleider, legte sie am Ufer nieder, legte das Wollknäuel oben auf die Kleider und stieg zum Wasser hinab um zu baden. Eine andere Frau sah das Knäuel Wolle, bekam Verlangen danach, nahm es in die Hand und sagte: »Ah, sehr schön, der Faden ist fein; he, Schwester, ist das von dir gesponnen?« Sie bewunderte es, schob es, als ob sie es betrachten wolle, in ihre Tasche und ging davon. Nun liess der Bodhisattva, wie bei der vorigen Geschichte von dem Schmuck aus geknotetem Faden<sup>12</sup> die beiden, die unter fortwährendem Streiten sich der Halle [wo er war] näherten, zu sich kommen, befragte sie, ob sie mit seinem Urtheilsspruche sich zufrieden geben wollten, und wie sie sagten: »wir wollen uns zufrieden geben«<sup>13</sup>, fragte er die Diebin: »Als du das Wollknäuel machtest, was hast du da innen hinein gethan?« Die Diebin erwiderte: »Herr, ich habe einen Baumwollkern hinein gethan.« Wie er ihre Antwort gehört hatte, fragte er die Eigentümerin des Wollknäuels: »Was hast du in das Knäuel hinein gethan?«<sup>14</sup> Sie antwortete: »Ich habe einen Timbiri-Kern hineingethan.« Nachdem er die Zustimmung der Leute, die in der Halle sich befanden, eingeholt, liess er das Wollknäuel auflösen, sah den drin befindlichen Timbiri-Kern und überführte so die Frau als Diebin. Die Leute waren über die Entscheidung hocheifrig und brachen in tausendfältige Beifallsrufe aus.«

<sup>1</sup> Thūpavansaya, a history of Dagebas in Ceylon by Parākrama Pandit, ed. by Welivitiye DHAMMARATANA Unnāṇse, Colombo 1889 (mit englischer und singhalesischer Vorrede). — <sup>2</sup> Mv. 80, 1 ff. — <sup>3</sup> Das letzte (34.) Capitel des Werkes, welches einen Abriss der Geschichte Ceylons enthält, ist herausgegeben unter dem Titel Pūjavalīyen upuṭa gattālada Laṅkakathāva, A Contribution to the History of Ceylon von B. GUṆASEKARA, Colombo 1893. Derselbe hat den Abschnitt auch übersetzt: A Contribution to the History of Ceylon, translated from Pūjavalīya, Colombo 1895. — <sup>4</sup> Dāṭhavaṃso or the history of the Tooth relic with its Sinhalese paraphrase by Acariya Dharmakīrti Maha-terunnāṇse . . . ed. by Asabha Tissa Terunnāṇse, published by H. D. SILVA, Kelaniya 1883. Vgl. auch L. DE ZOYSA, Catalogue S. 16—17. — <sup>5</sup> Autor der Version ist Wilgamulla Mahā-Thera; verfasst wurde sie nach der Angabe L. DE ZOYSA's (Catalogue S. 17) zwischen 1319 und 1347. — <sup>6</sup> The Pali Text of the Attanagaluvaṇsa and its Ancient Translation into Sinhalese . . . by JAMES ALWIS, 2nd ed., Colombo 1887. — <sup>7</sup> Nikāya Saṅgrahawa or Sāsana-watāraya, a History of Buddhism in India and Ceylon by Dēwarakṣita Dharmakīrti Mahāthēra . . . ed. by N. DON M. DE SILVA WICKREMASINGHE, Colombo 1890. L. DE ZOYSA, Catalogue, S. 20. — <sup>8</sup> Von Saddharmalaṅkāraya sind bis jetzt 4 Hefte (bis S. 332) im Druck erschienen, Colombo 1890, 92, 94, 98. Das

erste ist besorgt von NĀNISSARA, die übrigen von SĀRANANDA. Vgl. auch L. DE ZOYSA, Catalogue S. 19. — 9 Gedruckt sind bis jetzt 4 Hefte, Heft 1—3 herausgeg. von VAIRAGAMA, Colombo 1888—94, Heft 4 von PAÑNĀSĀRA 1897 (bis S. 640). — 10 Ummagga Jātaka, Story of a Birth of Bódhisatwa, by Mudaliyār SIMON DE SILVA, 4<sup>th</sup> ed., Colombo 1893. Kleinere Jātakas sind abgedruckt in der von A. GUÑASEKARA Mudaliyār herausgegebenen Monatsschrift Jñānadarsaya. — 11 Ich bemerke, dass die Übertragung des Textes in »Colloquial Siphalese« von Mudaliyār Simon de Silva kontrollirt wurde. Der urspr. Text steht S. 14—15 von S. de S.'s Ausgabe. — 12 Bezieht sich auf die unmittelbar vorhergehende Erzählung, in welcher sich der Streit um eine *gāṭa-hū-palañdanā* handelt, die eine Frau einer anderen entwendet hat. — 13 In unserer Erzählung ist der Text zusammengezogen. In der vorausgehenden lautet der Passus so: »Er liess die beiden zu sich kommen, erkannte an der Art, wie sie kamen: »diese ist die Diebin und diese die Eigentümerin des Schmuckes« und fragte sie, nachdem er die Ursache des Streites sich hatte sagen lassen: »gebt ihr euch mit meinem Urtheilsprüche zufrieden?« Wie sie nun erwiderten: »ja, wir wollen uns zufrieden geben«, fragte er u. s. w.« — 14 Wtl.: »Was in das Innere gelegt habend, hast du [das Knäuel] gewickelt.«

§ 5. Unter den wissenschaftlichen Werken unserer Epoche steht in erster Reihe die Eḷu-Grammatik Sidat-saṅgarāva, welche sich in Ceylon des grössten Ansehens erfreut und für das Singhalesische die nämliche Bedeutung hat wie Pāṇini für das Sanskrit oder Kaccāyana für das Pāli. Verfasst wurde die Grammatik unter den Auspicien eines Vornehmen mit Namen Patirāja im südlichen Ceylon. Da ein Minister dieses Namens unter König Parākrama-bāhu IV. erwähnt wird, so dürfte das Werk um 1300 verfasst worden sein, wofür auch andere Indicien zu sprechen scheinen. Gewöhnlich gilt Vedeha Thera, der Autor der Rasavāhinī, für den Verfasser, weil ihm eine singhalesische Grammatik ausdrücklich zugeschrieben wird. Der Sidat-saṅgarā<sup>1</sup> ist mehrfach herausgegeben und wiederholt paraphrasirt und commentirt worden. Im Anschluss daran erwähne ich eine Schrift über singhalesische Rhetorik, Siyabas-lakara<sup>2</sup>, welche von der Tradition dem um die Mitte des 9. Jahrh. lebenden Könige Silāmeghavaṇṇa zugeschrieben wird, aber sicherlich viel späteren Ursprunges ist. Zum Schluss sei erwähnt, dass dem Autor der Pūjāvaliya, Mayūrapāda, auch ein medicinisches Werk Yōgārṇava zugeschrieben wird, über dessen Inhalt ich indessen nichts Näheres angeben kann.

<sup>1</sup> Sidath Sangarawa, Grammar of the Singhalese Language, transl. with introd., notes and append. by J. D'ALWIS. Colombo 1852. — Sinhala Grammar or a Commentary on the Sidat Sangarā by Śrī Sumangala, publ. by B. C. KURE APPUHAMĒ. Colombo 1884. — Paraphrase with Comments of the two last Chapters of the Sidatsangara, consisting of Prosody and Rhetoric . . . by J. P. AMARASINGHA. Colombo 1892. — Ausserdem sind in Colombo zwei (mir nicht zugängliche) Ausgaben erschienen, die eine von PANDIT TUPĀWE, die andere von JOHN PEREIRA. Eine moderne Paraphrase des Werkes ist Sidatsaṅgarā Maha-sannē (herausg. von PANDIT BATUWANTUPĀWE), eine Erläuterung der darin vorkommenden Beispiele im jetzigen Singhalesisch das Sidatsaṅgarā Liyana Sannē. Vgl. L. DE ZOYSA, Catalogue S. 28. — <sup>2</sup> Siyabas Lakara or Singhalese Rhetoric by King Silāmeghavaṇṇa, paraphrased by Ratnamadhvāchār-ya Mahā Thera, revised by HENDRIK JAYATILAKA, Colombo 1892.

§ 6. Wir kommen schliesslich zu den poetischen Erzeugnissen des 13. u. 14. Jahrhunderts. Sie sind verfasst in ungereimten Versen und entnehmen ihre Stoffe zumeist den Jātakas. Die älteste Dichtung dürfte wohl das Sasadāvata sein, welches auf dem Sasa-jātaka beruht und zu Anfang des 13. Jahrh. unter der Königin Līlāvati geschrieben worden sein soll. Das Werk, das als mustergiltig angesehen wird, ist handschriftlich vorhanden, aber bis jetzt noch nicht herausgegeben; der Verfasser ist nicht bekannt. Dem Könige Parākrama-bāhu II. wird das Kusadāvata oder Kavsiḷumipa zugeschrieben, eine Bearbeitung des Kusa-jātaka, welche somit um wenig später

wie das Sasadāvata entstanden ist. Eine Ausgabe des Kavṣiḷumiṇa von Muḍagalle Siddhattha Thera ist neuerdings, Colombo 1899, erschienen. Etwas jüngeren Datums ist wohl die Dichtung Muvadevdāvata<sup>1</sup>, welche ihren Stoff aus dem Makhādeva-jātaka entnimmt. Der Verfasser ist wieder unbekannt. Dass aber der gezielte und vielfach geschraubte Stil der singhalesischen Kunstdichtung in jener Zeit bereits vollkommen ausgebildet und offenbar bereits zu allgemeiner Annahme gelangt war, mögen ein paar Strophen aus dem ersten Gesang beweisen, der sich ausschliesslich mit der Schilderung der Stadt Mithilā beschäftigt:

8. *Anē nuvara delen-udula Daṁbadiṇṇa-tala vimal  
ruvaṇ-piyum āt-kemi ev bijī Miṇṇuḷu nuvara nam.*
9. *Paha us-bava-ṭa tos-vī rivi ē puraverē  
dāka sī-mādurōreḥi uvaṇ piyūva varaṅṅaṇaṇ.*
12. *Paṭa hela Keṣa hōyī lāṅgeta rudu paha-kus Hara  
daḷa-lakala kalā-sisī rasnī lada paba-sarā.<sup>2</sup>*

»Wie der grosse Fruchtsengel an der Goldlotosblume der fleckenlosen, durch die Blätter zahlreicher Städte leuchtenden Fläche von Jambudvīpa erstrahlt die Stadt Mithilā.<sup>3</sup>

Die Sonne wird froh über die Höhe der Paläste in dieser herrlichen Stadt, wenn sie innerhalb der Fenster die Antlitzlotosse der schönen Frauen erblickt.

Wenn Hara im Gedanken: ist dies wohl der Kailāsa-Berg? den weiten, weissen, hohen Palasträumen sich nähert, erlangt die in seinem Gelock als Schmuck angebrachte Mondsichel durch deren Glanz volles Licht.«<sup>4</sup>

Bei zwei Dichtungen, dem Lokopakāraya und dem Daḷadāsirita, ist es zweifelhaft, ob sie der hier behandelten Epoche angehören. Die erstere<sup>5</sup>, eine Sammlung von Parabeln, soll nach einigen von Mayūrapāda, also in der 2. Hälfte des 13. Jahrh. verfasst worden sein; nach anderen dagegen würde sie erst in die folgende Periode zu setzen sein. Für erstere Annahme scheint der Umstand zu sprechen, dass das Gedicht in ungereimten Versen geschrieben ist. Der nämliche Gesichtspunkt lässt sich geltend machen bei dem Daḷadāsirita, das, gleichfalls in reimlosen Versen, die Geschichte der Zahnreliquie behandelt und von der Tradition dem Könige Parākrama-bāhu IV. (Anf. d. 14. Jahrh.) zugeschrieben wird. Eine Ausgabe des Poems, welches mit dem verloren gegangenen Daḷadāvamsaya nicht zu verwechseln ist, ist mir nicht bekannt geworden.<sup>6</sup>

Am Ausgange unserer Litteraturperiode steht eine Dichtung, deren Verfasser wir nicht kennen, die aber aus mehreren Gründen von Interesse ist: der Mayūra-sandēśaya »die Pfauenbotschaft«<sup>7</sup>. Er wurde verfasst unter König Bhuvaneka-bāhu V. (2. Hälfte des 14. Jahrh.), dessen Name auch in der 14. Strophe erwähnt wird, und ist das älteste Beispiel einer Dichtung in gereimten Versen, das wir kennen. Es ist auch der erste in der Reihe jener »Sandēśas«, welche sich an die im Meghadūta zu so meisterhaftem Ausdrucke gebrachte dichterische Idee anlehnen und den Einfluss Kālidāsa's auf die singhalesische Dichtkunst beweisen. Die Botschaft ergeht von Gaṅgāsiripura (Gampola) nach Devinuvara (Dondra) in das Heiligtum des Gottes Viṣṇu und erfleht dessen Segen für Alagakkōṇāra und sein Heer, die im Kampfe mit den Tamils liegen. Alagakkōṇāra wird im Nikāya-saṅgraha erwähnt und zwar als Statthalter in Rayigamnuvara während der Regierungszeit von Bhuvaneka-bāhu's V. Vorgänger.

<sup>1</sup> Herausgegeben mit Paraphrase und Commentar von SĀRĀNANDA, Colombo 1895 (nur singhalesischer Titel). — <sup>2</sup> Das Schema des Metrums ist: a) 9+11 Moren,

b) 11+11 Moren. Jede Kürze = 1 More, jede Länge (auch durch Position) = 2 Moren. Der Halbnasal bildet keine Position. — 3 Jambudvīpa wird mit einer Lotosblume verglichen, deren Fruchtsengel Mithilā ist, während die ihn umgebenden Blütenblätter (*dala*) mit den anderen Städten verglichen werden. Die Wörter *udula* bis *kemi* bilden ein Compositum, wobei *vimal* ganz frei eingeordnet ist. — 4 Durch den von den Palästen in Mithilā ausströmenden Glanz wird die Mondichel auf Siva's Haupt so hell wie der Vollmond. — 5 L. DE ZOYSA, Catalogue, S. 30. Eine Ausgabe des Lokopakaraya von DIAS mit Commentar von Guṇaratana ist Colombo 1899 erschienen. — 6 Beiläufig sei hier noch eine andere Schrift erwähnt, welche sich mit der Zahnreliquie beschäftigt. Es ist das die in moderner Prosa von einem unbekannten Autor verfasste *Daḷadapūjavalīya*, welche die dem heiligen Zahn erwiesenen Ehren und die ihm dargebrachten Weihgeschenke beschreibt. — 7 L. DE ZOYSA, Catalogue, S. 31. Eine Ausgabe erschien, leider ohne Commentar, in Colombo 1884, in der Druckerei von F. Fonseca.

### 3. VOM 15. BIS ZUM 17. JAHRHUNDERT.

§ 7. Mit dem 15. Jahrhundert treten wir in die Blütezeit der singhalesischen Dichtkunst ein. Als Stern erster Grösse strahlt am Dichtershimmel Ceylons Śrī-Rāhula Thera, welcher unter König Parākramabāhu VI. (1. Hälfte des 15. Jahrh.) lebte. Er wird in der Regel Toṭagamuva genannt nach einer in der Südprovinz gelegenen Ortschaft, von welcher er herstammte. Seinen Ruhm verdankt er der Eleganz, mit der er die schon vor ihm fixirten Formen der Dichtkunst handhabte; neue Bahnen hat er nicht erschlossen. Die durch den Mayūra-sandēsa eingeführte gereimte Strophe blieb nunmehr für die singhalesische Poesie die Regel.

Von Toṭagamuva rührt die bekannteste aller Sandēsa-Dichtungen her, der Sāḷalihīni-sandēsa<sup>1</sup>. Das Gedicht besteht aus 107 Strophen und hat folgenden Inhalt: Der Minister Nallūrutunaya entsendet einen Maina-Vogel (*gracula religiosa*) von Jayavardhana (d. i. Kottē sō. von Colombo) nach Kālaniya zum Tempel des Gottes Vibhīṣaṇa, von dem er für die Königstochter Ulakuḍa, vermutlich die Gattin des Ministers, einen Sohn erflehen soll. In den einleitenden Strophen wird zunächst der Maina-Vogel gepriesen, dann folgt, ganz nach dem Vorbilde des Meghadūta, die Beschreibung des von ihm zurückzulegenden Weges, und schliesslich kommt die Botschaft, die er dem Gott zu überbringen hat.

Einige Strophen aus dem Gedichte werden Toṭagamuva's Stil und Schilderungsweise am besten veranschaulichen:

42. *Sal sapu kīna dom̃ba rā-raṅga nā mideli*  
*pul erahāṇḍi hōpaḷu mī-aṁba paḷoti*  
*pol puvak iṅgu rāmba mala-bulati-salmali*  
*nil-gaṇa-sā sevana-lu detera mānakali,*
43. *gavasā supul kaḍupul mal nil varala*  
*saḷasā ukula vaṭa rasudula miṇi mevula*  
*sakasā detana hara saṇḍunen kārā sisila*  
*depaṣā isina nil pāhā net digu-pulula,*
44. *manahara nā-meneviyan iṇḍā la-vāli piṭa*  
*geṇa miṇi venā tat niyagin mādā ruvaṭa*  
*kāṇa-heva kiyana nisi budu gaṇa miyuru-koṭa*  
*sāṇaheva Kālani gaṅga-baḍa mada-kalak siṭa!<sup>2</sup>*
45. *Sapu mal yohōmbu lā, bāṇḍā varaḷa mana-raṅga,*  
*pāhāḍul dom̃ba kakuḷu hara-karalā tanaga,*  
*ronavul nā-kusum kāṇa lā koṇḍol-raṅga,*  
*davahal uyan-keḷi keḷā saleḷun samaga,*

46. *nuvanin nil-upul, mada-hasini helāmbula,  
 uvanin kamal pā, lavanatini rat-upula  
 pavanin āmbaṣa rana-tiya-van liyan kāla  
 ruvanin lakāṣa gaṅga-diya keṭā nimunu-kala,*  
 47. *vadimin savasa-nala hāsireṇa dig-atu-vala  
 sobaman sunil-miṇi nil nūmba-turā vipula  
 pat-asan Avaragira-nātiyen vāṭena-kala  
 vilikun-surat-pala-vāni vē rivi-maṇḍala.<sup>3</sup>*

»Am Gestade des Kālāṇi-Flusses, dessen beide Ufer lieblich sind, indem auf sie fällt der Schatten tief-grüner Zweige von Sala- und Campaka-, von Kina-, Domba-, Rāranga-, Naga- und Midella-Bäumen, von aufgeblühten Erahāndis, von Asoka-Bäumen, süßsen Mangos und Patalis, von Kokos- und Areka-Palmen, von Zuckerrohr und Bananen und Wollbäumen mit blühendem Betel, — [an diesem Flusse] halte Rast, für kurze Zeit dich niederlassend, indem du lauschest den herrlichen Tugenden des Buddha, welche lieblich besungen werden von entzückenden Nāga-Mädchen, indem sie auf frischem Sande sitzend ihre Juwelen-Laute in die Hand genommen haben, und schön die Saiten streichen mit der Spitze des Fingernagels, — [von Mädchen], welche, ihr schwarzes Haar mit voll aufgeblühten Lotosblumen zierend, um die Hüfte den lichtglänzenden Juwelen-Gürtel schlingend und die beiden Brüste anmutig kühlend mit der Sandelsalbe der Perlenschnüre, aus ihren langen und weiten Augen nach beiden Seiten die blaue Farbe [ihrer Blicke] streuen.

Zu der Zeit wo mit ihrem Spiel in dem mit Juwelen geschmückten Wasser des Flusses die Schar der vom Wind bewegten Lianen ähnlichen Frauen aufhört, welche mit ihren Augen blaue und mit ihrem leisen Lächeln weisse Lotosblumen, mit ihrem Antlitz Kamal-Blüten und mit ihren Lippen rote Wasserrosen darstellen, — [der Frauen], welche, in ihr liebliches Haar Campaka- und Yohomba-Blüten einflechtend, leuchtende Dombu-Knospen auf ihrem Busen zur Perlenkette machend und von Blütenstaub volle Blumen des Eisenholzbaumes gleich Ohrringen am Ohr befestigend, tagsüber im Garten mit den jungen Männern spielen: [zu dieser Zeit] wird die Sonne zu einer reifen, tiefroten Frucht, wenn sie, dem Untergang nahe, von ihrem Stiel, dem Westberge herabfällt an dem weiten Baume des gleich einem leuchtenden Sapphir blauen Himmels, dessen Zweige, die Himmelsgegenden, sich bewegen dadurch dass der Abendwind sie berührt.«

Eine weitere Dichtung Toṭagamuva's ist Paravi-sandēṣaya »die Taubenbotschaft«. Die Botschaft ist hier, ganz wie im Mayūra-sandēṣa an den Gott Viṣṇu in Dondra gerichtet, wohin die Taube von Jayavardhana ausgesendet wird, um Segen zu erflehen für Parākrama-bāhu und dessen Bruder, sowie für des Königs Tochter Candravatī<sup>4</sup>.

In den Stoff der Jātakas hat Toṭagamuva hineingegriffen mit dem Kāvyaśekhara<sup>5</sup>, einer umfangreichen Dichtung in 14 Gesängen, welche die Geschichte des Bodhisattva als Senakapaṇḍita (Senaka-Jātaka) poetisch verarbeitet. Das Werk wurde nach einer Angabe, die sich in ihm findet, im 34. Jahre der Regierung des Pārakum-bā (VI.) vollendet. Endlich wird unserm Autor auch das Pārakumbā-sirita<sup>6</sup>, eine panegyrische Dichtung auf König Parākrama-bāhu VI. zugeschrieben. Es steht zwar nicht fest, ob sie thatsächlich von ihm herrührt, aber zweifellos ist sie zu der Zeit des genannten Königs entstanden. Eine Ausgabe des Werkes wurde mir nicht bekannt.

Zwei jüngere Zeitgenossen des Toṭagamuva sind Viḍāgama Thera und Vāṭṭāva. Ersterer ist Verfasser des aus 612 Strophen bestehenden

Buduguṇālāṅkāraya,<sup>7</sup> einer Lobpreisung des Buddha und seiner Lehre. Das Gedicht wurde nach einer Notiz in Strophe 609 im Jahre 2015 nach Buddha und im 3. Regierungsjahre des Bhuvaneka-bāhu VI. (1472 n. Chr.) vollendet. Vāttāva, ein Priester des Kurunāgala-Bezirktes und Schüler Toṭagamuva's, ist Verfasser des Guttīla-kāvya<sup>8</sup>, welches zu den muster-giltigen Werken der Eḷu-Litteratur gerechnet wird. Es besteht aus 511 ge-reimten Strophen und ist eine poetische Bearbeitung des Guttīla-jātaka.

Endlich erwähne ich noch einige Dichtungen, die unserer Periode an-gehören, deren Autoren aber nicht feststehen oder gänzlich unbekannt sind. Der Lōvāḍasaṅgarāva<sup>9</sup>, ein in sehr volkstümlicher Sprache verfasstes Gedicht von 135 Strophen, welches Ratschläge gibt, den Lehren des Buddha gemäss zu leben, rührt von einem Mönch des Klosters Vīdāgama her; es ist aber kaum mit Sicherheit auszumachen, ob von diesem Namen auch der des vorhin genannten Dichters Vīdāgama entnommen ist, so dass der Ver-fasser des Buduguṇālāṅkāraya und des Lōvāḍasaṅgarāva ein und dieselbe Person wären. Weiterhin haben wir hier noch drei »Sandeśas« zu nennen. Noch nicht publiciert ist Tisara-sandeśaya »die Schwanenbotschaft«, ein Werk, das sich keines besonderen Ansehens erfreut. Girā-sandeśaya »die Papageienbotschaft«<sup>10</sup> wendet sich an Śrī-Rāhula im Toṭagamu-Kloster und ersucht ihn, von dem Gotte Nātha, dem Schutzpatron dieses Klosters, Segen für den König Parākrama-bāhu und sein Haus zu erflehen. Das Ge-dicht, das vermutlich von einem Schüler und Nachahmer des Toṭagamuva stammt, enthält eine interessante Beschreibung des Weges von Jayavardhana, wo der Verfasser sich aufhält, zu Śrī-Rāhula's Kloster<sup>11</sup>. Der Kovul-sande-śaya »die Kuckucksbotschaft« endlich<sup>12</sup>, welcher bis jetzt nur handschrift-lich vorhanden ist, ist von einem Priester des Klosters in Devinuvara (Don-dra) an den Prinzen Sapumalkumar, den Sohn des Parākrama-bāhu VI., gerichtet, beglückwünscht ihn zur Eroberung von Yāpāpaṭṇa (Jaffna), gibt eine anschauliche Schilderung von der Einnahme dieser Stadt und beschreibt den Weg durch die ganze Länge Ceylons von Dondra bis nach Jaffna.

\* Sella Lihini Sandese . . . by Sri Rahula of Totagamua . . . ed. and transl. by W. Ch. MACREADY, London 1865 (mit prosaischer Paraphrase und Wörterbuch). — 2 Str. 42—44 ist ein Satz. Hauptverb ist der Imperativ *sāṇaheva* in 44d. Str. 42 bildet ein Attribut zu *Kālani* und ist Bahuvrīhi-Compos. »welche besitzt zwei liebliche Ufer«; *lu* in 42d ist Part. zu *lanavā*. Zu dem Hauptv. tritt dann das Absolutiv *kaṇa-hevā* und zu *menevīyan* gehört das Part. *isina*, dem wieder die Absolutive *gavasā*, *saḷasā*, *sisila-kārā* in 43 beigeordnet sind, während *geṇa* und *mādā* in 44 an *kiyana* sich anschliessen. — 3 Str. 45—47 ist wieder ein Satz. Hauptverb ist *vē* in 47d. Der Vordersatz endigt mit *nimunu-kala*; zu *liyan* in 46c gehören die vorhergehenden Absolutive. Im einzelnen ist zu bemerken, dass *helāmbula* in 46a für *hela āmbula* steht, *āmbala* in 46c Part. von *āmbaranavā* ist und *paṭ-āsan* Umstellung von *āsanpat* = *āsanna-prāpta* »zum Untergang (*āsan* = »end, termination« bei CLOUGH) gelangte«. — 4 Eine Ausgabe (nur mit singhalesischem Titel) ist erschienen Colombo 1873 (mit Paraphrase). Vgl. auch L. DE ZOYSA, Catalogue S. 31. — 5 The Kavyasekhara by . . . Sri Rahula Swami of Totagamuve, paraphrased by . . . H. Sumangala, ed. by . . . BATUVANTUDAVE and . . . SUMANGALA, 2nd ed., Colombo 1887. Die Datierung des Gedichtes findet sich 14, 71. — 6 L. DE ZOYSA, Catalogue S. 31. — 7 Herausgegeben (mit singh. Titel) von JAYATILAKA, Mahanuvara (Kandy) 1894. Ohne Paraphrase, aber mit gāṭa-padavivaraṇaya, d. h. einem kurzen Commentar über schwierigere Ausdrücke. — 8 The Guttīla Kāvya by . . . Wettewe, paraphrased and edited by the Pandit BATUVANTUDAVE, 2nd ed., Colombo 1886. — 9 In Druck erschienen (mit singh. Titel) bei S. A. Z. Siriwardene, Galle 1885. — 10 Girasandesa, with a Paraphrase by HENDRIK JAYATILAKA, Colombo 1883. — 11 L. DE ZOYSA, Catalogue S. 30. — 12 Ebenda.

§ 8. Unter den Prosawerken aus der ersten Blütezeit der singhale-sischen Litteratur ist zunächst eine Abhandlung über den Buddhismus, Sad-

dharma-ratnākaraya oder Sārasaṅgraha<sup>1</sup> betitelt, zu erwähnen, welche zur Regierungszeit Parākrama-bāhu's VI. (1410—1462) verfasst wurde. Zu gleicher Zeit entstanden die drei Eḷu-Wörterbücher Piyummala, Ruvanmala und Nāmāvaliya<sup>2</sup>. Das letzte wird in der Regel Purāṇa-Nāmāvaliya zum Unterschied von der jüngeren Nava-Nāmāvaliya genannt. Ruvanmala wird dem Könige Parākrama-bāhu VI. selber zugeschrieben, und Nāmāvaliya soll von seinem Minister Nallūrutunaya verfasst worden sein, dem mutmasslichen Gatten der in den Dichtungen jener Periode mehrfach erwähnten Prinzessin Ulakuḍa. Endlich ist zu nennen aus der grammatischen Litteratur Moggallāyana-pañcīkā-pradīpaya<sup>3</sup>. Moggallāyana ist Urheber einer Pāli-Grammatik, die in ihrem System von Kaccāyana abweicht. Er soll in der 2. Hälfte des 12. Jahrh. geblüht haben. Er schrieb zu seiner Grammatik, welche den Titel Moggallāyana-vutti oder M.-vyākaraṇa trägt, ein Glossar, Moggallāyana-pañcīkā. Das oben citirte Werk ist theils in Pāli, theils in Singhalesisch geschrieben und bildet einen Commentar zu der Grammatik des Moggallāyana. Es gilt für eines der gelehrtesten und eingehendsten Werke über die Pāli-Sprache.

Anhangsweise erwähne ich die beiden mir nicht weiter bekannten Tractate Butsaraṇaya und Dahamsaraṇaya, von denen, wie der Titel zeigt, ersterer über den Buddha, letzterer über seine Lehre handelt<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Herausgegeben (mit Singh. Titel) von SĀRĀNANDA. Erschienen ist nur das erste Heft (bis S. 80), Colombo 1891. — <sup>2</sup> The Ruvanmala by King Parākrama Bahu Sirisāṅghabodhi and the Piyummala by an unknown Author, edited . . . by PANDIT BATUVANTUDAVE, Colombo 1892. Erschienen ist Heft 1, Ruvanmala bis v. 712 enthaltend. L. DE ZOYSA, Catalogue S. 25, 26 bemerkt bei beiden Glossaren: „an ancient and a standard work“. — Die Nāmāvaliya ist edirt von H. JAYATILAKA, Colombo 1883. Mit englischer Übersetzung und Index wurde sie herausgegeben von C. ALWIS, Colombo 1858. Auf den drei genannten Wörterbüchern beruht H. JAYATILAKA's Glossary of Singhalese Classical Words, Colombo 1895. — <sup>3</sup> Herausgegeben von DHARMĀRĀMA 1896. Vgl. zu dem Werke L. DE ZOYSA, Catalogue S. 24. — <sup>4</sup> Unbekannt ist die Ursprungszeit einer Geschichte der Buddha-reliquien Dhātuvamsaya von Kakusandha (herausgeg. von GINTOṬA DHAMMAKKHANDHA, Dodanduva A. B. 2433). Die Schrift enthält annähernd die gleichen Gegenstände wie der in Pāli-Prosa verfasste Nalāṭṭhātuvamsa. Über diesen vgl. L. DE ZOYSA, Catalogue S. 19.

§ 9. Das Ende des 16. Jahrh. war für die singhalesische Litteratur von verhängnisvoller Bedeutung, indem König Rājasīha I. sich dem Brahmanismus zuwendete und die Buddhalehre und ihre Anhänger verfolgte. Er liess die buddhistischen Bücher, deren er habhaft wurde, verbrennen, und diesem Umstand wird, gewiss mit Recht, der Verlust zahlreicher Werke aus früherer Zeit zugeschrieben.

Auf diese trübe Epoche aber folgte zu Beginn des 17. Jahrh. mit dem Wiedererstarken des Buddhismus in der Litteratur eine zweite Blüteperiode, eine Nachblüte, die sich besonders an den Namen des Dichters Alagiya-vanna Mohoṭṭāla oder Mukaveṭi anschliesst. Sein Hauptwerk ist Kusajātaka<sup>1</sup>, welches eine Versificierung des gleichnamigen Jātaka ist, das die Geschichte des Bodhisattva in seinem Dasein als König Kusa zum Gegenstande hat. Die Sprache ist elegant, der Stil kunstvoll, aber nicht übertrieben gekünstelt. Eine engere Anlehnung an Toṭagamuva scheint mir unverkennbar. In der Schlussstrophe (687) des Gedichtes wird als Datum seiner Vollendung das Śaka-Jahr 1532 = 1610 n. Chr. angegeben. Nach der Einleitung wurde es verfasst auf Anregung der Māniksāmī, der Gattin Attanāyaka's, eines Ministers des Königs Rājasīha.

Zu Anfang des Gedichtes wird die Stadt Sāvāt (Śrāvastī) in folgenden Strophen geschildert:

22. *Lovä siyalu-ma säpat*  
*säpat tñ men sirigat*  
*Dambadiv tala mahat*  
*Sävät nam vī purek yahapat.*
23. *Sav siri piri e pura*  
*vatakarä rändi gāmbura tara*  
*agaḷa piḷi minivura*  
*siṭit nā-sura-de-pura himkara.*
24. *Ehi paha-muduna baṇḍa*  
*lelena ran-dada nala vāda*  
*Himav-kulū hisā soṇḍa*  
*keḷina vāni Sidaṅganō hāma saṇḍa.*
25. *Mini-bitu veta dig-āsa*  
*raṅgana piḷibimbu disi-lesa*  
*surāṅganavut tidasa*  
*purudu-karaṇev rāṅgum eka-lesa.*
26. *Pahaga kot-mini-rāsa*  
*vādā rat tariṇḍu māda sasa*  
*Bōsat sasa-davasa*  
*rā pāyi gini-rās māda-ṭa pāni-lesa.*
27. *Gaṇaba nil-upul sara*  
*raṇakusu mutu pabalakura*  
*sak raṇa-dam tisara*  
*lakal raṇa-liya sarati e nuvara.*
28. *Vata-neta, kamal-upula*  
*duvan, vāli-tala pāhādula*  
*e pura liya-tunu vila*  
*sarati saleḷun nuvan mihilola.*
29. *Rat-adarini, nāliya*  
*gamanin sadisi nāliya*  
*e pura saraṇāliya*  
*kavuru nam hāki-veṭi vaṇāliya.*
30. *Hasa, tan iṇḍuvara, neti*  
*baṃara, bāma pul-sara, vati*  
*nil-sevel, varaḷāṭi*  
*e pura vil kalbaṇḍun ekayuti.*
31. *Udula-daḷa, koka-vāla*  
*gana-ran-porodu, vidu-lela*  
*mada, vāsi-poda vataḷa*  
*saraṇa gaṇa-kulū vānna gaja-raḷa.*
32. *Nara-vara, Sunera dula*  
*āmati-gana, kuḷa-giri-peḷa*  
*pura, kirāṇavā nābala*  
*visuḷa raḷa-peḷa vānna haya-raḷa.*
33. *Sudu sinḍu yodana-lada*  
*ran-dada nāgū mananada*  
*e pura riya-sak-nada*  
*pāṭirā-pavati dig-ata vinivida.*
34. *Jaya-gat Asura-sen*  
*vikumen sadisi Mahasen*  
*dinā neka rupu sen*  
*e pura hāsireyi tumula baḷa-sen<sup>2</sup>.*



22. Auf der grossen Fläche von Jambudvīpa, das gesegnet ist wie eine Stätte, die jegliches Glück erlangt hat, liegt eine schöne Stadt, mit Namen Srāvastī. 23. In dieser mit allem Reichtum angefüllten Stadt scheinen der rings herum angebrachte tiefe und breite Graben und die Mauer aus Krystall und Juwelen die Grenze zu bilden zwischen den beiden Städten der Nāgas und der Suras. 24. Die oben auf den Palästen aufgezogenen, vom Wind bewegt flatternden Goldfahnen sind schönen Siddha-Frauen vergleichbar, die beständig spielen auf dem Gipfel des Himālaya. 25. Das Spiegelbild der in der Nähe der Juwelen-Mauern tanzenden langaugigen Frauen sieht aus, als ob die 30 Götterfrauen herabgekommen wären und in gleicher Weise den Tanz ausübten. 26. Der Hase in dem roten Monde, welcher sich spiegelt im Glanze<sup>3</sup> der Juwelen der Spitzen oben auf den Palästen erscheint gleich dem Bodhisattva, der in der Zeit [seines Daseins] als Hase mitten in die Feuerflamme sprang. 27. In dieser Stadt wandeln Goldlianen, die geschmückt sind mit dunklen Wolken, mit blauen Lotosblumen und Wasserlilien, mit Goldhaken, Perlen und Korallensprossen, mit Muscheln, Goldketten und Schwänen<sup>4</sup>. 28. In dieser Stadt fliegen die Bienen, d. h. die Blicke der jungen Männer hin zu den Teichen, nämlich den Frauengestalten, welche versehen sind mit Kamal-Blüten und blauen Lotosblumen, nämlich den Augen und Wangen, und mit Sandbänken, nämlich den Hüften. 29. Wer ist im Stande, die in dieser Stadt wandelnden Frauen zu schildern, welche durch ihre Lippen Betelranken und durch ihren Gang Elefantenweibchen gleichen. 30. In dieser Stadt gleichen sich Frauen und Wasserteiche, indem sie Schwäne, nämlich Brüste, blaue Lotosblumen, nämlich Augen, Bienen, nämlich Brauen, aufgeblühte Wasserlilien, nämlich Wangen, dunkle Saivala-Blüten, nämlich Haare besitzen. 31. Die Elefantenscharen gleichen wandelnden Wolkenbergen, welche Reihen von Kranichen, nämlich die leuchtenden Zähne, und flackernde Blitze besitzen, nämlich den massiv-goldenen Rückenschmuck, und Regentropfen vergessen, nämlich den Brunsstaft. 32. Die Reihe der Wagen gleicht der Wogenmenge, welche sich ausbreitet in dem grossen Milchocean, d. h. in dieser Stadt, welcher leuchtet durch den Sunera-Gipfel, nämlich durch hervorragende Männer, und welcher Reihen von Felsengipfeln hat, nämlich die Schar der Minister. 33. In dieser Stadt verbreitet sich, über die Weltgegenden sich ausdehnend, der Lärm der Räder der prächtigen Wagen, die bespannt sind mit weissen Rossen, und auf denen Goldfahnen aufgepflanzt sind. 34. In dieser Stadt zieht einher das gewaltige Kriegsheer, nachdem es besiegt hat zahlreiche Feindesheere, an Tapferkeit vergleichbar dem Mahasen<sup>5</sup>, wenn er das Heer der Asuras überwältigt hat.«

Von Mohottāla rührt ferner die Dichtung Subhāṣita<sup>6</sup> her, eine Sammlung von Parabeln und poetischen Maximen. Auch wird ihm der Sāvul-sandēśaya<sup>7</sup> »die Hahnenbotschaft« zugeschrieben, sowie eine Reihe anderer Werke, die uns nicht zugänglich sind: Daḥamsoṇḍa-Jātaka, die poetische Version eines Jātaka, Nitisārāya, eine Sammlung von moralischen Maximen, Munigaṇa-ratnamālaya, ein Preis der Tugenden des Buddha, und Dussilavata, über das schlechte Verhalten buddhistischer Mönche.

Sicherlich nicht von Mohottāla verfasst, wie einige annehmen, sind Ma-ha-haṭana<sup>8</sup> und Paraṅgi-haṭana, von denen jenes eine poetische Schilderung der siegreichen Kriege König Rājasīha's II. mit den Portugiesen ist, dieses die Kämpfe zwischen Holländern und Singhalesen behandelt. Im Anschluss aber an diese beiden Kriegslieder erwähne ich gleich ein drittes Kostantīnu-haṭana<sup>9</sup>, das zu Anfang des 17. Jahrh. gedichtet wurde. Der Autor ist ein eingeborener Christ, was sich aus den einleitenden Strophen mit Evidenz ergibt, in denen Christus (wie sonst Buddha) angerufen wird.

Er schildert den Feldzug des portugiesischen Generals Constantino de Sá gegen den aufständischen Prinzen Māyadunna, der bei Lellōpiṭiya geschlagen wird. Der Stil ist ein eleganter und ganz unverkennbar beeinflusst von Mohoṭṭāla, dessen Werke der Autor zum Gegenstand seines besonderen Studiums gemacht haben muss.

Von Prosawerken unserer Periode ist vor allem Saddharmādāsa zu nennen, eine in zahlreichen Handschriften verbreitete singhalesische Version des Milinda-pañha, deren Verfasser wir jedoch nicht kennen. Am Ende des 17. und zu Anfang des 18. Jahrh. entstanden zwei Geschichtswerke Rājāvaliya und Rājaratnākara<sup>10</sup>. Sie beruhen im wesentlichen auf dem Mahāvamsa und haben als selbständige Geschichtsquellen nur geringen Wert; doch bringen sie gelegentlich Notizen, die aus anderen Urkunden entnommen sind und der kritischen Prüfung bedürfen.

\* Kusajātaka Kāvya, by . . . Alagiyavanna Mohoṭṭala, revised and edited . . . by A. MENDIS GUNASEKARA. Colombo 1897 (mit Einleitung, Paraphrase und Noten, dem singhalesischen Prosatext des Kusajātaka und seinen tibetischen und nepalesischen Versionen im Auszuge, sowie mit einem Glossar). — Kusa Jatakaya, a Buddhistic Legend, rend. for the first time into English Verses from the Sinhal. Poem of Alagiyavanna Mohoṭṭala, by TH. STEELE. London 1871. — <sup>1</sup> Das erste *sāpat* in 22 ist = skt. *sampatti*, das zweite = *samprāpta*. 23) *miniṇura* = *mini-avura*. S. CLOUGH u. d. W. *avra* »rampart«; *tara* ist »gross«. 25) Trenne *suraṅgana avut*. 26) *rā* = »having taken« (GUNASEKARA), vgl. *ara-gannavā* »to take«; *pāyi* = *dākvī*, zu *pānavā*. 29) *nāliya* bedeutet sowohl »female elephant« als »betel«; *vaṇāliya* zu *vaṇā-lanavā*. 30) *kalbāṇḍa* = »Frau«. 32) *kiraṇavā* = skt. *kṣīrārnava*; *Sunera* ist N. des Meru-Berges. 33) *nāgū* zu *naganavā* »to raise, to lift up«; das *ata* am Ende von *dig-ata* ist eine Postpos. mit localer Bedeutung und vertritt hier, wie oft, den einfachen Locativ. — 3 Wtl. »welcher eingedrungen ist in den Glanz . . .« — 4 Die Goldlianen sind die Frauen. Mit den dunklen Wolken sind nach geläufigem Bilde die Haare, mit den blauen Lotosblumen die Augen, mit den »sara« die Wangen, mit den Goldhaken die Nasen, mit den Perlen und Korallen die Zähne und Lippen, mit den Muscheln der Nacken, mit den Schwänen der Busen gemeint. Vgl. z. B. Str. 28 und 30. — 5 d. h. dem Kriegsgott Skanda. — 6 Subhāsita by Alagiyavanna Mohoṭṭala paraphrased by R. W. Dias, ed. by W. P. RANASINGHA. Colombo 1893. — 7 Herausgeg. (mit singh. Titel) von SAMARADIWAKARA. Colombo(?) 1889. — 8 Ich besitze einen einheimischen Druck des aus 155 Strophen bestehenden Gedichtes a. d. Jahr 1896. — 9 Vgl. F. W. DE SILVA, JRAS. C. B. XIII, Nr. 45, 1894, S. 135–141, wo das Gedicht analysirt wird. Eine Ausgabe gibt es nicht, auch Handschriften sind selten. — 10 Von Rājāvaliya besitze ich eine moderne für mich gefertigte Abschrift nach Manuscripten der Bibliothek des Colombo-Museums. Neuerdings, 1899, soll eine Ausgabe von B. GUNASEKARA erschienen sein, welche mir aber bis jetzt nicht zugegangen ist. Rājaratnākara wurde edirt von SADDHĀNANDA (Colombo 1887).

#### 4. 18. UND 19. JAHRHUNDERT.

§ 10. Die litterarische Thätigkeit in Ceylon dauert bis in die Neuzeit fort, und nach wie vor wird die Eḷu-Sprache für poetische Produkte ausschliesslich verwendet. Es würde uns aber zu weit führen, wollten wir auf diese Erzeugnisse der beiden letzten Jahrhunderte näher eingehen. Es mag genügen, die wichtigeren Werke nach Titel und Autornamen anzuführen, wobei L. DE ZOYSA's »Catalogue« als Führer dient. Der Philologe und der Historiker werden dieser jüngsten Litteraturperiode der Singhalesen geringeres Interesse entgegen bringen.

Sehr beliebt war es, Jātakas nach dem Vorbilde Toṭagamuva's, Vāttāva's und Mohoṭṭāla's poetisch zu verarbeiten. So verfasste Paṇḍitakulatunga i. J. 1714 ein Municora-jātakaya, König Rājādhirājasiha (1780–1798) ein Asadisa-jātakaya. Kavmiṇikonḍala des Samarajiva

Pattāyamē Liyana Āracci (1771) ist eine poetische Version des Alina-citta-jātaka, Kavmiṇimaldama des Samarasekara Disānāyaka (1773) eine solche des Sonaka-jātaka, Kavmutuhara des Sāliāllē Maṇiratana Terunnāṇse (1784) eine solche des Dasaratha-jātaka. Aus unserem Jahrhundert stammt Kavsiḷumiṇa<sup>1</sup> des Talarambē Dhammakkhandha Terunnāṇse (1826), eine dichterische Bearbeitung des Andhabhūta-jātaka, und Kavmiṇirandama des Maḍihē Srī Sumitta Dhammakkhandha Terunnāṇse (1832), und noch im Jahr 1856 verfasste ein Dichter namens Siṃhabā auf grund des gleichnamigen Jātaka ein Telapattajātakaya.

Auch die Sandeśa-Dichtungen erfuhren noch weitere Bereicherung. Der Dichter Barana Gaṇitayā, der unter König Kittisiri-Rājasīha (1747—1780) lebte, verfasste einen Nīlakobō-sandēśaya (»Botschaft der blauen Taube«). Der Autor entsendet den Vogel zu der Gottheit von Kataragama, Segen von ihr für sich zu erlangen. Aus dem Jahre 1806 endlich stammt der Suvasandēśaya »die Papageienbotschaft« des Atthadassi Terunnāṇse; die Botschaft wird von Bedigama Vihāra, in welchem der Autor lebt, nach Mulgirigala Vihāra geschickt.

Neu sind einige Gedichte erotischen Inhalts, wofür in der älteren singhalesischen Litteratur mir keine Vorbilder bekannt sind: Viyovagaratnamālaya des schon oben erwähnten Pattāyamē Liyana Āracci und Ratiratnālāṅkāraya des Dunuṇṇa Gajanāyaka Nilame (1811). Ich bemerke, dass erotische Motive in der älteren Dichtung überhaupt nicht häufig sind und nie in jene Lüsterheit sich verlieren, welche so viele Erzeugnisse der Sanskrit-Litteratur charakterisirt. In den hergebrachten Bahnen buddhistischer Denkweise hingegen bewegen sich die Dichtung Tiratnamālāva des Sumana Thera, welche Ende des vorigen Jahrhunderts entstand und die »drei Juwelen« der buddhistischen Kirche (Buddha, Dhamma, Saṅgha) preist, sowie das Gedicht des Vāligala Dāṭhāgotpadīpaya (1819) über die Reliquien des Buddha. In das Gebiet der alten singhalesischen Stammesgeschichte greift endlich Kirama Terunnāṇse von Mātara (1820) mit seinem Siyabasmaldama, in welchem die Geschichte des Siḥabāhu, des Vaters des Vijaya, behandelt wird.

<sup>1</sup> Nicht zu verwechseln mit der in § 6 besprochenen Dichtung Kusaḍāvata, welche gleichfalls diesen Titel trägt.

## 5. DIE SINGHALESISCHEN INSCRIFTEN.

§ 11. Die älteste Periode der singhalesischen Inschriften<sup>1</sup> erstreckt sich von den letzten Jahrhunderten vor Chr. bis zum 5. Jahrh. nach Chr. Alle Inschriften dieser Periode sind im Brāhmī-Alphabet der Aśoka-Inschriften geschrieben, aus welchem sich auch die Schrift der späteren Inschriften, sowie die sgh. Buchschrift entwickelt hat. Sie sind entweder Höhlen- oder Felseninschriften.

Höhleninschriften gibt es in grosser Zahl. Sie stehen über dem Eingang von Felsengrotten, welche früher buddhistischen Mönchen als Wohnstätte dienten, jetzt aber fast ausnahmslos verlassen sind. Sie bieten immer in kurzer Formel den Namen des Stifters der Höhle, welcher sie der Priesterschaft zum Gebrauche übergab, oder den ihres Inhabers.

So lautet z. B. die Inschrift an der ersten Felsengrotte von Dambul<sup>2</sup>:

DE VA NA PI YA MA HA RA JA SA GA MI NI TI SA SA

MA HA LE NE A GA TA A NA GA TA CA TU DI SA SA GA SA DI NE

»Des göttergeliebten Grosskönigs Gamini Tissa

Grosse Grotte, der gegenwärtigen und künftigen Priesterschaft der vier Weltgegenden gewidmet.«<sup>5</sup>

E. MÜLLER<sup>4</sup> hat gewiss recht, wenn er »Gamini Tissa« für eine abgekürzte Ausdrucksweise statt »Tissa, Sohn des Gamini« hält und die Inschrift dem Könige Mahācūla Tissa, Sohn des Vaṭṭagāmanī Abhaya, der im 1. Jahrh. v. Chr. regierte, zuschreibt.

Noch kürzer ist eine Höhleninschrift bei Hinatipone (Kāgalla):

U PA SA KA A SA HA LE NE

»Des Laienbruders Asa Grotte«.<sup>5</sup>

Ein merkwürdiges Beispiel einer Inschrift, in welcher die Buchstaben von rechts nach links laufend zu lesen sind, bietet die Höhleninschrift von Ambalakanda<sup>6</sup>.

Die Felseninschriften finden sich zumeist in der Nähe von künstlichen Stauseen. Sie beziehen sich auf die Anlegung und Wiederherstellung von solchen, auf Landschenkungen an die Klöster, Spenden für die Mönche und ähnliches. Die älteste unter ihnen und wohl überhaupt die älteste bekannte Inschrift der Insel ist die Inschrift von Tissamahārāma (nö. von Hambantota in der Südprovinz), Nr. 4 bei E. MÜLLER, wofern die Deutung der darin vorkommenden Namen richtig ist. Erwähnt wird als Stifter ein König Alunaka, Sohn des Königs Mahanaka, und es fragt sich nun, ob wir in letzterem den Mahānāga des Mahāvamsa, einen jüngeren Bruder des Devānampiya Tissa erkennen dürfen. In diesem Fall würde die Inschrift dem 3. vorchristlichen Jahrh. angehören.

Besonders umfangreich unter den Inschriften der ersten Periode ist die Inschrift von Mihintale (Nr. 20 bei E. M.). Sie befindet sich zur rechten Seite des Weges unmittelbar vor dem zur Ambathala-Dagoba führenden Thoreingang und ist auf eine grosse Granitplatte des felsigen, mässig geeigneten Bodens eingegraben. Doch enthält auch sie nur Berichte über kirchliche Schenkungen und dergl. Der Ansicht E. MÜLLER's<sup>7</sup>, dass sie von König Meghavanna Abhaya I. (2. H. des 3. Jahrh. n. Chr.) herrührt, vermag ich nicht beizupflichten. Ich glaube vielmehr, dass sie dem nämlichen Fürsten zugehört wie die Inschrift von Ratmalagala (Nr. 6). Sicher aber sind König Meghavanna Abhaya dem I. (3. Jahrh. 2. H.) oder dem III. (Anf. d. 4. Jahrh.) die Inschriften Nr. 21 zuzusprechen, welche auf dem Boden der Terrasse der Ruvanvāli-Dagoba eingegraben sind, aber leider stark gelitten haben. Dem letzteren der beiden Meghavanna Abhaya schreibt P. GOLDSCHMIDT auch die schöne Inschrift von Habarane (Nr. 61 bei E. M.) zu, freilich ohne zwingende Gründe.<sup>8</sup>

Von den Königsnamen, welche in den ältesten Inschriften vorkommen, sind namentlich Gamini Abaya (= Vaṭṭagāmanī Abhaya) aus dem 1. Jahrh. v. Chr. (Nr. 1 und 8 bei E. M.), Vahaba (= Vasabha) a. d. 1. Jahrh. n. Chr. (Nr. 7, 10) und Gajabāhu Gamini Abaya (= Gajabāhu I.) a. d. Anf. d. 2. Jahrh. n. Chr. (Nr. 5) zu erwähnen. Ausser den Namen, deren Identifikation wegen der häufigen Wiederholungen nicht immer leicht ist, bieten die ältesten Inschriften historisch so gut wie nichts. Sprachlich dagegen sind sie von Interesse; denn ihr Dialekt stellt deutlich den Übergang dar von der präkritischen Grundlage des Singhalesischen zur Sprache der classischen Periode.

<sup>5</sup> Auf dem Gebiet der singhalesischen Epigraphik ist, trotz mancher verdienstvollen Vorarbeit, im einzelnen noch viel zu thun. Es ist aber zu hoffen, dass die Forschung nunmehr auf eine gesicherte Grundlage gestellt werden wird, da sich

die Regierung in Colombo erfreulicher Weise zur Herausgabe einer »Epigraphia Ceylonica« entschlossen hat, deren Leitung der bewährten Kraft WICKREMASINGHE's anvertraut werden wird. Durch die E. C. soll in systematischer Weise das ganze Inschriften-Material gesammelt und jeder publicirten Inschrift ein gutes Facsimile sowie der gesamte Apparat beigegeben werden, der ein kritisches Studium ermöglicht. Ich erwähne hier folgende Arbeiten auf dem Gebiet der singhalesischen Epigraphik: BRODIE, Rock Inscription at Gurugoda Vihāra JRAS. C. B. II, Nr. 6, S. 26 ff. (1853); Ders., Two Rock Inscriptions, *ibid.* Nr. 7, S. 81 ff. (1853); CHITTY, Rock Inscription at Pirāmanankandal, *ibid.*, Nr. 7, S. 90 ff. (1853); BRODIE, Notice on some Rock-Inscriptions in the North-Western Province, *ibid.* Nr. 8, S. 181 ff. (1855). RHYS DAVIDS, Inscription at Weligama Vihāra, JRAS. C. B. V, Nr. 16, S. 21 ff. (1870—71); Ders., Dondra Inscription Nr. 1, *ibid.* S. 25 ff.; Ders., On an Inscription at Dondra: Nr. 2, *ibid.*, Nr. 17, S. 57 ff. (1871—72). L. DE ZOYSA, Text and Translation of a Rock Inscription at the Buddhist Temple at Kelaniya, JRAS. C. B. V, Nr. 17, S. 36 ff. (1871—72); Ders., Transcript and Translation of an Ancient Copper-plate Sannas, *ibid.* S. 75 ff.; Ders., Transcript and Translation of an Ancient Copper-plate Sannas, *ibid.*, Nr. 18, S. 75 ff. (1873). RHYS DAVIDS, Inscriptions at the Audience Hall of Parākrama Bāhu, Pulastipura, Ceylon, IA. II, S. 246 ff. (1873); Ders., Three Inscriptions of Parākrama Bāhu the Great of Pulastipura, Ceylon, JRAS. N. S. VII, S. 152 ff. (1874—75); Ders., Two Old Sinhalese Inscriptions . . . Text, Translation and Notes [die Sahasa Malla Inschr. v. J. 1200, und die Ruvanvāli-Dagoba-Inschr. v. J. 1191], JRAS. *ibid.* S. 353 ff. (1874—75). — DR. GOLDSCHMIDT's Report on the Ceylon Inscriptions, IA. V, S. 189 ff. (1876), Abdruck aus »The Academy« 20. Nov. 1875; Ders., Report upon Inscriptions in the North-Central Province and in the Hambantota District of Ceylon, IA. VI, S. 318 ff. (1877); Ders., Notes on Ancient Sinhalese Inscriptions, JRAS. C. B. VI, Nr. 20, S. 1 ff. (1879). — E. MÜLLER, Report on the Inscriptions in the Hambantota District, Ceylon, IA. VIII, S. 221 ff. (1879); Ders., Report on the Ancient Inscriptions in the North-Western Province of Ceylon, IA. IX, S. 8 ff. (1880); Ders., Report on the Ancient Inscriptions in the North-Western Province and in the Districts of Matale and Trincomali, Ceylon, *ibid.* S. 268 ff. (1880); Ders., Text and Translation of the Inscription of Mahindo III. at Mihintalé, with Glossary, JRAS. C. B. VI, Nr. 21, S. 5 ff. (1880); Ders., Translations of Ancient Inscriptions from the Anurādhapura and Hambantota Districts, now in the Colombo Museum, Colombo, Sessional Paper XXV (1881); Ders. Contributions to Sinhalese Grammar, Colombo, Sessional Paper XXI (1880), abgedruckt IA. XI, S. 198 ff. (1882); Ders., Notes on Ancient Sinhalese Inscriptions, JRAS. C. B. VIII, Nr. 26, S. 18 ff. (1883); Ders., Ancient Inscriptions in Ceylon (mit Atlas), London 1883. — S. M. BURROWS, Report on Archæological Work in Anurādhapura and Polonnaruwa, Colombo, Sessional Paper X (1886), S. 11—13 enthält Übersetzungen von Inschriften; Ders., A Year's Work at Polonnaruwa, JRAS. C. B. X, Nr. 34, S. 46 ff. (1887), enthält auch Epigraphisches. B. GUNASEKARA, Three Sinhalese Inscriptions: Text, Transliteration, Translation and Notes, JRAS. C. B. X, Nr. 34, S. 83 ff. (1887). FOWLER, Translation of an Inscription at Monnisvaram Temple, JRAS. C. B. X, Nr. 35, S. 118 ff. (1887). H. C. P. BELL, Report on the Kégalla District of the Province of Sabaragamuwa; Archæological Survey of Ceylon, XIX, Colombo 1892, mit wichtigem epigraphischem Material auf S. 68—107. — <sup>2</sup> Eine Beschreibung der Höhlen von Dambul s. bei BURROWS, The Buried Cities of Ceylon, S. 21—27. — <sup>3</sup> Die Wendung ist stereotyp. Sie findet sich ebenso in der Einleitung zu den Jātakas gelegentlich der Erzählung von der Dedication des Parkes Jetavana an den Buddha: »*imam Jetavanavikāram āgatānāgassa cātuddissa budhāpamukhaṣṣa saṃghassa dammi*«. FAUSBÖLL, The Jātaka I, S. 93. — <sup>4</sup> Ancient Inscriptions in Ceylon S. 26 (Inschr. Nr. 3). — <sup>5</sup> H. C. P. BELL, Report on the Kégalla District S. 70. — <sup>6</sup> BELL, ebenda, S. 69. — <sup>7</sup> Ancient Inscriptions, S. 30. — <sup>8</sup> IA. VI, S. 319 ff.

§ 12. Vom 5. Jahrhundert ab werden Inschriften seltener, und ich glaube, dass E. MÜLLER<sup>1</sup> recht hat, wenn er diesen Umstand in Zusammenhang bringt mit den politischen Wirrnissen jener Zeit. Wir treten nunmehr in eine Periode des Überganges ein, welche vom 5. bis zum 9. Jahrh. sich erstreckt. In diese Zeit setzt man etwa ein Dutzend Inschriften<sup>2</sup>, weil in ihnen die Schriftzeichen des Asoka-Alphabets in leicht veränderter Gestalt erscheinen. Sie sind etwas mehr abgerundet und weniger sorgfältig ausgeführt, auch nicht so gross und so tief in den Stein eingehauen wie in den ältesten Inschriften. Es muss aber hervorgehoben werden, dass keine der in Frage

stehenden Inschriften eine historische Notiz enthält, welche eine sichere Datierung zuliesse. Auch gehören sie, paläographisch betrachtet, ihrem ganzen Charakter nach doch weit mehr der ersten Periode an als der zweiten, welche mit dem 10. Jahrh. beginnt. Zwischen der ersten und der zweiten Periode liegt eine breite Kluft. Auch die jüngsten Inschriften der ersteren weisen das Asoka-Alphabet mit vergleichsweise geringfügigen Modificationen auf; die ältesten Inschriften der letzteren aber zeigen schon völlig den cursiven Ductus der modern-singhalesischen Schreibweise. Wir werden ferner weiter unten sehen, dass auch sprachgeschichtlich jene Übergangsperiode zwischen dem 5. und dem 9. Jahrh. von grosser Wichtigkeit ist. Es bildeten sich in ihr die lautlichen Besonderheiten aus, welche für das classische Singhalesisch charakteristisch sind.

Am Beginn der zweiten Periode steht eine Gruppe von Inschriften<sup>3</sup>, welche sich dadurch charakterisiren, dass sie noch nicht in dem sanskritisirenden Stil verfasst sind, welcher später üblich wird. Die in diesen Inschriften des 10. Jahrh. erwähnten Könige sind mit den von GOLDSCHMIDT aufgestellten Identificationen die folgenden:

- 1) Siri Sang Bō = Kassapa IV. (912—929),
- 2) Abā Siri Sang Bō = Kassapa V. (929—939),
- 3) Abā Salamevan (Dapuḷa) = Dāpuḷa V. (940—952),
- 4) Mahinda (oder Siri Sang Bō Abahay) = Mahinda IV. (975—991)<sup>4</sup>.

Siri Sang Bō ist also kein Name, sondern ein Titel, welchen der regierende Fürst sich beilegte. Dies zuerst erkannt und dadurch eine richtigere Datierung der Inschriften ermöglicht zu haben, ist GOLDSCHMIDT's Verdienst. Bereiten seine Deutungen auch noch in einzelnen Punkten Schwierigkeit, so dürfte es doch kaum möglich sein, Besseres an ihre Stelle zu setzen.

Dem König Kassapa IV. ist u. a. die Pfeilerinschrift von Mahākalattāva (Nr. 110), jetzt im Museum zu Colombo befindlich, zuzuschreiben. Von Dāpuḷa V. rühren die Inschriften von Ellavāva (Nr. 116) sowie von Ātaviragollāva (Nr. 117) her. In der letzteren wird auch der Vater Dāpuḷa's, Abā Siri Sang Bō, erwähnt und von diesem berichtet, dass er einen Kriegszug gegen die Pāṇḍī, einen Volksstamm Südindiens, unternommen habe. Der Mahāvamsa erzählt von einem Kriege Kassapa's V., welchen er im Bunde mit den Pāṇḍī gegen die Cola führte. Von Mahinda IV. endlich stammt die Inschrift von Mayilagastoṭa unweit Tissamahārāma (Nr. 120) her und zwar aus der Zeit, wo er noch Statthalter in Rohana war. Er nennt sich in ihr einen Sohn des Königs Abā Salamevan und seiner Gemahlin Gon.

An Umfang aber und durch vorzügliche Erhaltung werden diese Inschriften in den Schatten gestellt durch die grosse Inschrift von Mihintalē (Nr. 121), welche auf zwei Steintafeln eingegraben ist, die auf halber Höhe des Berges neben dem zur Ambatthala-Dagoba führenden Stufenweg aufgestellt sind<sup>5</sup>. Die Inschrift wurde seinerzeit von TURNOUR auf grund des Z. 3 vorkommenden Namens Siri Sang Boy Abahay in das 3. Jahrh. verlegt! ALWIS hat dieser Anschauung, die natürlich schon durch paläographische Gründe widerlegt wird, sich angeschlossen, und sie ist seitdem bis auf GOLDSCHMIDT die herrschende geblieben<sup>6</sup>. Dass der Urheber der Inschrift Mahinda IV. ist, der bei seiner Thronbesteigung jenen Titel annahm, ergibt sich daraus, dass er den gleichen Vater und die gleiche Mutter nennt, wie der Mahinda der Mayilagastoṭa-Inschrift. Da die Mihintalē-Inschrift im 16., also letzten Regierungsjahr des Königs gesetzt wurde (Tafel A. Z. 4), so würde sie nach unserer Rechnung aus dem Jahre 991 n. Chr. stammen. Inhaltlich bietet sie leider wenig. Sie besteht aus Verordnungen für die Priesterschaft des Āt-vihāra.

<sup>1</sup> Ancient Inscriptions S. 50. — <sup>2</sup> Nr. 97—109 bei E. MÜLLER. — <sup>3</sup> Vgl. P. GOLDSCHMIDT, IA. VI, S. 322 ff.; E. MÜLLER, IA. VIII, S. 322 ff.; Ders., Ancient Inscriptions, S. 53 ff. (Nr. 110—136). Über einige Inschriften dieser Periode aus den »Drei« und »Vier Koralés« s. BELL, Report on the Kégalla District, S. 72—73. — <sup>4</sup> Ich habe die Namen bzw. Zahlen berichtigt nach der Königsliste, wie sie im »Mahāvansa, translated by WIJESINHA« S. xvuff. aufgestellt ist. GOLDSCHMIDT nennt die vier Könige Kassapa V. und VI., Dappuḷa V. und Mahinda III. Auch die bei GOLDSCHMIDT und E. MÜLLER (Ancient Inscriptions S. 54) angegebenen Regierungszahlen differieren etwas von den oben mitgeteilten. — <sup>5</sup> GEIGER, Ceylon, Reiseerinnerungen und Tagebuchblätter S. 204. — <sup>6</sup> TURNOUR, Ceylon Almanac for 1834, S. 137; J. ALWIS, Sidath Sangarawa, Introduction S. xxxvi und cxlvii; FORBES, Eleven Years in Ceylon I, S. 189. II. S. 327 (bei E. MÜLLER a. a. O.).

§ 13. Von den Inschriften des 12. und 13. Jahrh. sind zuerst die beiden zu nennen, welche von Ceylons grösstem König Parākrama-bāhu I. (1164—1197) herrühren. Die eine ist die vom Gal-vihāra (Nr. 137) in Polonnaruva<sup>1</sup>. Sie ist datirt aus dem »Jahre 1254 nach der Zeit des Königs Vaḷagam Abhā, als 454 Jahre seit Buddha verflossen waren« = 1708 nach Buddha = 1165 n. Chr. Da der König in der Inschrift seine Verdienste um die Wiederherstellung der buddhistischen Lehre und Kirche rühmt, also doch wohl schon auf eine längere Regierungszeit zurückblickt, so ist anzunehmen, dass das Krönungsjahr Parākrama-bāhu's früher als 1164 anzusetzen ist, wie nach der üblichen Berechnungsweise geschieht.

Weit wichtiger ist eine zweite Inschrift des nämlichen Königs, die von Devanagala. Ja, sie ist in historischer Beziehung ohne Zweifel die bedeutendste von allen Ceylon-Inschriften. Sie berichtet nämlich von einem Kriegszuge des Parākrama-bāhu I. gegen Aramaṇa = Pāli Rāmaṇṇa, d. i. Pegu, und bestätigt auf das glänzendste die Erzählung dieser Expedition im Mahāvamsa, Cap. 96, 10—75.<sup>2</sup> Nicht bloss das Ereignis an sich wird durch die Inschrift als geschichtlich erwiesen, sondern auch in Einzelheiten stimmen Inschrift und Chronik überein. In beiden Quellen wird die von den Singhalesen eroberte Stadt Kusumi genannt, in beiden kommen die Namen der singhalesischen Generale Kitti und Nagaragiri vor. Die Inschrift ist ihnen zu Ehren gesetzt und hat die Belohnung der Generale durch den König zum Gegenstand.

Die Bedeutung der Devanagala-Inschrift wurde erst in BELL's Report on the Kégalla District S. 73 ff. richtig gewürdigt. Da in E. MÜLLER's Werk nur die ersten fünf Zeilen abgedruckt sind und BELL's Report nicht allgemein zugänglich sein dürfte, so gebe ich, an diesen mich anschliessend, die ganze Inschrift in Text und Übersetzung wieder<sup>3</sup>.

### TEXT.

(1) *Sirivat; apirivat-levu ikut-guṇa-muḷin-uturat; muḷu-Damba-* (2) *divaḥi an-kāt-kula-pāmili-kaḷa-Okāvas-rada-parapuren baḷa;* (3) *kāt-osabanaḷa agamehesun-vū Lagdivu poḷoyohon parapuren himi;* (4) *tumā-saraṇa-niya-rāsin an-raja-mudun-bises-vū; sāha-tedin Hiru,* (5) *pāḷakevin Mehesuru, daḷa-dāpin Uvindu, raja-viritin Surindu, paḇanda-denen Di-* (6) *nisuru, sat-setin Kitisara, pāna-sarin Suraguru, somi-guṇen Nisa-* (7) *yuru, ru-sarin Kaṇḍav, kulunu-sarin Bohosat dinū; saha-voḷunu-raja-ba-* (8) *rana-kiraṇa-vudurudu; tula-kala aritu-itunu kap-tura-men nomin nan-* (9) *ruvan-yana vaturen nan-desen oḷaḷa-muḷu-dilindu-sit-sayura puramin* (10) *muḷu-lohi paḷaḷa-yāsa-pambanda-āti; ru-pu-raja-tuṅga-kumba vidanalayehi sī-* (11) *ha-parākrama-āti Parākrama-bāhu vaṭ-himiyā-vahansē »taman mu-* (12) *tun - Vijaya-Rājapā-svarggasthangyātānā-siṭṭā desālīs havu-* (13) *ruddak nāsī-tubū lo-sasun āti-karavami-yana sitin, Gajabāhu-* (14) [*Mānābharaṇa*]-*dedehā yuddha-koṭa; Laṃkā-dvīpayehi ekaccatra-koṭa;* (15) *pā(muṇu bandu)-Raṅgira-āsri-valandana-samāhi doḷosvana-*

*Poson-pura-dasa-* (16) *vakā* »Aramaṇa - (vasana-)Bhuvanāditta-nan-kenekun raja-karana-kalā Lakdivu (17) *santāna no-karamha* »-yi *kiyā haṭan-nāvu-da-has-ganan-koṭa*; *piris naṅgā*; (18) *yavā*; *Aramaṇaya-pāren padaḷa-kalakin (uhu yamin) Kusumiya-yāyi-yana nuvarak* (19) *pāhārā pas-masak raja-hēvā-gan-kalā* »Ara[maṇa]yan-santāna-karavha»-yi *dūtaya-* (20) *n (evuhēya)*. *Kit-Nuvaragi[ri]ṇṭa hira-saṇḍa-pavatnā-tek siṭṭinā paridde-* (21) *n (munṭa duna Ma)-labatuva hā Pera(. . ha) nit-sen-pavaye-* (22) *n bijuvaṭa doḷos-amuṇu de-pālak ātuluṇvā de-yāḷak pamuṇu-koṭā dunnēyi*.

### ÜBERSETZUNG.

Der erhabene Gebieter des Reichtums Parākrama-bāhu, der glorreiche, welcher reich ist an Tugenden, die in der endlosen Welt hervorragen; welcher herkommt von der Linie des Königs Okāvas, die die anderen Adelsgeschlechter in ganz Dambadiva in Schatten gestellt hat; welcher durch direkte Abstammung Herrscher ist über das Gebiet von Lankā, der Königin über die Besten des Adels; welcher gesalbt hat das Haupt der anderen Könige durch den Glanz der Nägel seiner Füße; welcher an Glanz den Sonnengott, an Erhabenheit den Mehesuru (Siva), an gewaltigem Stolze den Uvindu (Viṣṇu), an königlichem Benehmen den Surindu (Indra), an unerschöpflichem Reichtum den Dinisuru (Kubera), an wahrhaftem Glück den Kitisara, an Weisheitstiefe den Suraguru (Bṛhaspati), an Milde den Mondgott, an Schönheit den Kandav (Kandarpa), an Barmherzigkeit den Bodhisattva übertroffen hat; welcher leuchtet durch den Glanz der königlichen Juwelen seines Diadems; welcher unvergänglichen über die ganze Welt verbreiteten Ruhm besitzt, dadurch dass er den Ocean des Sinnes aller aus verschiedenen Gegenden herbeigekommenen Armen mit Wasser, d. h. mit mannigfachen Juwelen füllt, einem Wunschbaume vergleichbar . . . ; welcher die Tapferkeit eines Löwen besitzt beim Zerspalten der Stirnerhöhungen feindlicher Könige: [dieser Parākrama-bāhu] hat in dem Gedanken: »ich will die Weltlehre, welche die 42 Jahre seit der Zeit, da mein Vorfahre der König Vijaya in den Himmel eingegangen ist, darnieder gelegen hat, zu Ehren bringen« mit den Prinzen Gajabāhu und Mānābharaṇa Krieg angefangen und in Lankā eine Alleinherrschaft aufgerichtet; dann hat er, während er die dabei erlangten Segnungen (gross) wie der Rangiri ist genoss, am 10. Tage der 1. Hälfte des Monats Poson des 12. Jahres [seiner Regierung], indem er sprach: »so lange ein Mann wie Bhuvanāditta in Aramaṇa die Regierung führt, haben wir in Lakdiva keinen Frieden« tausend Kriegsschiffe aufgebracht, sie bemannt und abgeschickt; dann hat er, als diese in der Richtung nach Aramaṇa segelten und dort in der Folge angekommen eine Stadt mit Namen Kusumiya eroberten und noch fünf Monate den Krieg fortsetzten, Boten an sie geschickt mit dem Auftrage: »machet Frieden mit Aramaṇa«. Dem Kit und dem Nuvaragiri hat er, in der Weise dass es bleiben soll solange Sonne und Mond dauern, . . . verliehen.

### ANMERKUNGEN.

Subj. ist *P-b. vat-himiyān-vahansē* in Z. 11; alles was vorhergeht sind Attribute dazu. Die einzelnen Attribute sind von mir durch ; von einander getrennt. Verb. fin. ist *evuhēya* in Z. 20. Die in der Übersetzung vorhergehenden Verba stehen im Text alle im Gerund: *yuddha-kota*, *ekaccatra-koṭa* etc. In dem die Schenkung an die Generale enthaltenden Schlusssatz, der nur teilweise übersetzt werden kann, ist *dunnēyi* Verb. fin. — Einzelnes: (1) *apirivat* = *apiriyat*, *ikut* = skt. *atīkrānta*. (4) *sāha* scheint für *saha* zu stehen und wie *saha* in 7 = skt. *svaka* (sg. sonst *siya*) zu sein. (8) *vudurudu* ? = *vurudu* = skt. *virājita*; *tula ka'a aritu*



*itunu* ist mir nicht klar. (10) Die feindlichen Könige werden mit Elefanten verglichen, deren Stirnerhöhungen der Löwe Parākrama zerfleischt; *vidanālayehi* ist Irrtum statt *vidalanayehi*. (12) Lies *svarga-astam-giya*. (14) Lies *dedenā hā*. (15) Der Anfang der Zeile ist mir nicht ganz verständlich. (16) *nan* = *nam*; *karana* = *karana*. (18–19) sind im einzelnen schwierig, der Sinn im ganzen wohl richtig getroffen. *hēvāgan* steht für *hēvākam* »Krieg«.

<sup>1</sup> TENNENT, Ceylon<sup>2</sup> II, S. 595–597. — <sup>2</sup> Engl. Übersetzung des 2. Teiles des Mv. von WIJESINHA (Colombo 1889), S. 229ff. — <sup>3</sup> Die Bearbeitung der Inschrift im Report stammt wohl von B. GUNASEKARA. Ich habe seine Lesungen, da ein vollständiges und genaues Facsimile der Inschrift nicht vorhanden ist, einfach acceptirt. Dagegen rührt die Interpunction und die Verbindung der einzelnen Wörter zu Compositis von mir.

§ 14. Zahl- und umfangreicher sind die Inschriften des Nissanka Malla (1198–1207). Der Mahāvamsa weiss von ihm nur zu sagen, dass er etliche Vihāras erbaute, und dass er eine Wallfahrt nach dem Samantakūṭa, dem Adams-Pick, unternahm. Zu dieser Thatenarmut seiner Regierung, wenn wir der Chronik Glauben schenken dürfen, steht der Wortreichtum seiner Inschriften in auffallendem Gegensatz.

In der Inschrift von Dambul (Nr. 143 bei E. M.) rühmt er sich, Ruhe und Sicherheit in Ceylon wieder hergestellt zu haben, und erzählt, dass er, ausser anderen verdienstlichen Bauten, im Dambul-Vihāra Buddhasstatuen errichtet und dem Tempel den Namen Suvarṇagiriguhā d. i. Goldberghöhle beigelegt habe<sup>1</sup>. Ähnlichen Charakters ist die Inschrift der Ruvanvāli-Dagoba (Nr. 145 bei E. M.). Sie befindet sich auf einer grossen Steintafel, welche nahe dem Altar der Ostseite aufgestellt ist, und ihre Sprache ist bereits so modern, dass ein gebildeter Singhalese von heutzutage sie zu lesen vermag<sup>2</sup>. Die Inschrift berichtet von einer Wallfahrt, welche der König im 4. Jahr seiner Regierung von der Residenz Pulastipura (Polonnaruva) nach Anurādhapura unternahm. Von besonderem Interesse ist aber die Inschrift von Polonnaruva (Nr. 148 bei E. M.), welche den Namen »Gal-pota« d. i. Steinbuch führt. Sie steht auf drei Seiten eines Granitmonoliths von 7 Meter Länge, über 1 M. Breite und über 1/2 M. Dicke. Nissanka Malla spricht in ihr von seiner Krönung und von seinen mannigfaltigen Verdiensten um Volk und Kirche in Ceylon. Er erwähnt dann auch einen Kriegszug, den er nach dem indischen Festlande unternahm, sowie verschiedene Verträge und Bündnisse, die er mit indischen Fürsten abschloss; es muss aber auffallen, dass der Mahāvamsa nichts von diesen Ereignissen erwähnt<sup>3</sup>.

Auch im südlichen Ceylon finden sich Inschriften des Nissanka Malla. In zweien von ihnen (Nr. 152 und 152a bei E. M.) spielt er auf den indischen Feldzug an, in einer dritten (Nr. 153) spricht er, ganz ähnlich wie in der Dambul-Inschrift, von seinen Inspectionsreisen durch die Insel, die ihm Wohlstand und Sicherheit verdanke.

An Nissanka Malla's Inschriften schliesst sich die seines Halbbruders Sāhasa Malla an (Nr. 156 bei E. M.)<sup>4</sup>, welche als Datum der Thronbesteigung des Königs das Jahr 1743 der buddhistischen Ära (= 1200 n. Chr.) angibt. Die Inschrift wurde in Polonnaruva nördlich des »Hāṭa-dā-gē« aufgefunden und erwähnt den Namen des Generals Lag Vijaya Singa Kit, der auch in der Galpota-Inschrift vorkommt. Von diesem Lag Vijaya selber rührt die Inschrift Nr. 157 her, welche auf einem Steinpfeiler in der Nähe des Abaya-vāva in Anurādhapura sich befindet<sup>5</sup>.

Geschichtlich nicht ohne Bedeutung ist weiterhin die Inschrift von Naranbedda (Kāgalla-Distrikt) des Königs Parākrama-bāhu II. (Mitte des 13. Jahrh.). Sie spricht in Übereinstimmung mit dem Mahāvamsa von dem Vertilgungskriege, welchen der König gegen die Tamils führte, und erwähnt

die Gründung des nach dem Fürsten genannten Klosters<sup>6</sup>. Es ist mir nicht bekannt, ob sonst noch eine zweifellos dem Parākrama-bāhu II. zugehörige Inschrift gefunden wurde; denn es ist nicht festzustellen, welcher von den Königen dieses Namens mit dem Siri-sanga-bō Parākrama-bāhu der Ruvan-vāli-Inschrift (Nr. 158) und der Dondra-Inschrift II. (Nr. 159) gemeint ist<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> E. MÜLLER, *Ancient Inscriptions* S. 64. 91. 124. Vgl. TENNENT, *Ceylon*<sup>2</sup> 2, S. 578. — <sup>2</sup> RHYS DAVIDS, *JRAS.* N. S. VII, 1874, S. 360ff.; E. MÜLLER, a. a. O. S. 65. 92. 126. — <sup>3</sup> E. MÜLLER, *Ancient Inscriptions* S. 62, 95, 128. Drei weitere Inschriften des gleichen Königs am »Hātadāgē« in Polonnaruwa s. bei BURROWS, *Report on Archaeol. Work in Anurādhapura and Polonnaruwa*, *Sessional Paper X*, 1886, S. 11—12. Eine derselben erinnert inhaltlich an die Dambul-Inschrift, eine andere erwähnt die indische Expedition. — <sup>4</sup> RHYS DAVIDS, *JRAS.* N. S. VII, S. 356; E. MÜLLER, a. a. O. S. 68, 103, 136. — <sup>5</sup> E. MÜLLER, a. a. O. S. 69, 104, 137. — <sup>6</sup> BELL, *Report on the Kēgalla Distr.* S. 77; *Mv.* 83, 11 ff.; 85, 57—58 (S. 280ff. und S. 289—290 der engl. Übers.). — <sup>7</sup> RHYS DAVIDS, *JRAS.* C. B. V, Nr. 17, S. 57ff.; E. MÜLLER, a. a. O. S. 69—70, 105—106, 137—138.

§ 15. Von Inschriften nach dem 13. Jahrh. nenne ich zuerst die von Gampola (Kāgalla-District) des Vikrama-bāhu III.,<sup>1</sup> welche nach der Saka-Ära 1282 datirt ist, also in das Jahr 1360 n. Chr. gehört. Jüngere Inschriften finden sich ausserdem in E. MÜLLER's *Ancient Inscriptions* S. 70ff. und in BELL's *Report on the Kēgalla District* S. 79ff. behandelt. Ich greife nur einige derselben heraus:

1) Von Parākrama-bāhu VI., dem ersten in Kōṭṭa residirenden König (Anf. d. 15. Jahrh.), stammt die Inschrift von Pāpiliyāna (Nr. 160 bei E. M.) unweit Kōṭṭa, ferner vermutlich die von Kāragalā (Nr. 170 bei E. M.), sowie die Inschriften von Vaharakgoḍa (S. 81—83 bei B.). — 2) Dem Bhuvaneka-bāhu VI. (2 Hälfte des 15. Jahrh.) gehören zwei Inschriften an, die von Vāligama (Nr. 161 bei E. M.)<sup>2</sup> und die von Dedigama (S. 83—85). — 3) Ein König Dharma-Parākrama-bāhu (Anf. des 16. Jahrh.) wird erwähnt in der grossen Inschrift des Kālani-Tempels (Nr. 162 bei E. M.) und sein Regierungsantritt auf d. J. 2051 nach Buddha = 1508 n. Chr. datirt. Sein Name fehlt im Mahāvamsa, kommt aber in der Rājāvaliya vor. Er war offenbar der Gegenkönig des Vijaya-bāhu VII., von welchem die Dondra-Inschrift I. herrührt (Nr. 163 bei E. M.)<sup>3</sup>, sowie die von Kappagoḍa (bei B. S. 86—87). — 4) Von Vimala Sūrya I. (1592—1627) stammt die Inschrift von Devanagala II. (bei B. S. 87—88). — 5) Die letzte singhalesische Steininschrift endlich ist vermutlich die von Selava (bei B. S. 89—90), welche unter Rājasīha gesetzt wurde und das Datum 2349 n. B. = 1806 n. Chr. trägt.

<sup>1</sup> BELL, *Report* S. 78. Eine andere Inschrift desselben Königs s. ebenda S. 80—81, — <sup>2</sup> S. auch RHYS DAVIDS, *JRAS.* C. B. V, Nr. 16, S. 21 ff. — <sup>3</sup> L. DE ZOYSA, *JRAS.* C. B. V, Nr. 17, S. 36 ff. — <sup>4</sup> RHYS DAVIDS, ebenda V, Nr. 16, S. 25 ff.

§ 16. Zum Schluss mögen hier einige Worte über die sog. Sannas, d. h. königlichen Schenkungsurkunden Platz finden. Schenkungsurkunden sind ihrem Inhalte nach auch verschiedene von den Steininschriften; man versteht jedoch unter Sannas im engeren Sinn solche, welche auf Kupferplatten, gelegentlich auch Gold- und Silberplatten, oder auf Palmblattstreifen geschrieben sind. Von diesen Sannas sind schon mehrere gelegentlich abgedruckt und besprochen worden<sup>1</sup>; im Zusammenhange aber hat namentlich BELL in seinem oft erwähnten »Report« (S. 91 ff.) die Sannas des Kāgalla-Distriktes behandelt. Die Sitte, solche Schenkungen religiösen Körperschaften oder auch einzelnen Persönlichkeiten, sei es Laien oder Priestern urkundlich zu gewähren, entsprang der buddhistischen Anschauung von dem Verdienst

guter Werke, oder sie wurde ausgeübt in der Absicht, Verdienste um den Staat zu belohnen. Ihr Ursprung geht sicher bis in das 14. Jahrh., wahrscheinlich aber in noch frühere Zeit zurück, und sie dauerte fort bis zum Ende des singhalesischen Reiches in unserem Jahrhundert. Im Kägalla-Distrikt sind nach der von BELL aufgestellten Liste im ganzen 32 Sannas bekannt geworden, darunter das älteste derartige Dokument, das bisher in Ceylon aufgefunden wurde, die Ganēgoḍa-Sannasa des Königs Bhuvanekabāhu V. a. d. J. 1397, und das jüngste, das vermutlich überhaupt in Ceylon erlassen wurde, die Molligoḍa-Sannasa des Vikrama Rāja-simha a. d. J. 1813. Die letztere ist noch eine technisch hervorragende Metallarbeit. Als Beispiel lasse ich den Text und die Übersetzung der aus dem Jahre 1644 stammenden, auf einen Palmblattstreifen geschriebenen Mangalagama Sannasa folgen:

## TEXT.

Seite A. Śrī (1) *Saka-varṣayen ekvādahas-pansiya-sāṭasayakvū Vap-masa-ava-satavak lat Senasurādā* (2) *vadālavū panata-nam. Maṃgalagama-Baḍāl Hadu-nayidā koku-ran-kaḍuvak ratran-lā* (3) *dakvālā Mahā-Vāsala-ṭa sōḍin dukgāṇa-ḥiṭṭinā-nisā Satara-Kōraḷ-Disā* (4) *ven Kiṇḍigoḍa-Kōraḷaya-bada-Mahagoḍin mul-biju-sāmuṇaka-vapa-sariyat miṭa.*

Seite B. (5) *aduttuvū ge-vatu gasa-koḷa goḍa-val* (6) *piṭa-ātuḷuvū dēt mekungeḍe daru-muṇuburu-paramparāva* (7) *pavatinā-turu praveṇi-sālasmaṭa pavatinā-ḥiṭṭiyaṭa mē sanhasa devā-vadāḷa-panatat* (8) *ē panatat meṣēma paṇiṇiḍa-panatayi.*

## ÜBERSETZUNG.

Heil! Die Verordnung, welche erlassen wurde am Sonnabend, dem 7. Tage der abnehmenden Hälfte des Monats Vap im Jahre 1566 der Saka-Āra: Da der Goldschmied Hadu-nayidā, indem er ein vergoldetes Koku-Goldschwert darbrachte, dem Mahā-Vāsala in schöner Weise Dienst erwies, so wurde ihm Saatland in der Ausdehnung von sechs Amuṇas in dem zum Kiṇḍigoḍa-Kōraḷe gehörigen Mahagoḍa in dem Bezirke der Vier Kōraḷe's samt den zum Grundstück gehörigen Häusern und Gärten, Bäumen und Pflanzen, Culturland und Wildnis und den draussen wie drinnen befindlichen Dingen in der Weise, dass es als Erblehen gehalten werde, solange seine Nachkommenschaft an Kindern und Enkeln existirt, verliehen. Die Verordnung, durch welche diese Sannasa genehmigt wurde, und jene Verordnung sind hiermit proclamirte Verordnung.

## ANMERKUNGEN.

(1) *avu* »fortnight of the waning moon« (CLOUGH). (3) Zu *dukgāṇa* vgl. *dug-ganna-nīlamē* »personal attendant to a king« bei CLOUGH. (4) *mul-biju* »the quantity of seed to be sown in a field« (CLOUGH); *sariya* ist »Ausdehnung«, hier wohl = »Areal«, also wörtlich »ein Areal zum Säen (*vapa*) von 6 Amuṇa Saat«. *amuṇa* ist zunächst Hohlmass zum Messen von Korn, dann ein Flächenmass, das so viel Land umfasst, als man mit einem Amuṇa Korn besät. (5) *aduttuvū* = *ayitivū* in der Getaberiya-Sannasa Z. 5 = p. *āyatta*. Jenes ist falscher Archaismus. (6) Das *-t* in *dēt* entspricht dem *-t* in *sariya-t*: »sowohl — als auch«. (7) *praveṇi* »landed property long possessed by any family« (CLOUGH). (8) Die Schlussformel kehrt auch in anderen Sannas wieder. — Das Datum der Inscr. ist nach KIELHORN's Berechnung Sonnabend d. 12. October 1644.

<sup>1</sup> So von S. C. CHITTY, JRAS. C. B. I, Nr. 3, 1847—48, S. 109, von L. F. LEE, ebenda V, Nr. 16, 1870—71, S. 8, von L. DE ZOYSA, ebenda V, Nr. 18, 1873, S. 75. Beiläufig erwähnt sei hier eine Inschrift auf einer alten Kanone im Kgl. Museum zu Amsterdam; vgl. DMDEZ. WICKREMASINGHE, JRAS. C. B. XIII, Nr. 45, 1895, S. 133.

## II. GRAMMATIK.

Vorbemerkung. Von Vorarbeiten über die singhalesische Sprache erwähne ich namentlich J. D' ALWIS, *On the Origin of the Siphalese Language*, JRAS. C. B. V. Nr. 13, S. 143 ff. (1865—66) und Nr. 14, S. 1 ff. (1867—70). R. C. CHILDERS, *Notes on the Sinhalese Language*: 1) *On the Formation of the Plural of Neuter Nouns*, JRAS. N. S. VII, S. 35 ff. (1874—75) und 2) *Proof of the Sanscritic Origin of Sinhalese*, ebenda VIII, S. 131 ff. (1876—77). E. KUHN, Über den ältesten arischen Bestandteil des singhalesischen Wortschatzes, SKBAW. phil.-hist. Cl. 1879, II, S. 399 ff. E. MÜLLER, *Contributions to Sinhalese Grammar*, Colombo, Sessional Papers Nr. XXI für 1880, abgedruckt im IA. XI, S. 198—220 (behandelt speziell die Lautlehre). E. MÜLLER, *Ancient Inscriptions in Ceylon*, London 1883. Introduction S. 8—16. RAÑASINHA, *The Connection of Sinhalese with the Modern Aryan Vernaculars of India*, JRAS. C. B. VII, Nr. 25, S. 234 ff. (1882). WM. GOONETILLEKE, *Peculiarities of the Sinhalese Language*. The indefinite Article, The Orientalist I, part 4, S. 73—80 (1880); mir nicht zugänglich. Die ganze Grammatik ist in Kürze dargestellt von FRIEDR. MÜLLER, *Die Sprache der Sinhalesen*, in seinem »Grundriss der Sprachwissenschaft« III, 1; S. 136—161. Wien 1884. Eine wertvolle Materialsammlung mit gelegentlichen sprachgeschichtlichen Ausblicken ist A. MENDIS GUNASEKARA's *Comprehensive Grammar of the Sinhalese Language*, Colombo 1891. Praktischen Zwecken dient C. ALWIS' *The Sinhalese Handbook in Roman Characters*, 2<sup>nd</sup> ed., Colombo 1880, sowie wahrscheinlich das mir unbekannte Buch C. CHOUNAVEL: *A Grammar of the Sinhalese Language for the use of European Students*, Colombo 1886. Wörterbücher sind B. CLOUGH, *Sinhalese-English Dictionary*, new and enlarged edition, Colombo 1892, und CH. CARTER, *English-Sinhalese Dictionary*, Colombo 1891.

Ich gehe bei meiner Darstellung von dem Gesichtspunkte aus, die Entwicklung des Sgh. aus seiner präkritischen Grundlage in den einzelnen Teilen der Laut- und Formenlehre nachzuweisen, und werde dann am Schluss, wenn das gesamte Material vorliegt, zusammenfassend über Charakter und Herkunft des Sgh. mich aussprechen. Bezüglich des etymologischen Materials verweise ich auf meine »*Etymologie des Singhalesischen*«, AKBAW. I Cl., Bd. 21, Abteil. 2, München 1897 (auch in Kommission des G. Franz'schen Verlags, I. Roth, in M.), stets ES. citirt.

Aus dem oben angegebenen Gesichtspunkte ergibt sich auch, dass ich mich nicht darauf beschränken darf, nur die Mundart darzustellen, welche gegenwärtig von den arischen Bewohnern Ceylons, den Singhalesen, gesprochen wird. Ich muss auch zurückgreifen auf die altsinghalesische Sprache, wie sie in Inschriften und Litteraturwerken vorliegt. Es ist dies das Eļu. Man gebraucht das Wort Eļu in doppeltem Sinne, bald in allgemeinem von der alten Landessprache überhaupt, wie sie von der ersten arischen Einwanderung ab (um 500 v. Chr.) auf dem Boden Ceylons sich ausgebildet hat, bald in besonderem von der Sprache der poetischen Litteraturwerke der Singhalesen. Für die Composition von Versen ist bis auf den heutigen Tag nur das Eļu im Gebrauche.

Das Eļu<sup>1</sup> im weiteren Sinne unterscheidet sich von dem modernen Sgh. namentlich dadurch, dass es noch eine Reihe altertümlicherer grammatischer Formen erhalten hat, welche der heutigen Sprache verloren gegangen sind oder in ihr doch nur unter bestimmten Bedingungen und in bestimmten Verbindungen verwendet werden. Das Eļu im engeren Sinne trägt mehr den Charakter einer Kunstsprache. Der Einfluss des Sanskrit- und Pāli-Studiums

macht sich hier, besonders auch im Stil, in starkem Masse bemerkbar. Skt.- und P.-Wörter dringen immer wieder in die Litteratur ein, sie machen hier den Process der Singhalisirung bald ganz, bald nur teilweise durch und bilden neben den echten Eġu-Wörtern das Sprachmaterial, mit welchem der einzelne Dichter arbeitet, und welches er durch eigene Neubildungen vermehren kann.

Die Entlehnungen aus Skt. und P. sind durchaus nicht an eine bestimmte Zeitperiode gebunden, aber auch keineswegs auf die Litteratur beschränkt. Sie dringen ebenso in die Verkehrssprache ein und verleihen dadurch dem Sgh. ein ausserordentlich buntscheckiges Aussehen. Das im Volksmund heute geläufige Wort für »Pferd« ist *asvayā* (*aśvayā*), während als echt Eġu das ES. Nr. 195 aufgeführte *as* zu gelten hat. Hier ist also — und so auch in anderen Fällen — altes Sprachgut zu Gunsten gelehrter Entlehnung aufgegeben worden. Die Scheidung zwischen echtem und entlehntem Sprachgut ist natürlich die Voraussetzung für die Behandlung der sgh. Lautlehre. Ich stütze mich dabei vor allem auf das in meiner »Etymologie des Singhalesischen« gesammelte Material, in das ich nur solche Wörter aufgenommen habe, bei denen die Kriterien für ihre Echtheit sprechen. Diese Kriterien sind freilich keine absolut feststehenden. Denn auch solche Wörter, welche die specifisch sgh. Lautveränderungen in normaler Weise durchgemacht haben, können recht wohl erst spätere Entlehnung sein. Der gelehrte Entlehner hat eben in diesem Fall das aufgenommene Wort nach den ihm wohl bekannten Gesetzen »singhalisirt«. Immerhin bieten die Übereinstimmung des Eġu und der Volkssprache und besonders das Vorkommen eines Wortes auch im verwandten Dialekt des Maldivischen oder in der Vāddā-Mundart einige Gewähr für seine Ursprünglichkeit.

<sup>1</sup> Eġu bedeutet nichts anderes als »Singhalesisch«, wie schon D'ALWIS und im Anschluss an ihn E. KUHN festgestellt haben. Vgl. ES. Nr. 214.

## ERSTES CAPITEL. LAUTLEHRE.

### A. VOCALISMUS.

§ 1. P. und Pkt. besitzen die Vocale *a ā, i ī, u ū, ē ḛ*. Von diesem Lautstand haben wir auszugehen, wenn wir den Vocalismus des Sgh. beurteilen wollen. Dieses weist, wie jene, *a ā, i ī, u ū, e ē, o ṭ* auf und dazu zwei charakteristische Laute, nämlich *ā* und *ā̃*. Es unterscheidet sich also, abgesehen von den Vocalen *ā ā̃*, vom P. und Pkt. nur dadurch, dass es bei *e* und *o*, welche hier mittelzeitig sind, Länge und Kürze durch Zeichen unterscheidet. Demnach ist es formell unrichtig, wenn man fragt, was aus den skt. Diphthongen *ai au* im Sgh. geworden sei. Dieselben sind schon in der präkritischen Grundlage des Sgh. zu *e o* geworden und nur *e o* sind in das Sgh. übergegangen. Ebenso wenig darf man nach den Vertretungen des skt. *r*-Vocales fragen. An seine Stelle sind schon auf vorsinghalesischer Sprachstufe *a i u* getreten, und wir können nur bei jedem einzelnen sgh. Worte prüfen, welchen der drei Vocale es in seiner präkritischen Grundlage hatte, und mit welchem der Prakrits es übereinstimmt.

Da zeigt es sich denn, dass die Grundformen der sgh. Wörter fast durchweg mit den im P. und in der Māhārāṣṭrī gebrauchten Formen übereinstimmen. So ist übereinstimmend *r* durch *a* vertreten in Participien wie sgh. *kaḷa* »gemacht«, *haḷa* »weggenommen« = p. *kaṭa*, *haṭa*, pkt. *kaa*, *haa*, skt. *kṛta*, *hṛta*, auch sgh. *daḷa* »grob, dick« = p. *daḷha*, pkt. *daḍha*, skt. *dr̥ḍha*. Ebenso in sgh. *ukaṭa* »Erhöhung« = p. *ukkaṭṭha*, skt. *utkṛṣṭa*; sgh. *maṭa* »geglättet« = p. pkt. *maṭṭha*, skt. *mṛṣṭa*; sgh. *paḥaṭu* »erfreut« = p. pkt. *paḥaṭṭha*, skt.

*prahrṣṭa*; in sgh. *nivat* »Ursprung, Geburt« = p. *nibbatti*, pkt. *nirvatti*, skt. *nirvṛtti*; sgh. *piyavi* »Natur« = p. *pakati*, pkt. *paai*, skt. *prakṛti*; sgh. *vata* »Kreis« = p. pkt. *vattā*, skt. *vṛtta*; sgh. *kavana* »elend, arm« = p. *kaṇa*, skt. *krpāṇa*<sup>1</sup>.

Übereinstimmend findet sich *i* in *piṭa* »Rücken« = p. pkt. *piṭṭha*, skt. *prṣṭha*; *gidu* »gierig« = p. *giddha*, skt. *gydhra*; *kisa* »Werk, That, Verrichtung« = p. pkt. *kicca*, skt. *krtya*; *hivalu* »Schakal« = p. *sigāla*, pkt. *siāla*, skt. *śṛgāla*; *biṅgu* »Wespe« = p. pkt. *bhiṅga*, skt. *bhr̥ṅga*; *bisi* »Matte« = p. *bhiṣi*, skt. *br̥ṣi*<sup>2</sup>.

Endlich steht *u* übereinstimmend in *ruk* »Baum« = p. pkt. *rukḥha*, skt. *vr̥kṣa* und *udu* »gerade« = p. *uju* *ujju*, pkt. *ujjua*, skt. *ṛju*. Mit dem P. stimmt die Grundlage des Sgh. überein gegen Mäh.-Pkt. in *as* »Bär« = p. *accha*, aber pkt. *riccha*, m. *riś*, skt. *r̥kṣa*, sowie in *vāda* »Nutzen, Vorteil« = p. *vaddhi*, gegen pkt. *vuddhi*, skt. *vr̥ddhi*.

Dagegen weicht in ein paar charakteristischen Wörtern das Sgh. von P. und Pkt. ab. Es sind das ausser *aṅga* »Horn« (daneben auch *siṅgu*!) gegen p. pkt. *siṅga*, m. *siṅg* = skt. *śṛṅga* die beiden *taṇa* »Gras« gegen p. pkt. *tiṇa* = skt. *tṛṇa* und *gi* »zerlassene Butter« gegen p. *ghata*, pkt. *gha* = skt. *ghṛta*. In beiden Wörtern aber stimmt das Sgh. überein mit den modernen indisch-arischen Volkssprachen (MIAV.); vgl. m. *tan*, hi. *ghī* u. s. w.<sup>3</sup>.

Wir setzen also für das Sgh. eine präkritische Grundlage voraus, und fragen, welche Veränderungen der Vocalismus der Sprache beim Übergang aus dieser Grundlage in die singhalesische Periode und während dieser Periode selbst erfahren hat. Da zeigt sich nun, dass hauptsächlich drei Momente umgestaltend eingewirkt haben: 1) die grundsätzliche Kürzung aller Längen, 2) der Wortaccent, 3) das Gesetz von der Vocalassimilation.

<sup>1</sup> In mehreren Fällen ist die ursprüngliche Überlieferung nachträglich durch spezifisch singhalesische Vocalgesetze gestört; so z. B. in *atula* »ausgebreitet« = p. *atthata* (Neubildung nach *kata* aus *kr̥ta*); vgl. unten § 6, b; ferner in *kāti* »die Plejaden« und *māṭi* »Lehm« nach § 9, 4 aus \**kati* = p. *kattikā*, pkt. *kattīā*, skt. *kṛtikā*, und \**maṭi* = p. *mattikā*, pkt. *maṭṭīā*, skt. *mṛtikā*. — <sup>2</sup> Das *u* in *muva* »Hirsch« gegen p. *miga*, pkt. *mīa* = skt. *mṛga* ist wohl erst secundär aus *i* entstanden. Vgl. § 11, 2. Das gleiche gilt von dem *u* in *dutu* »gesehen« gegen p. pkt. *aiṭṭha* = skt. *dr̥ṣṭa*, weil wir dem nämlichen Vocal auch in solchen Participien begegnen, wo urspr. *i*, nicht *r̥* vorlag, wie in *duru* »alt, abgenutzt« gegen p. pkt. *jir̥ṇa* = skt. *jīṛṇa*, bun »gespalten« gegen skt. *bhinna* u. s. w. — <sup>3</sup> BEAMES, Compar. Gramm. of the Mod. Aryan Languages of India I, S. 160.

## 1. KÜRZUNG URSPRÜNGLICH LANGER VOCALE.

§ 2. Das Sgh. hat keinen urspr. langen Vocal erhalten. Es entspricht in ihm *a* einem urspr. *a* und *ā*, *i* einem *i* und *ī*, *u* einem *u* und *ū*, *e* einem *e* und *ē*, *o* einem *o* und *ō* der präkritischen Stufe. Bereits in den ältesten Inschriften ist die Kürzung fast vollständig durchgeführt. Eine bemerkenswerte Ausnahme bildet die Inschrift des Gallena-vihāra (E. MÜLLER N. 2), wo wir *Devānapiya*, *maharāja*, *Gāmini*, *mahālene* finden. Die Inschrift erweist sich auch durch die Bewahrung einer Aspirata in dem Namen *Abhaya* als sehr altertümlich. Aus der späteren Sprache mag die Anführung einiger Wörter genügen: *mayil* »Oheim« = p. *mātula*; *kiri* »Milch« = p. *kḥira*; *dum* »Rauch« = p. *dhūma*; *ted* »Glanz« = p. *teja*; *oya* »Flusslauf, Bach« = p. *sota*.

Lange Vocale sind im Sgh. fast ausschliesslich durch secundäre Contraction entstanden, in vereinzelten Fällen sind vielleicht auch Vocale durch den Einfluss der Betonung verlängert worden. Die Abweichungen

des Sgh. von den MIAV. wie die Übereinstimmungen zwischen ihnen bezüglich der Contraction<sup>1</sup> sind beachtenswert. Veranlassung zur Contraction ist hier wie dort der bereits auf präkritischer Stufe erfolgte Ausfall einfacher Consonanten zwischen zwei Vocalen. Im Pkt. erhält sich der so entstehende Hiatus oder es wird (bei den Jainas) ein euphonisches *y* (Hiatusstilger) eingeschoben. Im Sgh. dagegen wie in den MIAV. wird beliebig entweder ein Hiatusstilger eingesetzt oder der Hiatus durch Contraction beseitigt. Bei der Contraction ist nun im Sgh. die Präponderanz des vorangehenden Vocals unverkennbar.

1. Gleichartige Vocale zerfließen in die Länge: *a + a* wird *ā*, so in *ā* »herbeigekommen« aus \**āaa* = p. *āgata*; *pāla* »offenbar« (neben *pahaḥa*) = p. *pakaḥa*. — *i + i* wird *ī*, z. B. *hīl* »Kälte« aus \**hiil* = p. *sisira*. Hierher gehören auch Formen wie *kī* »gesagt, erzählt« = p. *kathita*, *dī* »Sauermilch« = p. *dadhi*, weil hier \**ka<sup>h</sup>ia*, \**da<sup>h</sup>i* zunächst durch Vocalassimilation zu \**ki<sup>h</sup>ia*, \**di<sup>h</sup>i* geworden sind. Ebenso wird *ū* aus *u + u*, wie weiter unten sich zeigen wird.

2. *a + i* wird zu *ā*, bzw. durch *ā + i* (Umlaut) zu *ā*: *kā* »er isst« neben *kayī* = p. *khādati*; *vaṇā* »er schildert« (KJ. 84) neben *vaṇayī*; *kavā* neben *kavayī* Caus. »er lässt essen«. *rā* »Nacht« durch \**rāyi* aus p. \**rāti*, Nbf. zu *ratti*; *bā* »unmöglich« durch \**bā<sup>h</sup>ia* aus p. *bādhiṭa*. Für *a + u* haben wir meist Beispiele, wo zunächst durch Vocalangleichung *u + u*, dann durch Contraction *ū* entstand. Vgl. ebenso *ī* aus *a + i* durch *i + i* unter 1. In den MIAV. wird *a + i* zu *ai*, *a + u* zu *au*: *khair* Baumname = skt. *khadira*, *maur* »Diadem« = skt. *makuḥa*.

3. *i + a*, *u + a*, *e + a* (*i u*), *o + a* (*i u*) wird zu *ī*, *ū*, *ē*, *ō*. Beispiele: *ī* »Pfeil« (neben *iya*) = p. *sita<sup>2</sup>*; *dū* »Bote« = p. *dūta* (auch »Tochter« = p. *dhūtā* und »Spiel« = p. *jūta*); *ūru* »Schwein« durch \**huara* = p. *sūkara*; *mū* »Urin« = p. \**mūta*, Nbf. zu *multa*; *kē* Baumname = p. *ketaka*; *ē* »Brücke« in *ē-daṇḍa* = p. *setu*; *nuvarē* Loc. Sg. »in der Stadt« neben *nuvarehi* = p. *nagaramhi<sup>3</sup>*; *lō* »Welt« (neben *lova*) = p. *loka*, *bō* »Erkenntnis« = p. *bodhi*. Die Contractionsgesetze stimmen hier mit denen der MIAV. überein: vgl. hi. *pīlā* »gelb« = skt. *pīṭala*, m. *jūḥ* »Zwillinge« = skt. *yugala* u. s. w.

<sup>1</sup> GRIERSON, Phonology of the Modern Indo-Aryan Vernaculars ZDMG. 49, S. 417 ff. — <sup>2</sup> Dagegen in der unbetonten Endung *-ita* des Part. Praet. Pass. *-i*: *rāki* »geschützt« = p. *rakkhiṭa*, *bādi* »geröstet« = p. *bhajjita*; weiterhin dann *-ū*. — <sup>3</sup> In *sā* (*Sāgiriya*, Name des Mihintale-Berges) = p. *ceṭiya* ist *ā* Contraction aus *e + i*. Schwieriger noch ist *bā* »Bruder« zu p. *bhātā*; vgl. auch *āvāma* »Succession« = *apaḡama*. Inschriftlich findet sich *Seygiri* in der Mihintale-Inschrift A. 4, 6 (bei E. MÜLLER, Ancient Inscriptions in Ceylon, S. 82) des 11. Jahrh., aber *sā* ebenda B. 51.

§ 3. 1. Die bisherigen Beispiele erstrecken sich auf solche Fälle, wo zwischen Vocalen eine Muta ausfiel und dadurch ein Hiatus entstand, der entweder durch Einschlebung eines Hiatusstilgers (*y*, *v*, *h*) oder durch Contraction beseitigt wurde. Aber auch urspr. *y*, *v*, *h* können im Sgh. ausgeworfen werden und dann Contraction eintreten: *ā* »Leben« = p. *āyu* (durch \**ā-u*); *kā* »Körper« = p. *kāya*; *rā* »Geschrei« = p. *rava*; *lā* »neu, frisch« durch \**lava* aus p. *nava* (\**nava*); *hāt* in *hāt-pasa* »überall« durch \**havat* = pkt. *savvattha*; mit Contraction in *ō*: *tō* »du« aus p. *tava*. *gē* »Haus« = p. *geha*; *lō* »Metall« = p. *loha*; *sī* »Löwe« = p. *sīha*. Ganz wie urspr. *h* wird auch das aus *s* entstandene *h* behandelt: *lūnu* »Zwiebel« durch \**lusunu*, \**luhunu* aus p. \**lasuna* = skt. *laṣuna*; *pā* »Palast« (neben *pahaya*) = p. *pāsāda*; *mūdu* »Ocean« (neben *muhudu*) durch \**humudu* aus p. *samudda*. Ich bemerke, dass intervocalische *y v h*, seien sie nun bloss Hiatusstilger oder ursprüngliche Laute,

vom Singhalesen ausserordentlich schwach articulirt werden, so dass die Contraction sehr nahe liegt: *muhuda* lautet in singhalesischem Munde *muuda*, *nuvara* lautet *nuara* u. s. w.

2. Dem allgemeinen Trieb nach Verkürzung unterliegen nun nicht selten auch solche Längen, welche durch Contraction entstanden sind (secundäre Kürzung). So geht *ke-* in *kevenu* »schmerzen« auf ein \**kē* zurück = skt. p. *kheda*, pkt. *khea*; *suvaru* »Koch« setzt ein \**sū-varu* = p. *sūpakāra* voraus. Im Vorderglied von Compositis findet sich *sē-* »weiss« und *lā-* »frisch, neu« neben *sē-*, *lā-*: *se-pat* »Gans« (= die weiss gefiederte), *se-miṇi* »Krystall« (= weisser Edelstein), *la-daru* »kleines Kind«, *la-dalu* »junger Spross, Knospe« (Ss. 55) neben *lā-dalu* (CLOUGH). Secundäre Verkürzung liegt wohl auch vor in Wörtern, wie *mora* »Geschrei« (durch \**muvara*) = p. *mukhara*; *dora* »Thüre« (durch \**duvara*) = pkt. *duvāra*; *nera* »Verhau« (neben *niyara* »Damm«) = p. *nivāra*; *neranu* »beseitigen« = p. *nīharati*. Das Wort *neraḷu* »Cocospalme« = p. *naḷikera* setzt die Zwischenformen \**naḷiyera*, \**nayīlera*, \**nayireḷa*, \**neyireḷa* mit starken Lautumstellungen voraus<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Recht zweifelhaft sind die Fälle, wo unter dem Einfluss des Accentes Verlängerung des betonten Vocals eingetreten sein soll. E. MÜLLER, IA. XI, S. 203 weiss als Beispiele nur *bohō-ma* »viel« und die Zahlwörter *aṣṣva* 80 und *anūva* 90 anzuführen, sowie die Gruppe der Verbalnomina auf *-im* wie *gātim* »das Versinken« u. s. w.

## 2. EINWIRKUNG DES WORTACCENTS.

§ 4. Für den Wortaccent im Sgh., der gegenwärtig sehr wenig ausgeprägt ist, gilt die Regel, dass er so weit als möglich zurückgezogen wird. Ein Hindernis für das weitere Zurückziehen bildet nur eine Vocallänge, abgesehen von einer solchen in letzter Silbe. Man betont also *gāmak* »ein Dorf«, *mama kāraṇavā* »ich mache«, *pirimiyā* »männlich«; aber *giyāya* »er ging«, *Mihintālē*, Name des bekannten Berges, u. s. w. Im wesentlichen sind also für das Sgh. die nämlichen Accentgesetze giltig wie für das Skt., die Prakritsprachen und die modernen indo-arischen Volksdialekte<sup>1</sup>. Bei der grundsätzlichen Kürzung der Vocale aber trägt im Sgh. die erste Wortsilbe am häufigsten den Accent, und da die Wirkung des Accents naturgemäss unmittelbar hinter der Tonstelle sich bemerkbar macht, so ist die zweite Wortsilbe diejenige, welche die stärksten Veränderungen zeigt.

Der Einfluss des Accents auf den Vocalismus ist nachweisbar in der specifisch sgh. Sprachperiode, d. h. in der Zeit, als das Sgh. auf dem Boden Ceylons seine selbständige linguistische Entwicklung durchmachte. Die Verdümpfung z. B. des Vocals der 2. Silbe zu *u* in *āṅgul* »Doppelboot« = p. *saṅghāṭa* kann erst entstanden sein, als das *ā* des Pälwortes bereits gekürzt war und infolge dessen der Accent von der vorletzten auf die drittletzte zurückgezogen werden konnte, d. h. erst nach der Durchführung des specifisch sgh. Gesetzes von der grundsätzlichen Kürzung aller Längen. Aber die Wirkung des Accents ist auch schon eine ältere. Sie beginnt schon in vorsinghalesischer Zeit oder in der Übergangsperiode, in welcher das nachmalige Sgh. aus seiner präkritischen Grundlage sich zu entwickeln begann. Wir verstehen manche Lautumgestaltungen nur aus den für die Prakrits giltigen Betonungsverhältnissen, und ich bezeichne solche dann als vorsinghalesisch. Es ist aber freilich nicht immer möglich, ältere und neuere Accentwirkung scharf zu scheiden. Ich werde daher zuerst einige sicher schon vorsinghalesische Vorgänge besprechen, und dann den Einfluss des Accents im allgemeinen behandeln, wie er in den heutigen Wortformen sich bemerkbar macht.

<sup>1</sup> JACOBI, Über die Betonung im klassischen Sanskrit und in den Prakritsprachen, ZDMG. 47, S. 574ff; GRIERSON, ZDMG. 49, S. 395 ff.



§ 5. 1. Sehr alte Verkürzungen sind solche des Anlautes. So muss z. B. *ran*, Nom. *rana* »Gold« zu einer Zeit entstanden sein, als noch die präkritische Betonungsweise, p. *hirāñña*, herrschte. Ebenso geht *men* »wie, gleichsam« auf eine Form mit betonter Penultima = p. *samēna* zurück. Wäre die Form unverkürzt in die sgh. Sprachperiode übergegangen, so hätte sich, nach der Analogie von sgh. *visin* aus p. *vasena*, ein \**himin* ergeben. Vorsinghalesische Verkürzungen liegen ferner vor in *muḷu* »Menge« aus p. *samūḍha*, sowie in *tudus* »vierzehn« = p. *catūddasa*, und in *diṃbul*, *dumbul* Baumname = p. *udūmbara*, weil hier sonst auch die Erhaltung der Muta unerklärlich wäre<sup>1</sup>. Alt ist aus gleichem Grund auch die Anlautverkürzung in *pohodina* »Tag des Mondwechsels« gegen p. *uposatha*, aber auch pkt. *posaha*.

2. Häufig trifft die Verkürzung anl. *a*; so *raṇa* »Wald« = p. *arāñña*; *riṭi* Baumname = p. *ariṭṭha*; *hō* Baumname = p. *asōka*; *riṭi* »Steuerruder« = p. *ariṭṭa*; *nat* »endlos« = p. *anānta*; *nē* »viel« = p. *anēka*. Auch die Präpositionen *anu-*, *ava-*, *ati-* und *adhi-* werden zu *nu-*, *va-*, *i-* verkürzt: *nurā* »Liebe« = p. *anurāga*; *nuru* »Parabel« = *anurūpa*; *numu-t* »aber, indessen« = p. *anūmata*; *vaguraṇu*<sup>2</sup> »ausstreuen« zu p. *avaghāraṭi*; *ivata* »abseits« = skt. *atīvṛtta*; *iṭanu* »fortbestehen« zu skt. *ṽsthā* mit *adhi*.

3. Schwieriger zu erklären ist der Abfall des anl. *a* in *nala* »Feuer, Wind« = p. *ānala*, *ānila* (beide Wörter fallen im Sgh. zusammen) und in *ya* »Eisen« = p. *āyas-*, weil es sich hier um einen betonten Vocal handelt. Auch in *yala* »Nachernte«, wenn es wirklich zu p. *akāla* gehört, sind die Verhältnisse nicht völlig aufgeklärt, da hier die alte Betonungsweise über die Zeit des Ausfalles intervocalischer Mutae hinaus fortbestanden haben müsste. Das gleiche gilt von *yaṣa* »unterhalb« = skt. *adhastāt*. *yuru* »ähnlich« neben *ayuru*, dass., möchte ich endlich auf eine Nebenform \**akāra* neben *ākāra* (dies = *ayuru*) zurückführen<sup>3</sup>, während das *u* sich als spätere Accentwirkung bei dem enclitischen Charakter des Wortes (vgl. z. B. *sūra-vimān-yura* »wie die Behausungen der Götter« Ss. 11) erklären liesse.

<sup>1</sup> In *daka* »Wasser« neben *udaka* liegt eine im Anlaut gekürzte Form schon im P. vor, auf welche sgh. *diya* zurückgeht. Ebenso ist sgh. *yi* (am Ende directer Anführungen) nicht aus p. *ī*, sondern aus der Nebenform *ū* zu erklären, die hinter Vocalen lautgesetzlich zu *yi* werden musste. — <sup>2</sup> Die spezifisch sgh. Betonung *vaguraṇu* hat in diesem Wort dann weiterhin die Verdampfung des Vocals der zweiten Silbe bewirkt. — <sup>3</sup> Wie schon skt. *agāra* neben *āgāra* »Wohnung« sich findet, und wie hi. *kāṣa* »grüner Vitriol« gegen skt. *kāśa* eine Zwischenform \**kāśsa* annehmen lässt. GRIERSON, ZDMG. 49, S. 397.

§ 6. Was nun die Accentwirkung in sgh. Sprachperiode betrifft, so äussert sich dieselbe darin, dass ein hinter der betonten Silbe stehender Vocal qualitativen Veränderungen unterliegt oder auch völlig elidirt wird. Es ist das aber eine Erscheinung, die bekanntlich in den modernen arischen Dialekten Indiens ganz allgemein ist, und für welche bei GRIERSON, On the Phonology of the Modern Indo-Aryan Vernaculars, ZDMG. 49, S. 393 ff. zahlreiche Beispiele beigebracht sind.

Qualitative Veränderungen von Vocalen hinter der Accentstelle, also namentlich in der zweiten Wortsilbe, sind die folgenden:

a) Urspr. *a* wird zu *i*. So in *obina* »schön« = p. *sobhana*; *ayiti* »zugehörig« = p. *āyatta*; *mādīra* »Katze« = p. *majjāra*. In *ikili* »Gefäss« = p. *ukkhali* ist zunächst das *a* der 2. Silbe zu *i* geworden und diesem *i* hat sich in der Folge das *u* der 1. Silbe assimiliert.

b) Urspr. *a* wird häufiger noch zu *u*: *nagul* »Pflug« = p. *naṅgala*; *tavura* »stark, fest« = p. *thāvāra*; *makul* »Spinne« = p. *makkāṭa*; *piduru* »Stroh« = p. *piñjara*; *mevul* »Gürtel« = p. *mekhalā* und oft<sup>1</sup>. Nach unserem

Gesetz erklärt sich auch *vaturu* »Wasser« = p. *vitthāra*<sup>2</sup>. Beachtenswert sind einige Composita wie *divayuru* »Sonne«, *nisayuru* »Mond«, *piyayuru* »weibliche Brust«, welche mit ihrem *u* in der 3. Silbe die alten Betonungsverhältnisse p. *divākara*, *nisākara*, *payōdhara* zur Voraussetzung haben. Ebenso *pāsasum* »Lob, Preise« = p. *pasāṃsana*, *abatura* »innerhalb, zwischen« = p. *abbhāntaraṃ*, *parapura* »Rasse, Geschlecht« = p. *parāmpara*.

c) Urspr. *i* wird in einer Reihe von Fällen zu *u*: *kiruḷu* »Diadem« = p. *kirīṭa*; *kilūḷu* »schmutzig« = p. *kiliṭṭha*; *tiyuṇu* »scharf« = p. *tikhina*; *dakunu* »recht« = p. *dakkhina*. Bei *āluna* »liebend, anhänglich« und *gāmburu* »tief« ergibt sich, dass die Brechung von *a* zu *ā* vor *i* der folgenden Silbe älter ist, als die Verwandlung von *i* zu *u* unter dem Einfluss des Accents. Die Entwickelungsreihe muss sein: \**alina*, \**ālina*, *āluna*; \**gāmbiru*, \**gāmbiru* *gāmburu*. Ebenso setzt *kisuṇu* »neu« = p. *kasina* die Zwischenform \**kisiṇu* mit Vocalangleichung voraus. Umgekehrt ist bei *duḷulu* »Asket« = p. *jaṭila* die Vocalassimilation *u*—*u* erst später eingetreten.

d) Urspr. *e* wird zuweilen verdünnt zu *i*: *asiri* »Erstaunen« = p. *acchera*, *apis* »Zufriedenheit« = p. *appicchā*. So auch in *visin* »durch, mit« = p. *vasena* und anderen Instrumentalen. Der Vocalismus ist hier schwankend, indem man sowohl *aten* als *alin* »mit der Hand« u. s. w. sagt. Auch in mehr als zweisilbigen Wörtern kann das *e* der Instrumental-Endung beliebig in *i* verwandelt werden: *nuvarin* oder *-en* von *nuvara* »Stadt«.

e) Es bleiben noch Einzelfälle, wo am Vocalismus der Einfluss des Worttones sich fühlbar macht, wie z. B. *vilavun* »Salbe« = p. *vilepana*, wo *e* in *a* übergang, *kuriru* »hart, grausam« = p. *kurūra*, wo *u* zu *i* wurde (? Dissimilation), *mayil* »Oheim« = p. *mātula* u. s. w.

<sup>1</sup> Die Bedingungen, unter denen *i* oder *u* eintritt, sind nicht festzustellen. Wie die Beispiele zeigen, erscheint *u* durchaus nicht nur in labialer Umgebung. Beide Vocale können beliebig stehen in Nom. *maḍulla* und *māḍilla* »Kreis, Ring, Scheibe« = p. *maṇḍala*, St. *māḍulu*, bezw. *māḍui*. — <sup>2</sup> Die Etymologie ist unzweifelhaft richtig. Dass *vaturu* zunächst überhaupt nicht »Wasser« schlechthin, sondern »Flut« bedeutet (vgl. ES. Nr. 1275), hebt auch D. FERGUSON (JRAS. 1898, S. 367—9) richtig hervor. Aber die hier, sowie a. a. O. S. 198, mitgeteilten Deutungen des Wortes scheitern alle daran, dass *i* in *vaturu* eine Doppelconsonanz voraussetzt.

§ 7. 1. Häufig ist die Elision eines Vocales hinter der Tonstelle. Es entsteht dadurch secundär Doppelconsonanz, welche im Sgh. sonst vereinfacht wird. Fälle der Elision sind Nom. *asna* »Sitz« (aus \**āsana*) = p. *āsana*; *ikmaṇa* »Schnelligkeit« (aus \**ikamaṇa*) = p. *atikammaṇa*<sup>1</sup>; *pissu* »wahnsinnig« zu *pisas* »Dämon« = p. *pisāca*; *basnā-iru* »Sonnenuntergang, Westen« zu *basina*, *bah*<sup>2</sup> = p. *bhassati*; *gannavā* »ich u. s. w. nehme« aus \**ganin*<sup>3</sup>, vgl. *ganiyi* »er nimmt« = p. *gaṇhāti* u. a. Vielfach tritt dann Assimilation der zusammentreffenden Consonanten ein. Vgl. *ādda* »ist? existirt? genügt?« aus *āti-da*; *ibbu* »Schildkröte« durch \**idbu* aus dem ebenfalls gebräuchlichen *idubu*. In *uḍanu* »hochbeinig« = skt. *urdhvajānu* durch \**uḍdanu*, \**uḍdanu*, \**uḍdanu* ist der Cerebral schliesslich vereinfacht.

2. Besonders häufig ist die Vocalelision in Verbindung mit Assimilation bei den Consonanten *y* und *v*, und die Wirkung des Accents reicht hier auch über die unmittelbar folgende Silbe hinaus. Es erklärt sich durch das Elisionsgesetz eine ganze Reihe von Formenkategorien der Grammatik, nämlich

- a) die Nominative Sg. der *i*- und *u*-Stämme, Masc. wie Neutra<sup>2</sup>:
- |                             |                     |   |
|-----------------------------|---------------------|---|
| <i>iṣṣā</i> »Krabbe«        | für <i>īsiyā</i> ,  | St. <i>isi</i> = skt. <i>iṇcaka</i> ,   |
| <i>māṣṣā</i> »Fliege«       | „ * <i>māsiyā</i> , | St. <i>māhi</i> = skt. <i>maṣṣikā</i> , |
| <i>māṣṣa</i> »Wächterhütte« | „ * <i>māsiya</i> , | St. <i>māsi</i> = p. <i>mañca</i> ,     |
| <i>billa</i> »Darbringung«  | „ * <i>biliya</i> , | St. <i>bili</i> = p. <i>bali</i> .      |

<i>ballā</i> »Hund«	für * <i>bāluvā</i> ,	St. <i>balu</i> = skt. <i>bhalluka</i> ,
<i>vassā</i> »Kalb«	„ * <i>vāsuwā</i> ,	St. <i>vasu</i> = p. <i>vaccha</i> ,
<i>hatta</i> »Pilz«	„ * <i>hātuwa</i> ,	St. <i>hatu</i> = p. <i>chatta</i> ,
<i>kossa</i> »Büschel, Bündel«	„ * <i>kōsuwa</i> ,	St. <i>kohu</i> = skt. <i>kūrca</i> .

In mehr als zweisilbigen Wörtern:

<i>āṅgilla</i> »Finger«	für * <i>āṅgiliya</i> ,	St. <i>āṅgili</i> = p. <i>aṅguli</i> ,
<i>avurudda</i> »Jahr«	„ * <i>āvuruduva</i> ,	St. <i>avurudu</i> = p. <i>saṃvacchara</i> .

Wenn in solchen Fällen dem zu verdoppelnden Consonanten der Halbnasal vorhergeht, so wird die Verdoppelung unterlassen, zum Ersatz aber der Halbnasal in den Vollnasal umgewandelt. So z. B. *hānda* »Löffel« durch \**hāṇḍda* aus \**hāṇḍiya*, St. *hāṇḍi*; *kanda* »Berg« durch \**kaṇḍda* aus \**kaṇḍuwa*, St. *kaṇḍu*. Dieser Ersatz (Vollnasal + einf. Consonant statt Halbnasal + Doppelconsonant) ist im Sgh. Gesetz von allgemeiner Giltigkeit. Vgl. § 17, 1c.

b) Eine grosse Zahl von Präteritalbildungen besonders der 2. Conjugation<sup>3</sup>:

<i>pāddā</i> aus * <i>pāḍiyā</i> (Ptc. Prät. <i>pādi</i> ) von <i>padinu</i> »rudern«	= p. <i>pājeti</i> ,
<i>issā</i> aus * <i>isiyā</i> ( „ „ <i>isi</i> ) von <i>isinu</i> »ausgiessen«	= p. <i>siṇati</i> ,
<i>gānnā</i> aus * <i>gāṇiyā</i> ( „ „ <i>gāṇi</i> ) von <i>ganinu</i> »zählen«	= p. <i>gaṇeti</i> ,
<i>pissā</i> neben <i>pisuvā</i> ( „ „ <i>pisu</i> ) von <i>pisanu</i> »kochen«	= p. <i>pacati</i> ,
<i>kiṛva</i> aus * <i>kiyuvā</i> ( „ „ <i>kiyu</i> ) von <i>kiyanu</i> »sagen«	= p. <i>katheti</i> .

Wenn der Verbalstamm einen Halbnasal enthält, so wird dieser wieder zum Ersatz für die Consonantenverdoppelung in den Vollnasal verwandelt:

<i>bāndā</i> durch * <i>bāṇḍā</i> aus * <i>bāṇḍiyā</i> von <i>baṇḍinu</i> »binden«	= p. <i>bandhati</i> ,
<i>vindā</i> durch * <i>viṇḍā</i> aus * <i>viṇḍiyā</i> von <i>viṇḍinu</i> »fühlen«	= p. <i>vindati</i> ,
<i>imba</i> durch * <i>iṃbā</i> aus * <i>iṃbiyā</i> von <i>iṃbinu</i> »küssen«	= p. <i>cumbati</i> .

c) Endlich erklären sich durch Vocalelision mit folgender Assimilation Causativbildungen wie

*bassanu* »hinabsteigen machen« aus \**basavanu* zu *bahinu* »hinabsteigen«, *riddanu* »verletzen« aus \**ridavanu* zu *ridenu* »Schmerz empfinden«.

Vgl. auch die viersilbigen Stämme *pulussanu* »in Brand stecken«, *apullanu* »waschen«, *kubuddanu* »aufwecken«, *givissanu* »überzeugen, beweisen« u. a., welche \**pulusavanu*, \**apulavanu* u. s. w. zur Voraussetzung haben. So steht auch noch *usuvanu* »emporheben« neben *ussanu* zu p. *ucchāpeti*.

<sup>1</sup> Vgl. auch § 5, 2. Aus *atikāmaṇa* wird zuerst \**ikāmaṇa*, dann mit sgh. Betonung \**ikamaṇa* und daraus *ikmaṇa*. Ebenso *nikmenu* »fortgehen« zu p. *nikkamati*, *akmaṇa* »das Hingehen« = p. *akkamaṇa*, *sakmaṇa* »das Spaziergehen« = p. *caṅkaṇa*. — <sup>2</sup> Zahlreiche Beispiele bei A. GUÑASEKARA, Grammar S. 131, § 118, 71. Eine Doppelform mit und ohne Elision liegt vor in *padḍā* oder *paduvā* »Mann der Paduvā-Kaste«. Vgl. auch *hāka* »möglich« (KJ. S. 180, Z. 8) neben *hākiya*. — <sup>3</sup> Weitere Beispiele bei A. GUÑASEKARA, Grammar. S. 230 ff.

### 3. VOCALASSIMILATION.

§ 8. Auf die Um- und Ausgestaltung des sgh. Vocalismus hat das Gesetz der Vocalassimilation wohl den grössten Einfluss ausgeübt. Verhältnismässig nicht häufig ist die Beeinflussung eines folgenden Vocals durch einen vorhergehenden. Eine solche scheint vorzuliegen in *madaṭa* »indischer Krapp« = p. *mañjīṭṭha*, hi. *majīṭh*; *nagal* »Schwanz« = pkt. *laṅgūla*<sup>1</sup>; *bāhāra* »draussen« und *bāhā* »unmöglich« (durch \**bāhira*, \**bāhi*) = p. *bāhira* und *bādhita*. In den beiden letzten Fällen hat zuerst der Vocal der zweiten Silbe den der ersten und dann umgekehrt der erste den zweiten beeinflusst. In den ersten Fällen, wo *a* aus *i* wird, liesse sich wohl auch an die Wirkung

des Accents denken. Wenigstens findet sich auch in den MIAV. die Erscheinung, dass *i* in unbetonter Silbe in *a* übergeht. So z. B. in m. *sāḍhaḷ* »lose, leicht« = Apabhr.-pkt. *saḍhila* = skt. *sithila*; m. g. *pārakh*, östl. MIAV. *pārakh* »Probe, Prüfung« = pkt. *parikkhā*, skt. *parikṣā*<sup>2</sup>. Zweifellos kann Accentwirkung angenommen werden (nach § 6, b) in Wörtern wie *numut* »obgleich, obschon« zu p. *anumata*, *muguru* »Keule« = p. *muggara*, *sumbuḷu* »Krone« = p. *cumbaḷa* u. a. Dagegen sehe ich Assimilation wieder in *behet* »Arznei« = p. *bhesajja*; *sevel*, Name einer Wasserpflanze, = p. *sevāla*; *molok* »zart, fein« durch \**komol* aus p. *komala*; und in *poho-dina*, Tag des Mondwechsels, = p. *posaha*.

<sup>1</sup> In *haladu* »Gelbwurz« gegen p. *haliddā* scheint das *a* sehr alt zu sein. Auch im Apabhr.-Pkt. haben wir *haladdā*, daraus dann in den westl. MIAV. m. *haladdā*, g. *halad*, aber pj. *haldhī*, hi. o. bih. *halūi*. GRIERSON, ZDMG. 49, S. 401. — <sup>2</sup> GRIERSON, ZDMG. 49, S. 405.

§ 9. Ausserordentlich häufig ist die Beeinflussung eines vorangehenden Vocals durch einen nachfolgenden und zwar sind vornehmlich die folgenden Fälle zu beobachten:

- 1) *a* wird zu *u* vor folgendem *u*,
- 2) *u* wird zu *i* vor folgendem *i* (*e*),
- 3) *a* wird zu *i* vor folgendem *i*,
- 4) *a* wird zu *ä* (*e*) vor folgendem *i* (*e*),
- 5) *o* wird zu *e* vor folgendem *i* (*e*).

Seltener findet der umgekehrte Wechsel statt:

- 6) *u* und *i* werden zu *a* vor folgendem *a*.

Der Hauptsache nach lässt sich das Gesetz, wie man sieht, dahin formuliren, dass die Vocale *u* und namentlich *i* Umlaut bewirken. Dabei ist es nun für die Beurteilung der linguistischen Stellung des Sgh. von Wichtigkeit, dass auch in den anderen MIAV. Umlauterscheinungen in ziemlich bedeutendem Umfange zu beobachten sind<sup>1</sup>: a) *a* wird zu *u* (oder *o*) unter dem Einflusse eines folgenden *u* regelmässig im Kāśmīrī; — b) *ä* wird zu *ē* unter dem Einflusse eines folgenden *i*, wie z. B. in hi. *sevrī*, Frau aus einem Gebirgsstamme, = skt. *sabarikā*; m. Wz. *phēv* »stellen« = Apabhr.-pkt. *phāva*; g. Wz. *keh* zu skt. *kathayati*; g. *behen* »Schwester« = Apabhr.-pkt. *bahinī*, skt. *bhaginī*<sup>2</sup>.

Ich werde nun die Einzelfälle im Sgh. besprechen:

1. *a* wird zu *u* vor folgendem *u* z. B. in *luhu* »leicht« = p. *laghu*; *pubudu* »wach« = p. *pabuddha*; *muhudu* »Ocean« durch \**hamudu* = p. *samudda*<sup>3</sup>.

2. *u* wird zu *i* vor folgendem *i* (*y*, *e*): *rihiri* »rot« = p. *rudhira*; *miḍi* »Sklavin« aus p. *muṇḍitā* »die Geschorene«; auch vor secundär entstandenem *i*, z. B. in *inibinu* »küssen« zu p. *cumbati*; *pisinu* »abwischen« zu p. *puñchati*. Häufig ist der Umlaut bewirkende Vocal bzw. Halbvocal später verloren gegangen, wie in *bim* »Erde« = p. *bhūmi* und *mila* »Preis« = p. *mūlya*.

Unter unser Gesetz fällt a) der Übergang eines wurzelhaften *u* in *i* vor dem *e* in der stammbildenden Silbe intransitiver Verba: *kipenu* »zürnen« gegen p. *kuppati*; *ridenu* »Schmerz empfinden« gegen p. *rujati*; — b) die Bildung zahlreicher Präterita von solchen Verben, welche *u* in erster Silbe haben: *pidu* zu *puḍanu* »verehen, opfern«; *iyu* zu *uyanū* »kochen«. Offenbar liegen hier Typen wie p. *pūjita* zu Grunde und das -*u* ist erst secundären Ursprungs.

Zu beachten ist, dass der Umlaut auch über mehrere Silben sich erstrecken kann. So in den Femininen *ikiṇī*, *kikiḷi*, *kiriḷi* zu *ukuṇu* »Laus«,

*kukuḥu* »Hahn«, *kuruḥu* »Vogel« und *īrī* »Bache« zu *ūru* »Eber«. So auch in Präteritalstämmen wie *itiru* (neben *ituru*) zu *uturanu* »überfließen«<sup>4</sup> und bei Intransitiven wie *igīḥenu* »sich ablösen, sich abschälen« zu *uguḥanu* »ausrotten« und *idimenu* »anschwellen« zu p. *uddhumāyati*.

3. *a* wird zu *i* vor folgendem *i*, sei es, dass dieses ursprünglich oder secundär entstanden ist. So in *miris* »Pfeffer« = p. *marica* und *hiriyaḥ* »Auripigment« = p. *haritāla* und oft; mehrfach auch in Derivaten alter Participien auf *-ita* wie *ihi* Postpos. »in Begleitung von« = p. *sahita* und *kī* »gesagt« aus *\*kihi* = p. *kathita*. Vgl. auch *pīni* »süss« = p. *paṇita* und die Präpos. *pīri-* und *pīḥi-* = p. *pari-* und *paḥi-*. Vor secundärem *i* steht der Umlaut z. B. in *visin* Postpos. »durch, mit« = p. *vasena*. Über zwei Silben erstreckt sich der Umlaut in *giriṇi* »Frau« = p. *gharaṇī*.

4. *a* wird zu *ä* (*e*) vor folgendem *i* (*e*). Dieser Umlaut ist überaus häufig und der Vocal *ä* — meist durch *e* umschrieben — für das Sgh. charakteristisch. Beispiele sind *kāti* »die Plejaden« = p. *kattikā*; *dāri* »Mädchen« = p. *dārikā*; *āndi* »gesalbt« = p. *añjita*<sup>5</sup> u. s. w. Umlaut vor secundärem *i* z. B. in *māḍi* »Frosch« = p. *maṇḍūka*; *māhi* »Wächterhütte« = p. *mañca*. Der *i*-Vocal ist nachträglich verloren gegangen in *āṣa* »Knochen« = p. *aṣṭhi*; *ās* »Auge« = p. *acchi*; *gāmburu* »tief« = p. *gambhīra* und oft. So auch in Präteritalstämmen wie *pātu* zu *patanu* »erhoffen, ersehnen«, vgl. p. *patthita*; *māvu* zu *mavanu* »bilden, schaffen«, vgl. p. *māpita*. Ferner steht der Umlaut in Intransitiven wie *mārenu* »sterben« zu *maranu* »töten«, *yāpenu* »leben, existieren«<sup>6</sup> zu *yapanu* = p. *yāpeti*, bzw. *\*yappeti* u. a. Umlaut in zwei Silben liegt z. B. vor in *pālāṇḍu*, Prät.-St. zu *pālāṇḍanu* »schmücken«.

An Stelle von *ä* findet sich auch vielfach *e* als Umlaut von *a* vor *i*: z. B. *pela* »Reihe« = p. *pāli*; *pet* »Reihe« = p. *panti*; *nuvarehi* »in der Stadt« = p. *nagaramhi*; *kenehi* »auf der Stelle, sofort« = p. *khaṇamhi*, wie überhaupt in der Endung des Loc. Sg. Ebenso vor folgendem *e*: *yehen* Adv. »schön«<sup>7</sup> Instr. von *yaha*; *keṇera* »Elefantenweibchen« = p. *kaṇeru*.

5. *o* wird zu *e* vor folgendem *i* (*e*): *keḷili* »Kniebeugung« = p. *koṭilla*; *geri* »Ochse«, das ein *\*gorika* der Pälstufe voraussetzt. Vor nachträglich zu Verlust gegangenem *i* in *keḷa* »Ende« = p. *koṭi*; *deṇa* »Boot« = p. *doni*; auch in *lē* »Blut« durch *\*lehi* = p. *lohita*; ferner in Prät.-Stämmen wie *keḷu* zu *koḷanu* »hauen, schlagen«, vgl. p. *koṭṭita*; *peḷu* zu *poḷanu* »fächeln, sieben«, vgl. skt. *sphoṭita*<sup>8</sup>. Vor *e* steht der Umlaut in Intransitiven wie *yedenu* »verbunden sein« zu *yodanu* »verbinden«.

Da der Umlaut, wie wir schon wiederholt gesehen haben, auch auf zwei Silben sich erstrecken kann, so begegnen uns die in 1—5 besprochenen Fälle in verschiedenartiger Combination. So lautet *o—u* zu *e—i* um in *keḷilī*, Fem. zu *koḷul* »Kuckuck«; *u—a* zu *i—ä* in Präteritis wie *ipāddu* zu *upadavanu* »hervorbringen«; *a—a* zu *ä—i* in *ādili* »Händefalten« = p. *añjali* und in Intransitiven wie *pākilenu* »straucheln« zu p. *pakkhalati*; *a—u* zu *ä—i* in *āṅgili* »Finger« = p. *aṅguli* und wieder in Intransitiven wie *ātirenu* »sich verbreiten« zu *aturanu* »ausbreiten«.

6. *u* und *i* werden zu *a* vor folgendem *a*, ein Übergang, der sich in einer Anzahl von Fällen nachweisen lässt. So in *baraṇa* »Schlange« zu skt. *bhuraṇa* »zuckend, schnellend«; *paraṇa* »alt« = p. *purāṇa*; *talā* »Bilsenkraut« = skt. *tulasī*; *talan* »Balken« = p. *tulana*; *tarahal* »Goldschmied« (mit Metathese) = p. *tulādhāra*. Noch häufiger wird *i* zu *a*: *davas* »Tag« = p. *divasa*; *pavas* »Begierde« = p. *pīpāsā* »Durst«; *vasal* »gross« = p. *viśāla*; *baḷal* »Katze« = p. *biḷāla* und öfters<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> GRIERSON, ZDMG. 49, S. 403 ff. — <sup>2</sup> Auch werden im Kś. *u* und *o* zu *ū* und *ō* bei der Bildung der Feminina durch den Einfluss der urspr. vorhandenen Endung *ī*.

— 3 Übergang von *i* zu *u* vielleicht in *burul* »locker, lose« durch \**virul* aus p. *virala* und in *buhuru* »Loch, Grube« durch \**vivuru* aus p. *vivara*. Man beachte auch den Anlaut. — 4 Ist eine Neubildung. Ältere Bildungsweise ist *utula* (Typus p. *kata*), wo natürlich, da in der Grundform kein *i* ist, der Umlaut nicht stattfindet. — 5 Vgl. auch Neubildungen wie *bāḍi*, *bāhi*, Prät.-St. zu *bāḍinu* »bindene«, *bahinu* »hinabsteigen«. — 6 So noch im Dialekt der Roḍiyā. GEIGER, SKBAW. 1897, S. 21. — 7 Vgl. u. a. auch *belena* statt *balena* in der Litteratursprache, z. B. KJ. 177, 528. — 8 *keleṇṇi* »reicher Mann« = skt. *kaṭumbika* setzt die Zwischenstufen \**koluṇṇi*, \**kolomṇi* voraus, hat also doppelten Umlaut. — 9 In *vatura* »Wasser« sind die Zwischenformen \**vitara*, \**vatara* anzunehmen. Vgl. auch *vatala* »ausgebreitet« = p. *vitthata*. Dann wurde unter dem Einflusse des Worttones *a* der zweiten Silbe zu *u*. Vgl. § 6, b.

§ 10. Was nun die Chronologie der Umlauterscheinungen im Sgh. betrifft, so ist von Interesse zu beobachten, dass den ältesten Inschriften (bis zum 4. nachchristl. Jahrh.) der Umlaut bis auf wenige Spuren fremd ist<sup>1</sup>. Dem heutigen *vāv* »Teich« entspricht *vapi* (Nr. 1) oder *vavi* (Nr. 8, 10 u. s. w.); noch in der Habarane-Inschrift (Nr. 61, ? 4. Jahrh.) begegnet uns *ati-vaviya* »Elefantenteich«, was in moderner Sprache *āt-vāva* wäre. Die reguläre Endung des Loc. Sg. ist in der gleichen Zeit *-ahi* (= p. *-amhi*) gegen späteres *-chi*; so in *pavatahi* (Nr. 1) = p. *pabbatamhi*, *viharahi* (Nr. 6, 10, 24 u. s. w.) = p. *viḥāramhi*, *ketahi* (Nr. 54) = p. *khattamhi*. Vereinzelt begegnen uns Formen wie *cehi* (zweimal in Nr. 61) und *abatarihi* (Nr. 67) in Inschriften, wo gleichzeitig auch solche auf *-ahi* vorkommen. In diesen Locativ-Formen auf *-ihi* und anderen einzelnen Wörtern wie *amṭiya* »Minister« (Nr. 13, 21, 61) und *veherahi* »im Kloster« (Nr. 8) sehe ich die ersten Anzeichen der beginnenden Umlauterscheinung. Besonders hervorzuheben ist, dass die ältesten Inschriften den charakteristischen Laut *ā* überhaupt nicht kennen, wenigstens kein Zeichen dafür besitzen.

Die Sachlage ändert sich aber vollkommen, wenn wir auf die Inschriften des 10. Jahrh. übergehen. Nunmehr ist auch der Laut *ā* ausserordentlich häufig. Es erscheinen Wortformen wie *vāv* »Teich« (Nr. 111), *meheni* »Nonne« (Nr. 110) = p. *samanī*, *sirit* »Lebensweise« (Nr. 113) = p. *cāritta*, *havuru-ḍuyehi* »im Jahre« (Nr. 117) u. s. w., kurz der Umlaut ist in vollem Umfange durchgeführt. Wir haben hier einen Beweis — und später werden sich noch mehrere ergeben —, dass zwischen dem 5. und 10. Jahrh. nicht bloss die äussere Form der Inschriften sich vollkommen veränderte<sup>2</sup>, sondern dass auch die Sprache in dieser Periode die wichtigsten Umgestaltungen erfuhr und auf dem Gebiete der Lautlehre ihr modernes Gepräge erhielt.

<sup>1</sup> Ich citire im folgenden die Inschriften meist kurzweg nach ihrer Numerirung in E. MÜLLER's Ancient Inscriptions in Ceylon. — <sup>2</sup> Vgl. oben S. 19–20.

#### 4. EINZELERSCHINUNGEN.

§ 11. 1. Mit der Wirkung des Worttones und dem Gesetze der Vocal-assimilation sind die Eigentümlichkeiten des sgh. Vocalismus keineswegs erschöpft. Es bleiben noch zahlreiche Einzelercheinungen, deren Ursache nicht so klar zu Tage liegt. Ein grosser Teil von ihnen scheint auf der Neigung zu offener Aussprache der Vocale zu beruhen. Hierher rechne ich a) die Fälle, wo *e* und *o* statt *i* und *u* eintreten. Vgl. *tet* »feucht« = p. *tinta*; *veṇa* »Laute« = p. *ṛiṇā*<sup>1</sup>; — *kot* »Lanze« = p. *kunta*; *kokum* »Safran« = p. *kuṇkuma*; *mados* »Koffer« = p. *mañjūsā* u. s. w. Bei *bohō*, *bō* »viel« liegt die Nbf. *buhu* = p. *bahu* noch vor, und darnach sind also wohl auch *poho* »viel, stark« (= p. *pabhu*) und *poson* »Blume« (= p. *pasūna*) durch die Zwischenformen \**puhu*, \**pusun* und offene Aussprache zu erklären. Ebenso setzen *mohol* »Stössel« = p. *musala* und *sohon* »Leichenstätte« =

p. *susāna* (pkt. *sosānika*) die Formen \**muhul*, \**suhun* (§ 6, b) voraus. In manchen Fällen findet sich *o* statt *u* bereits auf der Pālistufe, wie z. B. p. *potthaka*, sgh. *pot* »Buch« = skt. *pustaka*; p. *ottha*, sgh. *otu* »Kamel« = skt. *uṣṭra*, und zu sgh. *hovinu* »schlafen« (= p. *supati*) findet sich wenigstens im Pkt. *sovai* neben *suvai*. Auch den MIAV. ist der Übergang von *u* zu *o* nicht fremd.<sup>2</sup>

b) Der offenen Aussprache ist es wohl auch zuzuschreiben, wenn *ā* an Stelle von *e* erscheint, wie in *māda* »Widder« gegen p. *menda*, *ānda* »Bett« gegen pkt. *sejjā*, und sehr häufig in Inschriften und Litteraturwerken in der Endung des Loc. Sg. -*ā* = p. -*e* (gegen -*ahi*, -*chi*, -*ē* = p. -*amhi*). Vgl. *tānā tānā* »hier und dort« = p. *thāne thāne* (Ss. 82), *maha-veherā* »in dem grossen Kloster« (Inscr. Nr. 110 B).

c) Endlich dürfen wir auf die gleiche Ursache wenigstens einen Teil der sehr zahlreichen Fälle zurückführen, wo, namentlich in einsilbigen Wörtern oder in der ersten Silbe mehrsilbiger Wörter, ohne dass Einwirkung eines *i* vorläge, *ā* statt *a* erscheint<sup>3</sup>: *tāk* »Molken« = p. *takka*; *nān* »Wissen« = p. *ñāna*; *sāv* »Bogen« = p. *cāpa*; *nākat* »Sternbild« = p. *nakkhatta*; *Sādol* »Mann der niedrigsten Kaste« = p. *Caṇḍāla*; *kākuḥu* »hart« = p. *kakkhaḥa*; *dāduru* »Frosch« = p. *daddura* u. s. w.

2. In vielen Fällen steht unverkennbar eine qualitative Vocalveränderung in Zusammenhang mit der Wahl des Hiatusstilgers: in Verbindung mit *y* findet sich *i*, in Verbindung mit *v* aber *u*. So *diya* »Wasser« = p. *daka*; *miyuru* »süss« = p. *madhura*; *giya* »gegangen« = p. *gata* und oft; — *duvan* »Hüfte« = p. *jaghana*; *guvan* »Firmament« = p. *gagaṇa* u. s. w. Neben *pavas* »Begierde« = p. *pīpāsā* steht *puvas*, neben *nuvara* »Stadt« = p. *nagara* steht *niyari* = p. *nagari*. Auch für urspr. *u* steht *i* in Verbindung mit dem Hiatusstilger *y* in *siyum* »fein« = p. *sukhuma*, und umgekehrt *u* für *i* vor *v* in *muva* »Hirsch« = p. *miga*. Zu unserer Beobachtung stimmt, dass auch vor urspr. *y*, *v* mehrfach *i*, *u* sich finden: *piya* »Milch« = p. *paya*; *miyuru* »Pfaue« = *mayūra*; *duvanu* »laufen« = p. *javati* u. a.

<sup>1</sup> In *vesesin* Adv. »ausserordentlich, in hohem Grade« = p. *visesena* und in *vehes* »Ermüdung, Kummer« = p. *vikhesa* liegt dagegen wohl Vocalassimilation vor. — <sup>2</sup> Vgl. z. B. m. *moh'rē* »angesichts, in Gegenwart von, vor«, g. *moh'dū* »Angesicht« zu skt. *mukha*; bg. *chōrā* »Schermesser« zu skt. *kṣura*. GRIERSON, ZDMG. 49, S. 407. — <sup>3</sup> Schwerer zu erklären ist *e* für *a*, wie in *veta* »nahe« zu p. *upānta*; *dena* (neben *dana*) »Mann, Person« = p. *jana*; *vehera* »Kloster« = p. *vihāra*. *e* und *ā* stehen neben einander in *kema* (dies vielleicht aus dem Instr. *kemen* entnommen) und *kāma* »Reihenfolge« = p. *kama*.

§ 12. Andere Fälle von Vocalveränderungen müssen wir registriren, ohne dass sich eine sichere Erklärung geben liesse: 1. Statt *e* tritt zuweilen *o* ein und statt *o* zuweilen *e*. Ersteres ist der Fall in *ron* »Blütenstaub« gegen p. *renu* und *soṇḍa* »Schlangengift« gegen skt. *kṣveḍa*. Bei *lovinu* »lecken« zu p. *lehati* steht das *o* vielleicht in Zusammenhang mit dem benachbarten *v*<sup>1</sup>. Für *o* steht *e* in *lela* »beweglich« = p. *lola*; *lev* »Welt« (neben *lō*) = p. *loka*; *silev* (neben *silō*) »Vers« = p. *siloka*. Der Übergang von *o* zu *e* ist auch den MIAV. nicht ganz unbekannt auch in Fällen, wo er nicht durch Umlaut erklärt werden kann, wie z. B. in hi. *géhū*, pj. *ghéū* »Weizen« zu skt. *go-dhūma*<sup>2</sup>.

2. Die Vocale *i* und *u* wechseln zuweilen. So steht *rik* neben *ruk* »Baum« = p. *rukka*; *pit* neben *put* »Sohn« = p. *putta*; *kisim* und *kisum* neben *kusum* »Blume« = p. *kusuma*; und umgekehrt *puḷuvan* neben *piḷivan* = p. *paṭibhānin*. Sonst haben wir *u*, wo *i* erwartet würde, in *sun* »vernichtet« = p. *chinna*, *bun* »gebrochen« = p. *bhinna*, *duḥu* »gesehen« = p. *diṭṭha*, *musa* »Irrtum« = pkt. *misa*, *musu* »gemischt« = p. *missa*, *tumbā*

»Blei« = p. *tipu*; und *i* für *u* (Dissimilation!) in *dimbul*, Baumname, = p. (u)*dumbara*, *siḷu* »Spitze, Krone« = p. *cūlā*, *siku* »trocken« = p. *sukkha*, *sivumāli* »zart, anmutig« = p. *sukhumāla*. Vorsinghalesisch ist der Wechsel von *i* und *u* in *ik*, *uk* »Zuckerrohr«. Das Skt. hat *i* : *ikṣu*, das P. *u* : *ucchu*, Pkt. *u* und *i* : *ucchu* und (im Jaina-Pkt.) *icchu*; das Hi. hat *ikk* und *ūkk*, das M. *us*, das Mald. *us*.

3. Schliesslich bleibt noch eine Zahl von Einzelwörtern, deren Vocalismus schwer zu erklärende Veränderungen erfahren hat. So ist das *i* von *tika* »wenig« zu skt. *stoka*, p. *thoka* unerklärt, während alle anderen lautlichen Bedenken, welche die Gleichung bieten könnte, durch Annahme einer Grdf. \**thokka* (vgl. Apabhr.-pkt. *thokkadāa*) sich beseitigen lassen. Schwierig ist auch das *i* in *pisanu* »kochen« zu p. *pacati* und in *siv-*, *siv-* »vier« (gegenüber *hataṛa*) = p. *catu-*. Vielleicht hat hier der urspr. Palatal-Laut einen Einfluss ausgeübt. Endlich fehlt eine plausible Erklärung für das *o* in *toṭa* »Furt« = skt. *tirtha*, p. *tittha*, für die Vocale in *peravi* »Priester« gegen p. *purohita* u. a. m.

<sup>1</sup> Das gleiche lässt sich für *ovu* »ja« annehmen, das ich zu p. *sādhū* gestellt habe. Auch bei *porava* »Beil« = skt. *paraśu* (vgl. mald. *furō*) und *ṭolaṅga* »Viper« = p. *paṭaṅga* (vgl. mald. *fulangi* »Grashüpfer«) kann der Labial die Trübung des *a*-Vocals verursacht haben. Vgl. auch *vorādi* »glänzend« = p. *virājita* und *otunu* (für *voṭunu*) »Turban« = p. *veṭhana*. — <sup>2</sup> GRIERSON, ZDMG. 49, S. 409.

## B. CONSONANTISMUS.

§ 13. Das Sgh. besitzt gegenwärtig folgende Consonanten: a) Mutae *k g, c j, ṭ ḍ, t d, p b*; b) Nasale und Liquidae *ṇ, n, m, ṅ, ṁ, r, l, ḷ*; c) Halbvocale *y v*; d) Hauchlaut *h*; e) Zischlaut *s*; f) Anusvāra *m̐*.

Hierzu ist zu bemerken: 1) Neu und für das Sgh. charakteristisch sind die beiden Halbnasale *ṇ ṁ*. Sie unterscheiden sich in der Aussprache deutlich vom Vollnasal. Die Silbentrennung liegt hörbar hinter dem Vocal, welcher dem Halbnasal vorhergeht; die Stimme scheint hier einen Augenblick zu ruhen, um dann mit ganz schwachem Nasalanstoss auf den folgenden Consonanten hinüber zu gleiten. Man spricht also *kan-da* »der Hügel« aber *ka-ṇdu* »die Hügel«. — 2) *c* und *j* haben mit den alten Palatalen nichts zu thun. Sie sind vielmehr junge Neuentwickelungen und kommen nur verdoppelt als *cc* und *jj* in ganz wenigen Wörtern vor. Es sind dies a) *koccarā* »wie viele?«, *occarā* »so viele«, *geniccā* (neben *genagiyā*) »er trug fort«, *madicci-keḷi*, Name eines Spieles; b) *gejja* »Glöckchen«, *mirijja* »Süßwasser«. Da letzteres Nbf. zu *miri-diya* ist, so steht *jj* für *diy*. In *gejja* ist es = *diy*, wie *rahugeḍiya*, Synon. zu *gejja* beweist. Demnach dürfte *cc* für *tij*, *tiy* eingetreten sein, und in der That ist *madicci-keḷi* ein Spiel mit den roten Nüssen des *madaṭiya* genannten Baumes. *koccarā* würde dann vielleicht ein \**katiyara* voraussetzen und *occarā* neu darnach gebildet sein. Doch bleibt noch manche Schwierigkeit. Auffallend ist auch *geniccā*, wo *cc* für *giy* zu stehen scheint. — 3) Zwischen *l* und *ḷ* besteht thatsächlich kein Unterschied der Aussprache mehr; beide Laute werden daher auch in der Schrift verwechselt. Es ist mir auch zweifelhaft, ob *n* und *ṇ* im Munde des heutigen Singhalesen noch genau geschieden werden. — 4) Der Anusvāra wird geschrieben, wo die Lautgruppe *ṅg* in den Auslaut zu stehen kommt, so in *gaṇ* »Flüsse« zu Sg. *gaṅga*, *mum* »Erbsen« zu Sg. *muṅga*<sup>1</sup>. Die Aussprache ist stets die eines velaren Nasals und die correcte Transcription wäre demnach *ṇi*, wie ich auch ES. stets geschrieben habe. — 5) Gänzlich eingebüsst hat das Sgh. die Aspiraten.

<sup>1</sup> Ebenso wird *ṇb* im Auslaut zu *m*, z. B. *tām* »die Pfeiler« zu Sg. *tāṇba*. Übrigens hat auch *maga* »Weg« die Pluralform *maṇi* (gespr. *maṇi*).



§ 14. In der präkritischen Grundlage des Sgh. waren Doppelconsonanten assimiliert und an Stelle der drei Zischlaute das eine *s* getreten. Es entspricht dies der Stufe, auf welcher das P. steht. Hierzu kommt aber noch eine Reihe von weiteren Gesetzen, welche dem sgh. Consonantismus sein besonderes Gepräge verleihen: 1) Doppelconsonanten werden vereinfacht, und zwar ist die Vereinfachung bereits in frühester Zeit, in den ältesten Inschriften, vollzogen, wenigstens ist die Doppelconsonanz nicht durch die Schrift zum Ausdruck gebracht<sup>1</sup>. Wir haben hier *puta* »Sohn«, *dine* N. Sg. »gegeben«, *keta* »Feld«, *sahasa* »tausend«, *biku* »Bettelmönch« u. s. w., ganz wie in der späteren Sprache. — 2) Bei der Verbindung Nasal + Consonant schwindet der Nasal, bzw. er wird zum Halbnasal, der aber in den Inschriften nicht bezeichnet ist. Hier haben wir schon in ältester Zeit *saga* = p. *saṅgha* (später *saṅga*), *paca* = p. *pañca*, *Mahida* = p. *Mahinda*, Endung *-ahi* des Loc. Sg. = p. *-amhi*. — 3) Die Aspiraten verlieren ihre Aspiration. Im Anlaut bleiben die einfachen Mutae, im Inlaut zwischen Vocalen werden sie nach dem Gesetz 5 behandelt. Nur in der Inschrift des Gallena-vihāra (Nr. 2) findet sich noch der Name *Abhaya* geschrieben, wie hier auch die Länge des *ā* bezeichnet ist<sup>2</sup>. Sonst haben wir bereits in frühester Zeit *tera*, Ehrentitel von Mönchen (Nr. 8), = p. *thera*, *saga* = p. *saṅgha*, *parumaka*, Titel, in dessen zweiter Hälfte sicher das Wort *mukha* enthalten ist u. s. w. — 4) *s* wird beliebig zu *h*. Es steht z. B. der Name *Vasaba* (Nr. 11) neben *Vahaba*; die Endung des Gen. Sg. lautet bald *-ha*, bald *-sa*, so dass z. B. in Nr. 1 *rajaha* neben *sagasa* (aber Nr. 5 *biku-sagaha*) vorkommt<sup>3</sup>. — 5) Die einfachen intervocalischen Mutae, mit Ausnahme der Cerebrale und Palatale, fallen aus. Es trifft dies auch die ursprünglichen Aspiraten an dieser Stelle. Bekanntlich wirft auch das Pkt. einfache Velare, Palatale und Dentale zwischen Vocalen aus. Es wäre aber trotzdem unrichtig, für das Sgh. anzunehmen, dass der Vorgang schon in der Periode seiner präkritischen Vorstufe sich vollzogen habe. Die Sprache hat vielmehr eine offenbar in den Prakrits vorhandene Tendenz in der Zeit ihrer Sonderexistenz weiter verfolgt und consequent durchgeführt. In den ältesten Inschriften haben wir noch *agata* »gegenwärtig«, modern *ā*, = p. *āgata*; *vapi* (Nr. 2, 15) »Teich«, mod. *vāv* = p. *vāpi*; *nagaraka* »Ort, Stadt« (Nr. 1), mod. *nuvara* = p. *nagara*; *sata* »hundert« (Nr. 8, 11), mod. *siya* = p. *sata*; *pita* »Vater« (Nr. 1, 85), mod. *piya* = p. *pitā*; *kahapana*, ein Gewicht (Nr. 20), mod. *kahavanu* = skt. *kārṣaṇa*, p. *kahāṇa*<sup>4</sup> u. a. Selbst in der Übergangszeit zwischen dem 5. und 9. Jahrh. begegnet uns noch *pita* (Nr. 97) und *ceta* »Heiligtum« (Nr. 98), mod. *sā* = p. *cetiya*. Aber nach dem 9. Jahrh. haben wir *giya* (Nr. 110) = p. *gata*, *nuvara* (Nr. 111) = p. *nagara*, *vāv* (Nr. 111) = p. *vāpi* u. s. w. Der Verlust der intervocalischen Mutae fällt also in die Zeit, welche überhaupt für die Um- und Ausgestaltung des Sgh. von besonderer Bedeutung war. — 6) Die Cerebrale werden zu *l*, die Palatale *c* und *j* zu *s* (*h*) und *d*. Ersteres Gesetz ist die directe Fortsetzung eines Lautvorganges, welcher schon auf der Pāli-Stufe beginnt, auf der Prakrit-Stufe sich fortsetzt, im Sgh. consequent vollzogen ist. Im P. gehen zunächst *q* und *qh* intervocalisch in *l* und *lh* über, doch findet sich vereinzelt auch schon der Übergang von *l* zu *l*, wie z. B. *kakkhaḥa* »hart« = skt. *kakkhaṭa*. Im Pkt. wird *q* ebenfalls zu *l* und die harten Cerebrale sind zwischen Vocalen erweicht. Damit ist die Vorstufe erreicht zur Verwandlung sämtlicher, auch der harten Cerebrale in *l*, welche im Sgh. vollzogen ist. Wir dürfen den Lautwandel, der so unmittelbar an die vorhergehende Sprachperiode anknüpft, gewiss für sehr alt halten. Jünger und für das Sgh. charakteristisch ist die Veränderung der Palatale<sup>5</sup>. In den alten Inschriften sind sie noch erhalten.

Wir haben hier nur *ca* »und«, *paca* »fünf«, *ceta* »Reliquienschrein«, *catu* »vier«, *raja* »König«, *majimodini* (Nr. 21, 61), Monatsname, mod. *māḍindina*. Aber vom 10. Jahrh. ab sind die Palatale in *s* und *d* verwandelt. Nunmehr begegnen uns *satar* »vier« (Nr. 111), *pas* »fünf« (Nr. 121 A), *sā* »Reliquienschrein« (ebenda); *rad* »König«, *māḍidina* Monatsn. (Nr. 111) u. s. w. Wo jetzt *c* und *j* noch vorkommen, wie z. B. in *raja*, haben wir es mit gelehrter Restitution zu thun.

Nehmen wir das oben (bes. § 2 und 10) über den Vocalismus gesagte hinzu, so ergibt sich für die Lautumgestaltungen in der Zeit zwischen 500 v. Chr. und 900 n. Chr., in welcher die Ausbildung des Sgh. aus seiner präkritischen Grundlage sich vollzog, die folgende Chronologie:

- I. 500 v. Chr.—circa 100 v. Chr. 1) Doppelconsonanten werden vereinfacht; 2) Nasale vor Consonanten fallen aus, bzw. werden reducirt.
- II. 100 v. Chr.—500 n. Chr. 3) Lange Vocale werden verkürzt; 4) die Aspiraten verschwinden.
- III. 500 n. Chr.—900 n. Chr. 5) Intervocalische Mutae fallen aus; 6) *c* wird *s*, *j* wird *d*; 7) Umlaut und Vocalveränderungen infolge von Accentwirkung treten ein<sup>6</sup>.

Gut bewahrt sind also im Sgh. 1) Anlautende Mutae und im allgemeinen 2) Nasale und Liquidae, 3) die Halbvocale *y* und *z*, endlich teilweise 4) der Hauchlaut *h*. Vgl. § 24 ff.

Wir besprechen nun die Erscheinungen des Consonantismus im einzelnen.

<sup>1</sup> Bekanntlich wird auch in den Asoka-Inschriften die Doppelconsonanz nur einfach geschrieben. — <sup>2</sup> Aspiraten finden sich auch in der Mihintale-Inschrift Nr. 20: *Abhaya*, *bhikku*, *Bhadusālā*. Nach der sonstigen Beschaffenheit der Inschrift handelt es sich jedoch wohl um gelehrte Reminiscenzen. So steht auch in der Ruvanvāli-Inschrift Nr. 21 *Abaya* neben *Abhaya*. — <sup>3</sup> In der auch sonst (s. oben 3) merkwürdigen Gallena-Inschrift kommt kein *h* vor; doch kann dies Zufall sein. Für den Übergang von *s* in *h* haben wir Analogien in den nordwestl. MIAV. Vgl. si. *vihu*, pj. *bih* und *bis*, ks. *vih* »Gift« = p. *visa*. GRIERSON, ZDMG. 50, S. 17—18. — <sup>4</sup> Daneben *vavi* (Nr. 8, 11, 61) und *kahavana* (Nr. 10, 58, 97). Es scheint, dass der tonlose Labial den geringsten Widerstand leistete und zuerst einer Erweichung unterlag. — <sup>5</sup> Die Verwandlung von *c* zu *s* hat gewisse Analogien in den MIAV. Im M. und Ks. wird *c* vielfach wie *ts* gesprochen, d. h. als Affricate, die wohl auch im Sgh. als Zwischenstufe zwischen *c* und *s* anzunehmen ist. Einfaches *ch* wird im M. stets zu *s*, wie in *mās* »Fisch« durch \**mācha* aus skt. *matsya* (sgh. *mas*) u. s. w. Im westl. Hi. und Bg. schreibt man zwar den Palatal (z. B. bg. *māchh*), aber man spricht *s*. GRIERSON, ZDMG. 50, S. 4—5. — <sup>6</sup> Man hat sich natürlich die Übergänge als ganz allmähliche vorzustellen, so dass der Unterschied zwischen der officiellen Inschriftensprache und der Volkssprache immer fühlbarer wurde. Um das 9. Jahrh. war er so gross, dass man das Bedürfnis empfand, die Volkssprache, wie sie sich inzwischen ausgebildet hatte, auch in den Inschriften anzuwenden. Daher rührt der scheinbar schroffe Unterschied. Gleichzeitig glich man auch, ebenfalls in dem Verlangen nach Verständlichkeit, die Schriftart der mehr abgerundeten Schrift an, wie sie für den täglichen Gebrauch üblich geworden war.

#### 1. VEREINFACHUNG VON DOPPELCONSONANTEN.

§ 15. 1. Es ist überflüssig für die Vereinfachung von Doppelconsonanten eine grössere Anzahl von Beispielen anzuführen. Man findet sie auf jeder Seite meiner ES. Ich erwähne *niput* »Geburt« = p. *nipphatti* = skt. *nispatti*; *siku* »trocken« = p. *sukkhā*; *kana* »Ohr« = p. *kanna*; *dada* »zahn« = p. *daḍḍha* »gebrannt« = skt. *dagdha*. Die Verbindungen *cc* und *ch*, sowie *jj* und *jh* müssen nach § 14, 6 durch *c* und *j* zu *s* (*h*) und *d* werden, fallen also mit p. *ss* und *dd*, *ddh* zusammen: *nisal* »fest« = p. *niccala*; N. Sg. *gaha* (St. *gas*) »Baum« = p. *gaccha*; *mādiri* »Katze« = p. *majjāra*; *māda* »Mitte« = p. *majjha*.

2. Mit dem Pkt. stimmt das Sgh. überein, wenn es an Stelle von skt. *rv*, *vr*, *vy* ein *v* aufweist = pkt. *vv*, aber p. *bb*: *sav*, *hav* »all« = skt. *sarva*, pkt. *savva*, aber p. *sabba*; *nivat* »Geburt« = skt. *nirvṛtti*, pkt. *nirvatti*, aber p. *nibbatti*; *pāvīdi* »erste Priesterweihe« = pkt. *parvajjā*, aber p. *pabbajjā* u. a.<sup>1</sup> — Andererseits stimmt das Sgh. zu P. gegen Pkt. in der Erhaltung von skt. *ry*, *dy* als *y* = p. *yy*, gegen pkt. *jj*: *aya* »Person« = skt. *ārya*, p. *ayya*, aber pkt. *ajja*; *uyan* »Garten« = skt. *udyaṇa*, p. *uyyāna*.

3. Ebenso steht das Sgh. dem Pkt. näher als dem P. in einer Reihe von Fällen, wo Verbindung eines *r* mit Dental durch einen Cerebral vertreten ist. So haben wir *kaṭṭinu* »spinnen« (skt. *√krṣ*) gegen p. *kan-tati*; *uḍu* »hoch« gegen p. *uddha*, aber pkt. *uḍḍha* neben *uddha*; *maḍḍinu* »pressen« gegen p. *maddati*, aber pkt. *maḍḍai* (skt. *mardati*); *māṭi* »Lehm« gegen p. *matikā*, aber pkt. *maṭṭiā* (skt. *mṛttikā*). Auch anl. *st*, *sth* ist im Sgh. in einigen Wörtern durch *ṭ* vertreten, während P. *t* hat und Pkt. schwankt: *ṭika* »wenig« (skt. *stoka*) gegen p. *thoka*, Māhār.-pkt. *thokka*, aber Apabh. *ṭhokka-daa*; *ṭām* »Pfeiler« (skt. *stambha*) gegen p. *thambha*, aber pkt. *ṭhambha* und *thambha*. Dagegen findet sich der Dental übereinstimmend mit dem P. in *tada* »fest« (skt. *stabdha*) = p. *thaddha*, aber pkt. *ṭhaddha*; *tabanu* »stellen« (skt. *sthāpayati*) = p. *thāpeti*, aber pkt. *ṭhāvei*; und wieder *tan*, *tān* »Ort, Platz« (skt. *sthāna*) gegen p. *ṭhāna*; pkt. *ṭhāna* und *thāna*. Inschriftlich (s. JRAS. C. B. Nr. 25, S. 185) ist auch *ṭāna* bezeugt.

4. In einigen Fällen hat das Sgh., entgegen dem P., Lautgruppen durch Spaltung aufgelöst: *yaturu* »Maschine« gegen p. *yanta* = skt. *yantra*; *maturu* »Zauberspruch« gegen p. *manta* = skt. *mantra*. Ebenso leite ich *maduru* »Muskito« von skt. *mandra* »summend« her. Man könnte in diesen Fällen Neubildungen aus dem Skt. annehmen. Wahrscheinlicher ist mir, dass schon in der präkritischen Grundlage des Sgh. Nebenformen *\*yantara*, *\*mantara*, *\*mandara* vorhanden waren, wie ja auch dem P. die Spaltung von Lautgruppen keineswegs fremd ist.<sup>2</sup>

5. Bekanntlich kann im P. und Pkt. statt eines einfachen Consonanten mit vorhergehendem langen Vocal Doppelconsonanz mit vorhergehender Kürze stehen und umgekehrt Doppelconsonanz vereinfacht werden unter Dehnung des davor stehenden Vocals.<sup>3</sup> So steht p. *kapalla* neben *kapāla* »Schädel« = skt. *kapāla* und *kāṭum* neben *kattum* »machen« = skt. *kartum*; pkt. *thulla* neben *thūla* »gross« = skt. *sthūla* und *āsa* neben *assa* »Pferd« = skt. *aśva*. Solche Nebenformen müssen in dem Pkt., das dem Sgh. zu Grunde liegt, sehr zahlreich gewesen sein: a) *yula* »Schar, Menge« = skt. *yūtha* setzt ein *\*yuttha* voraus, gegen p. *yūtha*; *bāgin* »gemäss, je« = skt. *bhāgena* ein *\*bhaggena*, gegen p. *bhāgena* u. s. w. b) *mū* »Urin« = skt. *mūtra* setzt ein *\*mūta* voraus, gegen p. *mutta*; *kevuḷu* »Fischer« = skt. *kaivarta* ein *\*kevaḷa*, gegen p. *kevaṭṭa* u. s. w.<sup>4</sup>

6. Doppelconsonanz entsteht im Sgh. nur secundär infolge von Elision eines Vocals, von welcher oben § 7, 1 die Rede war.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Wo aber pkt. *vv* auf *rb* zurückgeht, haben wir sgh. *b* = p. *bb*: *duṃbul* »schwach« (aus *\*dubul* mit nachträglicher Nasalirung) = skt. *durbala*, p. *dubbala*, aber pkt. *duvvala*. — <sup>2</sup> E. KUHN, Beiträge zur Pali-Grammatik S. 54. So haben wir z. B. p. *tikkha* »scharf« aus skt. *tikṣṇa* und entsprechend sgh. *tiyuṇu*, aber sgh. *tik* »scharf« = p. *tikkha*. — <sup>3</sup> E. KUHN, a. a. O. S. 19; JACOBI, Ausgewählte Erzählungen in Māhārāṣṭrī S. xii und xxiii. — <sup>4</sup> Skt. *dirgha* »lang« ist p. *digha*, sgh. aber *digu*, was ein *\*diggha* voraussetzt. Im Pkt. haben wir *diggha* neben *āha*.

— <sup>5</sup> Durch unmittelbare Anfügung eines Suffixes an den consonantisch endigenden Stamm ist Doppelconsonanz wohl zu erklären in Pluralen wie *puttu* »Söhne« (aus *\*put-hu*) zu St. *put*. Vgl. unten § 34, III, 1; § 36, III.

§ 16. Ich füge hier noch im besonderen ein paar Worte bei über p. pkt. *kkh* und *cch* = skt. *kṣ* und ihre Vertretung im Sgh.

Bekanntlich sind im Skt. idg. *k<sub>1</sub>s* und *k<sub>2</sub>s* in *kṣ* zusammengefloßen, während die iranischen Sprachen teilweise den Unterschied bis auf die Gegenwart erhalten haben.<sup>1</sup> Nun hat PISCHEL<sup>2</sup> die Idee ausgesprochen, dass auch in P. und Pkt. die Unterscheidung noch bemerkbar sei, indem *k<sub>1</sub>s* durch *cch*, *k<sub>2</sub>s* durch *kkh* vertreten werde. Ich glaube, dass diese Theorie im Grunde richtig ist; denn ich wüsste nicht, wie sonst die Spaltung von *kṣ* in *cch* und *kkh* sich befriedigend erklären liesse. Aber es ist zuzugeben, dass bei dem tatsächlichen Stand der Dinge im P. und in den Prākritis ein stricter Beweis nicht mehr erbracht werden kann.<sup>3</sup> Es hat durch falsche Analogie fortwährend Austausch der beiden Vertretungen hin und her stattgefunden, so dass eine sichere Scheidung unmöglich erscheint. Die nämlichen Verhältnisse treten uns im Sgh. entgegen, wo wir bald *k* (aus *kkh*), bald *s* (aus *cch*) haben.

1. Das Sgh. stimmt meist mit P. und Pkt. überein: *dakunu* »recht, südlich« = p. pkt. *dakkhina*; *nakat* »Sternbild« = p. pkt. *nakkhatta*; *bik* »Bettel« = p. pkt. *bhikkhā*. — *kus*, *kis* »Mutterleib« = p. pkt. *kucchi*; *kāsa* »Achselgrube« = p. pkt. *kaccha* (pkt. auch *kakkha*).

2. Das Sgh. stimmt zum P. gegen Pkt.: *pekaṇi* »Nabel« = p. *pekhaṇiya*, aber pkt. *peccaṇija*.

3. Das Sgh. weicht sowohl von P. als von Pkt. ab in *das* »geschickt« (= skt. *dakṣa*) aus \**daccha*, gegen p. pkt. *dakkha*.

4. Das Sgh. hat Doppelformen, welche, wie ich glaube, bereits in seiner prākritischen Grundlage bestanden: *ak* »Auge« neben *ās*, wie schon p. *akkhi* und *acchi*; *kaṃā* »Verzeihung« neben *saṃā*, wie pkt. *chamā* neben p. *khamā*; *kaṇa* »Augenblick« neben *sāṇa* = p. pkt. *khaṇa*, aber pkt. *chana* »Fest«; *kara-ya* »Scheermesser« neben *siri-ya*, wie p. *khura* neben *churikā*, pkt. *churiyā*; *māki* »Fliege« (in *baḷumāki* »Floh«) neben *māsi*, wie p. *makkhikā* neben pkt. *macchiā*. Auch neben *ik uk* »Zuckerrohr« muss eine Form mit *s* existiert haben, wie mald. *us* beweist; vgl. p. pkt. *ucchu*, aber Jaina-pkt. *ikkhu*, hi. *ikh ūkh*, m. aber *ūs*.

<sup>1</sup> Vgl. GEIGER, Etymologie und Lautlehre des Afghanischen S. 51, § 19, 1; HÜBSCHMANN, Pers. Studien S. 232, 236. — <sup>2</sup> Göttingische Gelehrte Anzeigen 1881, S. 1322. — <sup>3</sup> Formen mit *cch* in der Mahārāṣṭrī stehen vielfach solche mit *kkh* in den anderen Prākritis (Śaurasēṇī, Māgadhi und Apabhraṃśa) gegenüber. PISCHEL, Hemacandra II, S. 60.

## 2. VERBINDUNG VON NASAL UND CONSONANT.

§ 17. 1. Bei der Verbindung Nasal + Muta pflegt das Sgh. den Nasal in den Halbnasal (ñ, ṁ) zu reduciren oder gänzlich abzuwerfen. a) Halbnasal (nur vor tönender Muta) findet sich in *aṇḍuru* »Finsternis« = p. *andhakāra*, *paṇḍara* »gelb« = p. *paṇḍara*, *haṇḍa* »Mond« = p. *canda*, *iṅgi* »Zeichen, Gebärde« = skt. *iṅgita*, *ṭām* (N. Sg. *ṭāmba*) »Pfeiler« = p. *thambha*, *kumbu* »Topf« = p. *kumbha* und oft. — b) Völliger Verlust des Nasals liegt vor in *nagul* »Pflug« = p. *naṅgala*, *set* »Seelenruhe« = p. *santi*, *idolu* »Schaukel« = skt. *hindolā*, *kaṭu* »Dorn« = p. *kaṇṭaka*, *miḍi* »Sklavin« = p. *munditā*, *kāparum* »das Zittern« zu p. *kampati*, *kaṣun* »Gold« = p. *kaṇcana* u. s. w. Auch der Anusvāra schwindet in gleicher Weise, wie z. B. in *pas* »Staub« = p. *paṃsu*, *mas* »Fleisch« = p. *maṃsa*, *kaṣ* »Bronzescheibe, Gong« = p. *kaṃsa*. — c) Von Wichtigkeit ist das Gesetz, dass, wo ein hinter dem Halbnasal stehender Consonant verdoppelt werden sollte, statt der Ver-

doppelung vielmehr Verwandlung des Halbnasals in den Vollnasal eintritt. Aus *-ñd-* wird also *-nd-*, aus *-mbb-* wird *-mb-* u. s. w. Beispiele finden sich § 7, 2 a und b.

2. Von anderen Verbindungen mit Nasalen sind skt. *jñ* und *ny* = p. *ññ*, pkt. *nn*<sup>1</sup>, skt. *śn* = p. pkt. *ñh*, und skt. *śm śm* = p. pkt. *mh* zu erwähnen: a) Für p. *ññ*, pkt. *nn* steht stets *ñ*. Das Sgh. stimmt hier also zum Pkt.: *pāṇa* »Weisheit« = skt. *prajñā*, pkt. *paññā*, aber p. *paññā*; *piṇa* »Versprechen« gegen p. *paññā*. *raṇa* »Wald« = skt. *aranya*, pkt. *araṇṇa*, aber p. *arañña*; *piṇa* (*pin-*) »Tugend« = skt. *punya*, pkt. *punna*, aber p. *puñña*. — b) Von der Gruppe p. pkt. *ñh* = skt. *śn* bleibt im Sgh. *ñ* zurück: *uñu* »heiss« = skt. *uśṇa*, p. pkt. *uñha*; *taṇa* »Durst, Verlangen« = skt. *tṛṣṇā*, p. pkt. *tañhā*; *keñu* »schwarz« = skt. *kṛṣṇa*, p. pkt. *kanha*<sup>2</sup>. — c) Von der Gruppe p. *mh* = skt. *śm śm* bleibt *m* oder *h* zurück. Ersteres ist der Fall in *gim* »heiss« = skt. *grīṣma*, p. pkt. *gimha*, letzteres in der Endung *-ahi*, *-ehi* = p. *-amhi* des Loc. Sg., wo das Pkt. *-ammi*, *-ammi* aufweist.

<sup>1</sup> Im Dialekt der Aśoka-Inschriften wird *jñ* zu *mñ*, *ny* zu *mn*, *ny* zu *mñ*, *ñ*. SENART, JA. 8<sup>me</sup> sér., tome VIII, S. 484. — <sup>2</sup> Gegen p. *ñh* hat das Sgh. *ñ* (wie auch für *ññ*) in *pāṇa* »Frage« = p. *pañha* = skt. *praśna*. Wir finden aber auch im P. sonst *ñh* an Stelle von skt. *śn*, z. B. *pañhi* »bunt« = skt. *prāñi*. Ist sgh. *piṇi* »Tau« (mald. *fini*) wirklich mit diesem Wort identisch, so wäre die genaue Schreibung *piṇi*. Zu sgh. *ñ* aus p. *ñh* vgl. auch *gañiyi* »er ergreift« = p. *gañhāti*.

### 3. ASPIRATAE UND EINFACHE INTERVOCALISCHE MUTAE.

§ 18. 1. Wir betrachten Aspiratae und einfache Mutae nicht gesondert, weil, wie wir § 14, 3 gesehen haben, erstere sehr frühzeitig ihre Aspiration verloren und dann wie einfache Mutae behandelt wurden, d. h. im Anlaut sich erhielten, im Inlaut zwischen Vocalen wegfielen. Am meisten Zähigkeit zeigt die Aspirata *bh*. Sie findet sich noch als solche in einer alten Inschrift, und in der späteren Sprachperiode blieb wenigstens der nicht aspirierte Laut *b*, auch zwischen Vocalen, mehrfach erhalten. a) Beispiele für anlautende urspr. Aspiratae sind *kadō* »Glühwurm« = p. *\*khajjota* = skt. *khadyota*; *gahanu* »schlagen« zu p. *ghaṇṣati*; *tiyu* »Lob« = p. *thuti*, skt. *stuti*; *duṭ* »Schelm« = p. *dhutta*, skt. *dhūrta*; *pas* »Berührung« = p. *phassa*, skt. *sparsa*; *bim* »Grund, Erde« = p. skt. *bhūmi*. Auffallend ist das *v* in *venu* »werden« = *√bhū*: *veyi vē* = p. *bhavati*, *vū* = p. *bhūta*. — b) Beispiele für inl. *b* aus *bh* sind *obina* »passend, schön« = p. *sobhana*; *deḍubu* »Süßwasserschlange« = p. *deḍḍubha*; *ebenu* »einen raschen Blick auf etwas werfen«, das ich zu p. *ābhā* gestellt habe. Doch haben wir andererseits auch *poho* »viel« = p. *pabhu* und *pāhā* »Licht, Farbe« neben *paba* = p. *pabhā*, sowie *piḷivan* (*puḷuvan*) »fähig, im Stande« neben *piḷiban* = p. *paṭibhānin*.

2. Nicht selten ist der Fall, dass eine Aspirata durch Einschiebung eines Teilvocals zwischen Grund- und Hauchlaut gespalten wird. So in *daham* »Religion« neben *dam* = p. *dhamma*; *gahaṇa* »Nase« neben *goṇa* = p. *ghāṇa*; *pharas* »rauh, hart« = p. *pharusa* u. a. Auch im Wortinnern, wie *sāḍāha* (contrahirt *sāḍā*) »Glaube« = p. *saddhā*; *saṭahan* »Zeichen, Figur« = p. *sañṭhāna*; *sañiṭhan* »Schlussfolgerung« = p. *sannīṭhāna*. Ich bin jedoch der Ansicht, dass es sich in allen diesen Fällen um jüngere Entlehnungen handelt und die »Spaltung« der Aspirata gewissermassen eine übertriebene Aussprache derselben darstellt.

§ 19. Einfache Mutae (auch Aspiratae) zwischen Vocalen werden ausgeworfen. Der durch Zusammentreffen der Vocale entstehende Hiatus wird entweder durch Contraction oder durch Einschiebung eines Hiatusilgers beseitigt. Als Hiatusilger dienen *y*, *v*, *h*. Unverkennbar ist, dass die Aus-

wahl des Hiatusstilgers in Zusammenhang steht mit den benachbarten Vocalen. Bei *i* wird *y*, bei *u* wird *v* bevorzugt, *h* steht besonders zwischen gleichen Vocalen. Andererseits rufen die Hiatusstilger *y* und *v* ihrerseits oft die Verwandlung eines vorhergehenden Vocals in *i*, bzw. *u* hervor.

1. Beispiele für den Hiatusstilger *y*: *piya* »Vater« = p. *pitā*, *siyalu* »all« = p. *sakala*, *viduliya* (N. Sg.) »Blitz« = p. *vijjullatā*; *riya* »Wagen« = p. *ratha*, *piyayuru* »weibliche Brust« = p. *payodhara* u. s. w.<sup>1</sup>

2. Beispiele für den Hiatusstilger *v*: *oruva* N. Sg. »Boot« = skt. *udupa*, *guvan* »Firmament« = p. *gagaṇa*, *kovul* »Kuckuck« = p. *kokila*; *mevun* »Paarung« = p. *methuna*, *duvan* »Hüfte« = p. *jaghana* u. s. w.

3. Beispiele für den Hiatusstilger *h*: *ahas* »Luftraum« = p. *ākāsa*, *kihiri* Baumannname = p. *khadira*, *mihingu* »Pauke« = p. *mutiṅga*; *kehel* »Banane« = p. *kadalī*; *mehe* (neben *mē*) »Essen« = p. *medha*, *mihi* (neben *mī*) »Honig« = p. *madhu*, *bihiru* »taub« = p. *badhira*, *luhu* »leicht« = p. *laghu*.

4. Der Hiatusstilger schwankt: *tiyu* oder *tivu* »Preis, Ehre« = p. *thuti*; *govi* und *goyi* »Landmann« = p. *gopāka*, *sohovuru* und *sohoyuru* »Bruder« = p. *sahodara*, *diyul* und *duhul* »feines Gewebe« = p. *dukūla*.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Schwierig ist das Verhältnis von *tiyanu* »stellen« zu *tibanu* und *tabanu*. Ich möchte jetzt glauben, dass *tibanu*, *tabanu* auf p. *thāpeti* zurückgeht, *tiyanu* dagegen eine Neubildung ist aus *tiyenu* »sein«, urspr. »stehen«, welches zu p. *thiyati* gehört. — <sup>2</sup> Interessant ist N. Sg. *daruvā* »Knabe« und *dāriya* »Mädchen« = skt. *dāraka*, *dārikā*, wo der Einfluss des Vocals auf die Wahl des Hiatusstilgers deutlich hervortritt.

§ 20. Intervocalische Mutae können unter gewissen Umständen sich erhalten, nämlich 1. in der Compositionsfrage: *yakuḷu* »Eisenhammer« = p. *ayas-* + *kūṭa*, *māgam* »Frauenzimmer« = p. *mātugāma*, *pasutāv* »Reue« = p. *pacchātāpa*<sup>1</sup>; *gāmidam* »Geschlechtsgenuss« = skt. *grāmyadharmā*. Bei der Zusammensetzung mit Präpositionen ist der Gebrauch schwankend. Erhalten ist eine Muta z. B. in *piḷigannu* »annehmen« zu p. *paṭiṅganhāti*, *pādakunu* »ehrfurchtsvolle Begrüssung« = p. *padakkhiṇā*. Geschwunden ist sie in *piḷiyam* »Heilung« = p. *paṭikamma*, *piḷivak* »Gegner« = p. *paṭipakkha*, *piḷivisanu* »forschen, fragen« zu p. *paṭipucchati*, *niyaṅga* »Hitze, Dürre« = p. *nidāgha*.

2. Erhalten konnte sich ferner eine Muta bei eintretender secundärer Nasalirung (mittels Halbnasal). a) Beispiele sind (*h*) *iṇḍinu* »sitzen« zu p. *sīdati*, *niyaṅga* »Hitze, Dürre« = p. *nidāgha*, *veṇāda* oder *venāda* »Kaufmann« = p. *vāṇija*, *soṇḍa* »Schlangengift« = skt. *kṣveḍa*. Mehrfach tritt Nasalirung bei *bh* und *b* ein<sup>2</sup>, so in *nuṁba* (neben *nuba*) »Atmosphäre« = p. *nabha*, *kalaṁba* »junger Elefant« = p. *kalabha*, *gādum̐bu* (neben *gadubu*) »Esel« = p. *gaddabha*; *dalaṁbu* (neben *dalabu*) »Mutterleib« = p. *jalābu*. — b) Hier sind auch die nicht ganz seltenen Fälle zu erwähnen, wo urspr. *k* und *p* als *ṅg* und *ṁb* sich erhielten: *mihingu*, Baumannname, = p. *madhuka*, *ṭiṅgini* »Augenlid« = p. *thakana*; *kum̐ba* »Mast« = p. *kūpa*, *kimbul* »rotbraune Farbe« = p. *kapila*, *tuṁba* »Blei« = p. *tipu*, N. Sg. *kalaṁba* »Menge, Bündel« = p. *kalāpa*, *kiṁb-ihinu* »niesen« zu p. *khipati*. Im Auslaut erscheint hier *p*, so *kalap*, Stammform zu *kalaṁba*, *veḷap* »Busch, Strauch« = p. *viṭapa*. Durch eine Zwischenstufe mit *ṁb* und nachträglichen Verlust der Nasalirung erklären sich vielleicht auch die wenigen Fälle, wo *b* an Stelle eines intervocalischen *p* getreten ist, wie in *kabala* »Schädel« = p. *kapāla*, *tabanu* und *tibanu* »stellen« zu p. *thāpeti*. Wenigstens hat sich bei *kāsūbu* »Schildkröte« (N. Sg. *kāsba*) = p. *kacchapa* die Zwischenstufe *kāsūmbu* noch erhalten.

<sup>1</sup> *pasutāv* liesse sich auch auf eine Grundform \**pacchātāpa* zurückführen. — <sup>2</sup> Bei *ṁb* für *bh* ist natürlich auch § 18, 1 zu vergleichen; *bh* scheint sich als *b* auch ohne Nasalirung zu erhalten. Secundäre Nasalirung tritt auch bei solchen Muten

ein, die aus urspr. Doppelconsonanz entstanden sind: *duṃbul* »schwach« = p. *dubbala*, *puṅgul* »Mann« = p. *puggala*, *laṅga* »nahe« = p. *lagga*, *muṅgu* »Bohne« = p. *mugga*. In *bamburu* »Purpurfarbe« gegen p. *babbhu* = skt. *babhrū* ist zuerst Spaltung des *bhr* (§ 15, 4) und weiterhin Nasalirung des Labials eingetreten.

#### 4. ÜBERGANG VON *s* ZU *h*.

§ 21. 1. Die Verwandlung des Zischlautes *s* in *h* ist im Sgh. nicht mit Consequenz durchgeführt. Häufig liegen Doppelformen mit *s* und *h* vor; es lässt sich aber wohl im allgemeinen sagen, dass in diesem Fall die moderne Sprache die Formen mit *h* bevorzugt. Der Lautwandel *s* zu *h* kommt, wie wir § 14, 4 Anm. 3 gesehen haben, in den nordwestl. MIAV. vor; es finden sich aber Ansätze auch im P. und Pkt. Im P. wird in Verbindungen des Zischlautes mit einem Nasal ersterer zu *h* unter gleichzeitiger Metathese: vgl. *nahāna* »das Baden« = skt. *snāna*, *unha* »heiss« = skt. *uṣṇa*, *amhi* »ich bin« = skt. *asmi*. Für das Pkt. gilt das nämliche Gesetz (vgl. *nhāna*, *unha*, *amhi*); auch finden sich einzelne Beispiele für die Verwandlung von intervocalischem Zischlaut in *h*: *bāraha* »zwölf« (p. *bārasa*) = skt. *dvādaśa*, *diyaha* »Tag« = skt. *divasa*, *miha* »Vorgeben« = skt. *misa*, *pāhāna* »Stein« = skt. *pāṣāṇa*<sup>1</sup>.

2. Im Sgh. nimmt aber an dem Übergange zu *h* nicht bloss das aus urspr. Zischlaut hervorgegangene *s* teil, sondern, wie ich, dem nächsten Abschnitt vorgreifend, hier bemerke, auch ein solches *s*, das aus Palatallauten entstanden ist. In welchen Fällen aber und unter welchen Bedingungen *s* in *h* übergeht, wann es bestehen bleibt, und wann beide Laute beliebig wechseln, das ist nicht festzustellen. Begreiflich ist, dass im Auslaut *s* sich immer erhält. So in *kes* »Haar« = p. *kesa*; *pas* »fünf«, St. zu *paha* = p. *pañca*; *gas* »Baum«, N. Sg. *gaha* = p. *gaccha*; vgl. *kos-gaha*, *kos-geḍiya* »Brotfruchtbaum, Brotfrucht« zu skt. *kośa* u. s. w. Ebenso bleibt *s*, wo der Laut aus grammatischen Gründen verdoppelt werden muss, wie z. B. in *kossa* N. Sg. zu *kohu* »Büschel, Bündel« = skt. *kūrca*; *mässä* N. Sg. zu *māhi* »Fliegen« = p. *makkhikā*; *minissu* N. Pl. zu *minihā* »Mensch« (N. Sg.) = p. *manussa*; *kässä* Prät. zu *kahinu* »husten« zu p. *kāsa*; *bässä* Prät. zu *bahinu* »hinabsteigen« zu p. *bhassati*<sup>2</sup>.

3. Bei gewissen Wörtern scheint der Sprachgebrauch die Verwandlung von *s* in *h* nicht zuzulassen, so z. B. in *masa* N. Sg. »Monat« = p. *māsa*; hinter *u* in *yusa* N. Sg. »Brühe« = p. *yūsa*; hinter *i* in *pisas* »Dämon« = p. *pisāca*, *pirisa* N. Sg. »Gefolge« = p. *parisā*. Vielfach aber wechseln *s* und *h* in den gleichen Wörtern oder der gleichen Wortsippe<sup>3</sup> und es kann weiterhin nach § 27 das *h* sogar schwinden. Die Formen mit *h* oder gänzlichem Schwund des Lautes sind dann (s. o.) im allgemeinen als die moderneren anzusehen. Besonders stark ist der Wechsel im Anlaut: *sas*, *has*, *as* »Getreide« = p. *sassa*; *sasun*, *hasun*, *asun* »Botschaft« = p. *sāsana*. Die Präposition *sa-* erscheint in der dreifachen Gestalt *sa-*, *ha-*, *a-*: *sakuḷanu*, *hakuḷanu*, *akuḷanu* »falten« zu skt. *saṃkuṭati*. Doch auch im Wortinnern findet sich N. Sg. *isa* neben *iha* »Kopf« = p. *śiśa*; *gahanu* neben *gasanu* »schlagen« zu p. *ghaṃsati*; *nahinu* neben *nasinu* »zu Grunde gehen« zu p. *nassati* u. s. w.

4. In anderen Wörtern wieder scheint *h* zur alleinigen Geltung gelangt zu sein. So in *behet* »Arznei« = p. *bhesajja*, *mohol* »Stössel« = p. *musala*, *muhudu* »Ocean« (Metathese aus *\*humudu*) = p. *samudda* u. a.; in *pahāna* »Stein« = p. *pāsāna* (vgl. oben) ist das *h* wohl sehr alt. Das aus *s* entstandene *h* kann im Inlaute ausfallen und dann Contraction eintreten: *mōl* und *mūdu* stehen neben *mohol* und *muhudu*; *lūnu* »Zwiebel« geht durch *\*luhunu* *\*lahunu* auf p. *\*lasuna* = skt. *latuna* zurück.

<sup>1</sup> E. KUHN, Beiträge S. 53—54; JACOBI, Ausgew. Erz. in Māhārāshṭrī,

Gramm. § 29, 1. 21, 3; BEAMES, Compar. Grammar I, S. 346 ff. — \* Vgl. dazu oben § 7, 2 a bis c. — 3 Der Wechsel zwischen *s* und *h* und der gänzliche Ausfall des letzteren hat zuweilen zur Bildung falscher Formen geführt. So sagt man *seyin* »wegen« neben *heyin*, obwohl das Wort auf p. *hetu* zurückgeht, weil auch *sē*, *hē* »Brücke« (= p. *setu*) neben einander liegen. Unorganisch ist auch das *s* in *siriyal* »Auripigment« = p. *haritāla* und in *kesel* »Banane« neben *kehel*, wo es an Stelle des Hiatusstilgers (p. *kadali*) tritt.

#### 5. CEREBRALE UND PALATALE.

§ 22. Der Übergang der Cerebrale, sowohl der tönenden wie der tonlosen, zu *l* beginnt zwar bereits auf der Pāli- und Prākṛitstufe, ist aber erst im Sgh. consequent durchgeführt: 1. *ḍ* wurde zu *l* (= sgh. *l*) schon im P.<sup>1</sup> Es genügen daher wenige Beispiele: *taḷanu* »peitschen, schlagen« zu p. *tāḷeti*, skt. *tāḍayati*; *siḷu* »Diadem« = p. *cūḷā*, skt. *cūḍā*. Natürlich erscheint auch p. *lh* = skt. *ḍh* im Sgh. als *l*: *daḷa* »grob, dick« = p. *daḷha*, skt. *ḍṛḍha*; *muḷu* »thöricht« = p. *mūḷha*, skt. *mūḍha*. In einigen Fällen ist p. *l* aus skt. *ḍ* hervorgegangen; das Sgh. hat in den entsprechenden Wörtern ebenfalls *l* (*l*): *bubuḷu* »Pustel« = p. *bubbūḷa*, skt. *budbuda*; *uḷaru* »hoch« = p. *uḷāra*, skt. *udāra*.

2. Im Sgh. geht auch p. *ṭ* *th*, pkt. *ḍ* *ḍh* in *l* über. Beispiele sind sehr häufig: *piḷi*, Präpos., = p. *paṭi*, pkt. *paṭi*; *poḷaṅga* »Viper« = p. *paṭaṅga*; *makuḷu* »Spinne« = p. *makkaṭa*, pkt. *makkaḍa*; *uguḷanu* »mit der Wurzel ausreissen« zu p. *ugghāṭeti*; — *paḷamu* »der erste« = p. *paṭhama*, pkt. *paḍhama*; *daḷa* »Zahn« = p. *dāḷhā*; *poḷo* »Erde« = p. *paṭhavi*, pkt. *paḍhavi*. In einigen Fällen setzt das Sgh. eine Grundform mit Cerebral voraus, wo das P. Dental hat: *piḷu* »Junges« = p. *puṭhaka*, skt. *prṭhuka*; *paḷal*, *puḷui* »breit« = p. *puṭhula*, skt. *prṭhula*. Es sind hier auch die Präterita der *r*-Verba zu erwähnen. Wir haben sgh. *kaḷa* »gemacht«, *maḷa* »gestorben«, *haḷa* »weggenommen« = p. *kata* und *kaṭa* in *akaṭa*, *sukaṭa* u. s. w. (skt. *kṛta*), *mata* (skt. *mṛta*), *haṭa* (skt. *hṛta*). Ebenso *paṭaḷa* »ausgebreitet« = p. *paṭṭhata* und *-ṭa* u. a. m. Das P. ist also noch schwankend, während in späterer, aber noch vorsinghalesischer Zeit die Cerebralisierung, welche die Vorbedingung für den Übergang in *l* bildet, consequent durchgeführt wurde. Auch die Prākṛits schwanken. Neben *kaya*, *maya*, *haya* in der Māhārāṣṭrī haben wir in Ardhamāgadhī und Jaina-Pkt. *kaḍa*, *maḍa*, *haḍa* mit Cerebralisierung.

3. Vereinzelt tritt im Sgh. *r* statt *l* (= p. *l*, *ṭ*) ein. Vgl. *oru* »Boot« = p. *uḷumpa*, skt. *udupa* (genaue Grundform *uḷupa*); *upuraṇu* »ausreissen« zu p. *uppāṭeti*. Bei *kūkiri* »Gurke« = skt. *karkāṭi* liegt das *r* schon in p. *kakkāri* vor; bei *koru* »lahm« = p. *khonḍa*, skt. *khoḍa* haben wir im Skt. die Nebenform *khora*. Der Wechsel von *r* und *l* scheint die cerebrale Aussprache des ersteren zu erweisen.

<sup>1</sup> Wie im P. die Schreibung mit *ḍ* und *ḷ* ausserordentlich schwankend ist (E. KUHN, Beiträge S. 36—37), ebenso im Sgh. Ich habe *l* überall gesetzt, wo ein Cerebrallaut zu Grunde liegt.

§ 23. Den Übergang des tonlosen und des tönenden Palatals in *s* bzw. *ḍ* sehen wir in altsg. Sprachperiode vor unseren Augen sich vollziehen. Das Ergebnis des Processes ist dieses:

1. *c*, *cc*, *ch*, *cc* der Pālistufe — gleichviel welchen Ursprunges *cc*h sei — wird zu *s*. Das *s* kann an dem Übergang des ursprünglichen Zischlautes in *h*, wie er § 21 besprochen wurde, teilnehmen. Beispiele sind *sāḷu* »Bogen« = p. *cāpa*; *saru* »Gefäss, Griff (am Schwert)« = skt. *tsaru*, Grundform *\*charu*; *pisinu* »abwischen« zu p. *puñchati*; *pasak* »offenkundig« = p. *paccakkha*; *asara* »Nympe« = p. *accharā*, skt. *apsaras*; *kāsubu* »Schild-



kröte« = p. *kacchapa*, skt. *kaśyapa*; -as »Bär« = p. *accha*, skt. *r̥kṣa*, daneben N. Sg. *val-ahā*; *hatara* »vier« = p. *cattāro* neben *satara*; *iḥinu* »ausgießen« neben *isinu* zu p. *siñcati*; *hiṭinu* »stehen, sich befinden« neben *siṭinu*, nicht zu p. *tiṭṭhati*, sondern zu pkt. *ciṭṭhai*<sup>1</sup> u. v. a.

2. *j*, *jj*, *jh*, *jjh* der Pālistufe wird zu *d*. Beispiele: *dapanu* »murmeln« zu p. *jappati*; *dō* »Stern« = p. *joti*, skt. *jyotiḥ*; *piduru* »Stroh« = p. *piñjara*; *davanu* »brennen« zu p. *jhāpeti*; *mādīra* »Katze« = p. *majjāra*; *mādi* »mittler« = p. *majjha*. Auch das Verb *hadanu* »machen« wird kaum zu p. *sādheti* gehören. Jedenfalls müsste eine Grundform mit *ddh* angenommen werden; wahrscheinlicher ist mir ein Vergleich mit p. *sajjati*. In *varadinu* »fehlen, irren« geht *d* auf *jjh* von p. *aparajjhati* zurück; in dem Subst. *varada* »Irrtum« = p. *aparādha* dürfte es durch Anlehnung an das Verbum sich erklären. Endlich ist mir fraglich, ob der Volksname *vāddā* wirklich zu *vyādha* »Jäger« gehört; Grundform wäre auch in diesem Falle *\*vyaddha*. Aber ich glaube, dass hier nur spätere volksetymologische Ausdeutung des Namens vorliegt. Die Stammform *vādi* (z. B. *vādi-putā* »Mann aus dem Vāddā-Stamm«) führt uns eher auf das Part. *vajjita* »isolirt, ausgeschlossen«, was einen vorzüglichen Sinn ergäbe.

3. In einer Anzahl von Fällen ist der Palatal *c* nicht zu *s*, sondern (durch *j*) zu *d* geworden. Hierher gehört vor allem das Encliticon *da* »und«. Die Zwischenform *ja* ist hier, wenn nicht blosses Versehen des Steinmetzen vorliegt, inschriftlich bezeugt<sup>2</sup>. Weitere Beispiele sind *āduru* »Lehrer« = p. *ācāriya*; *kavada* »Rüstung« = p. *kavaca*; *goduru* »Beute, Nahrung« = p. *gocara*; *narada* »spitzes Instrument« = p. *narācā*; *nidu* »Mann ohne Kaste« = p. *nīca*; *pādum* »Osten« = p. *pācīna*<sup>3</sup>; *mudanu* »befreien« zu p. *muñcati*; *yadinu* »bitten, flehen« zu p. *(ā-)yācati*. In *(h)avurudu* »Jahr« = p. *saṃvacchāra* ist überdies Metathese aus *\*(h)avuduru* anzunehmen<sup>4</sup>.

4. Weniger sicher ist mir der Übergang von *c* zu *t*. Als Beispiel lässt sich *niti* »ständig, immer« = p. *nicca*, skt. *nitya* anführen. Das andere Beispiel *māti* »Minister« dagegen ist nicht zweifellos, da man das Wort statt von p. *amacca* auch von p. *mantin*, skt. *mantrin* ableiten könnte. Die Inschriften haben allerdings die Formen *ameta* und *āmati*.

<sup>1</sup> Dies wurde, so viel ich sehe, zuerst von RHYS DAVIDS, IA. II, S. 249 richtig erkannt. — <sup>2</sup> Inschr. von Kaikāva, Nr. 13 bei E. M. — <sup>3</sup> Über ausl. *m* statt *n* s. § 28, 2 b. — <sup>4</sup> Vielleicht sind auch *hiṇḍu* »Stachel (des Stachelschweines)« = p. *sūci* (mit sekundärer Nasalirung) und *āda* »gebeugt, gekrümmt« = p. *āñāta* anzuführen.

## 6. HALBVOCALE, NASALE, LIQUIDAE UND DER HAUCHLAUT.

§ 24. Die Halbvocale *y* und *v* sind im Sgh. gut erhalten. 1. Namentlich ist von Wichtigkeit, dass anl. *y* nicht wie im Pkt. zu *j* geworden: sgh. *yanu* »gehen« zu p. *yāti*, aber pkt. *jāti*; *yafi* »Stock, Stab« = p. *yatṭhi*, aber pkt. *jaṭṭhi*; *yutu* »passend« = p. *yutta*, aber pkt. *jutta*. Beispiele für inl. *y* sind *ayiti* »zugehörig« = p. *āyatta*; für anl. *v* *vāl* »Liane« = p. *vallī*<sup>1</sup>; für inl. *v* *divi* »Leben« = p. *jīvita*<sup>2</sup>.

2. Indessen hat der Umstand, dass sowohl *y* wie *v* als Hiatusstilger verwendet werden, zu mancherlei Vertauschung der Halbvocale geführt. So steht *y* statt *v* in *niyara* »Damm« = p. *nivāra*, und *v* statt *y* in *asavidu*, Name eines Sternbildes = skt. *aśvayuj* und *nuvan* »Auge, Einsicht« = p. *nayana*. Auch mit *h*, das gleichfalls als Hiatusstilger dient, können die Halbvocale wechseln: *dovinu* »melken« zu p. *dohati*, *lovinu* »lecken« zu p. *lehati*, und umgekehrt *buhuru* »Loch« für p. *vivara*. Endlich können urspr.

*y* und *v*, wie die Hiatusilger, ausfallen und dann Contraction eintreten, wovon oben § 3 die Rede war.

<sup>1</sup> Über *ḍ* im Anlaut statt *v* s. unten § 28, 1c. — <sup>2</sup> Die Verbindung *vy* ist natürlich im Sgh. nicht mehr erhalten. Vgl. *vag* »Tiger« = pkt. *vaggha*, aber p. *vyaggha*; *vaṅṅi* »gekrümmt« = skt. *vyāṅṅila*. Spaltung ist eingetreten, und zwar schon in vorgsh. Zeit, in *viyavul* »verwirrt, bestürzt« = p. *vyākula*.

§ 25. Auch die Nasale sind im Sgh. gut erhalten. 1. Bemerkenswert ist vor allem, dass das Sgh. den Übergang von intervocalischem *n* zu *ṇ* nicht mitgemacht hat, dem P. in dieser Hinsicht also noch näher steht. Vgl. *pana*, *puna* »wieder« = p. *puna*, aber pkt. *puna*; *minis* »Mann, Mensch« = p. *manussa*, aber pkt. *manussa*; *yoduna* N. Sg. <sup>1</sup> »Meile« = p. *yojana*, aber pkt. *joṇa*. Es scheint aber überhaupt, dass die Aussprache zwischen *n* und *ṇ* nicht mehr scharf unterscheidet, weshalb auch die Schreibung eine sehr schwankende ist. Am geratensten dürfte sein, sich nach dem P. zu richten. Ich schreibe also *kaniṭṭu* »klein, gering« = p. *kaniṭṭha* gegen pkt. *kaṇ*; aber *kaṇa* »blind« = p. *kāṇa*, *paṇa* »Schaum« = p. *phaṇa*, *pekaṇi* »Nabel« = p. *pekkhaṇiya*, *gōṇa* »Elkhirsch« = p. *gokaṇṇa*, *āṇa* »Nagel« = p. *āṇi*<sup>2</sup> u. s. w.

2. Statt anl. *ñ* des P. = skt. *jñ* erscheint sgh. *n*. Mit den Palatalen hat das Sgh. auch den palatalen Nasal verloren<sup>3</sup>. Vgl. *nē* »wissenswert« = p. *ñeyya*, skt. *jñeya*; *nān* »Wissen« = p. *ñāna*, skt. *jñāna*; *nā* »Verwandtschaft« = p. *ñāti*, skt. *jñāti*. Das Pkt. hat hier wie das Sgh. *neya*, *nāna*.

3. Der Nasal *n* wechselt zuweilen mit *l*: *naḍa* »Schmutz« steht für p. *lanḍa*, *nagal* »Schwanz« für skt. *lāṅḡḷa*<sup>4</sup>; *naganu* »emporheben« gehört zu p. *laṅgheti*. Vgl. *en-sāl* (neben *el-biju*) »Cardamomen« = p. *elā* und *muhunu* (neben *muhul*) »Gesicht« zu Apabhr.-pkt. *muhulla*; vielleicht auch *pihinanu* »schwimmen« durch *\*pihilanu*, *\*pivilanu*, *\*pilivanu* zu p. *piluvati*. Umgekehrt steht *l* für *n* in *lā* »neu, jung, frisch« = p. *nava*, *pasal* »nahe« = p. *paccāsanna*, und in *val* = *vana* »Wald« in zahlreichen Zusammensetzungen wie *val-sara* »Waldbewohner, Wilder« (skt. *vanacara*), *val-as* »Bär«, *val-kehel* »wilde Banane« u. s. w. Vgl. auch *velāṇḍa* »Kaufmann« neben *venāṇḍa* = p. *vāṇija*. Der Anfang des Wechsels von *n* und *l* geht in das P. zurück. Hier steht *nalāṭa* »Stirne« (= sgh. *nalal*) neben *lalāṭa*, und *naṅgala* »Pflug« entspricht dem skt. *lāṅgala*; *l* steht im P. für *n* in *elaṇ* »Fehler, Sünde« (so ist statt *elaṇ* zu lesen) = skt. *enas*.

4. Der Nasal *m* wechselt zuweilen mit *v*. So steht *m* für *v* in *nama* »neun« (Subst.) neben *nava* und in *nimenu* »erlöschen, aufhören« neben *nivenu* zu pkt. *nivvāi*, p. *nibbāti*. Auch *pāminenu* »gelangen, ankommen« setzt *\*pāvinenu* voraus; *v* ist hier der Hiatusilger, und das Verbum ist = p. *pāpunāti*. In der Inschrift der Ruvanvāli-Dagoba wird diese selbst einmal *ruvan-māli* genannt<sup>5</sup>. *v* steht für *m* in *navanu* »sich verneigen« neben *namanu* = p. *namati*. Der Wechsel zwischen *m* und *v* ist auch im Apabhr.-Pkt. und in den MIAV. sehr häufig; die Wz., die dem p. *pāpunāti* entspricht, lautet z. B. auch im Gujarāṭi *pām*<sup>6</sup>.

5. Die Nasale *n*, *ṇ*, *m* werden zuweilen in *ṇḍ*, *ṇḍ*, *mḍ* verwandelt, sei es nun, dass sie von Haus aus einfach oder aus Doppelconsonanten vereinfacht sind: *kiṇḍuru* Bezeichnung mythischer Wesen = p. *kinnara*; *paṇḍuru* »Geschenk« = p. *paṇṇākāra*; *baṇḍara* »Wespe« = p. *bhamara*; *baṇḍuru-kes* »Locke« zu skt. *bhramaraka*; *baṇḍa* ein best. Mass = p. *byāma*. Bei *duṇḍuru* »Purpur« gegen skt. *dhūmra* ist eine Zwischenform mit Spaltung des *mr* (§ 15, 4) anzunehmen, ebenso bei *nāḍuru* »gebogen, gekrümmt« gegen skt. *namra*. Hier ist überdies dann die Nasalirung der Grundform *\*nāmburu*

nachträglich geschwunden. Das gleiche ist der Fall in *munuburu* »Enkel« (aus *-mib-*) gegen inschriftlich bezeugtes *manumaraka*, das Metathese aus *\*manuramaka* = skt. *manorama* ist.

<sup>1</sup> Ich gebe den N. Sg., da die Stammform *yodun* nichts beweisen würde. Im Auslaut steht immer *n*: vgl. *-an*, St. zu *raṇa* »Wald«. — <sup>2</sup> CLOUGH hat *pana*, *pekaniya*, *gōṇā*, *āna*. — <sup>3</sup> Er erscheint dann neu in der ganz jungen Verbalform *kaññā* »ich werde essen«, *kaññāmu* »wir werden essen«. — <sup>4</sup> Aber *nagutu* »Schwanz« = p. *naṅguṭṭha*. — <sup>5</sup> Nr. 145, Z. 22 bei E. M. Vgl. B. GUNASEKARA, JRAS. C. B. VII, 1882, Nr. 25, S. 183 und 185. — <sup>6</sup> HOERNLE, Compar. Gramm. of the Gaudian Languages S. 74; GRIERSON, ZDMG. 50, S. 16–17.

§ 26. Die Liquidae *r* und *l* sind ebenfalls gut erhalten: *rak* »Schutz« = p. *rakkhā*, *piri*- Präpos. = p. *pari-*; *lada* »erlangt« = p. *laddha*, *usulanu* »tragen, unterhalten« zu p. *uccāleti*. 1. Zuweilen geht *r* in *l* über, eine Veränderung, die bereits im P. und in der Māhārāṣṭrī gelegentlich vorkommt, den westl. MIAV. nicht fremd ist, und in der Māgadhī als Regel gilt<sup>1</sup>. Beispiele aus dem Sgh. sind *ātul* »innerhalb« = p. *antarā*, *kilil* »Wipfeltrieb« (der Cocospalme) = p. *kalira*, *il* »kalt« = p. *sisira*, *diṁbul* Baumname = p. *udumbara*, *kulunu* »Erbarmen«<sup>2</sup> = p. *karuṇā*. So wohl auch *gal* »Stein, Fels« = p. *giri*; der Name des höchsten Berges auf Ceylon Pidurutalagala würde wohl p. *Piṇjaratalagiri* lauten. Bereits im P. liegt *l* gegen skt. *r* vor in sgh. *aya* »Aloe« = p. *agalu* (und *ru*), skt. *agaru*.

2. Statt p. *l* steht sgh. *r*<sup>3</sup> in *uguru* »Kehle« gegen p. *gala*. Es dürfte da eine Nebenform mit *r* schon in vorsgh. Sprachperiode vorgelegen haben, weil auch im Skt. die Wurzel *gar* lautet. Ebenso haben wir neben *vilin* »flüssig« = p. *vilina* das anscheinend altertümlichere *vurunu-tel* »Fleischsaft« = p. *vilina-tela* und dazu das Verbum *virīyanu* »zergehen, schmelzen«. Auch hier liegen im Skt. die Doppelformen der *√rī* und *lī* vor.

<sup>1</sup> E. KUHN, Beitr. z. Pali-Gramm. S. 44; JACOBI, Ausgew. Erz. in Māhār., Gramm. § 21, 4; GRIERSON, ZDMG. 50, S. 13. — <sup>2</sup> In Verbindung mit *u* scheint man meist *!* zu schreiben. Über das Schwanken zwischen *l* und *!* s. oben § 22, 1 Anm. In der Eḷu-Poesie können *l* und *!* reimen. Vgl. KJ. 32. — <sup>3</sup> Über *r* statt *!* (aus p. *ḍ* *!*) s. oben § 22, 3.

§ 27. Der Hauchlaut *h* fällt leicht aus, da er mit ausserordentlich schwacher Articulation ausgesprochen wird. 1. Erhalten ist er anlautend in *haladu* »Gelbwurz« = p. *haliddā*, *has* »Gans« = p. *haṁsa* u. a.; verloren gegangen ist er in *at* »Hand« = p. *hattha*, *āt* »Elefant« = p. *hatthin*, *idolu* »Schaukel« = skt. *hindolā*, *iṅgul* »Mennig« = p. *hiṅguli*, *īyē* »gestern« zu p. *hīyo hiyyo*; Doppelformen liegen vor in *arinu* und *hariṇu* »wegnehmen« zu p. *harati*. Der Abfall trifft auch solches *h*, das aus *s* hervorgegangen ist, z. B. *ūru* »Eber« = p. *sūkara*.

2. Im Inlaut ist *h* erhalten z. B. in *bihi* »draussen« = p. *bahiṇ*, *daha* »Teich« = p. *daha*; ausgefallen mit nachfolgender Contraction in *nānu* »sich baden« neben dem Caus. *nahavanu* »baden, waschen« zu p. *nahāyati*, *mī* »Erde« neben *mihī* = p. *mahī*, *lō* »Metall« = p. *loha*, *lē* »Blut« (durch *\*lehi*) = p. *lohita* u. s. w. Der Contractionsvocal ist nachträglich gekürzt in *dola* »Gelüste, Begierde« = p. *dohaḷa*. Das ausgefallene *h* ist wieder aus *s* hervorgegangen in *mōl* »Stössel« neben *mohol* = p. *musala* u. a. Vgl. § 21, 4.

3. Durch *v* wird *h* abgelöst in *dovinu* »melken« (vgl. § 24, 2) zu p. *dohati*, wohl unter dem Einfluss des vorhergehenden Vocals; aus gleichem Anlasse durch *y* in *piyu* »geschlossen, zugedeckt« neben *pivu* = p. *pihita*.

## C. AN- UND AUSLAUT, DISSIMILATION UND METATHESSEN.

§ 28. 1. Über gewisse Veränderungen im Anlaut der Wörter, wie z. B. Verkürzungen unter Einfluss des Wortaccentes und Abfall von *h* wurde oben § 5 und § 27, 1 gesprochen. a) Dazu kommen nun noch folgende Einzelfälle: Ein *y* scheint anlautend vor *u* geschwunden zu sein in *um̐ba* »ihr«, das ich auf ein *\*yumbhe* zurückführe, und vielleicht in *varada* »Unterkönig«, wenn es wirklich auf p. *yuvārāja* und nicht vielmehr auf p. *uparāja* zurückgeht. Vereinzelter Schwund eines anlautenden Consonanten liegt auch vor in *udalu* »Hacke« = skt. p. *kuddāla*. Zwischenstufe ist vielleicht *\*hudalu*<sup>1</sup>. Umgekehrt haben wir Zuwachs eines Consonanten in *lih̐l*, *lil* »locker, lose« neben *ih̐l* = p. *sithila*. — b) Wechsel von Media und Tenuis im Anlaut haben wir in *girā* »Papagei« neben *kira* = p. *kira*; *gevanu* »reiben, aufreiben, (die Zeit) verbringen« statt *\*kev* zu p. *khepeti*; *bonu* »trinken« — im Caus. noch *povanu* — zu p. *pibati*. Umgekehrt haben wir *kurulu* »Vogel« = p. *garuḷa*, skt. *garuḍa* und *kum̐buru* »Reisfeld« neben *gām̐buru* »tief«, beides wohl auf p. *gambhūra* zurückgehend<sup>2</sup>. — c) In einigen Wörtern steht anlautend *b* für *v*. Es scheint, dass hier alte Dialektmischung vorliegt. So steht *baka* »Kranich« neben *vaka*; dem Monatsnamen p. *vesākha* (Vaiśākha) entspricht sgh. *bak*. Ich habe auf diesen Wechsel einige Etymologien basirt, nämlich *buhuru* »Loch« = p. *vivara* (vgl. § 25, 2), *burul* »locker« = p. *virala*, *beṭi* »Mist« = skt. *viṣṭhā* und *bāri* »unmöglich«. Das letzte Wort wäre durch *\*avāri*, *\*vāri* auf skt. *apārya* zurückzuführen, wie P. GOLDSCHMIDT *boru* »Lüge« von skt. *aparādha* abgeleitet hat<sup>3</sup>. Auch im P. stehen *byāma* und *vyāma* »Klafter« neben einander; auf jenes geht im Sgh. *baṁba*, auf dieses *vāma*<sup>4</sup> zurück.

2. Was den Auslaut betrifft, so werden a) gewisse Consonanten nicht geduldet. Es findet sich niemals ein Cerebral, *r* oder *h*. Es erhält sich hinter diesen Lauten in der Regel ein ursprünglich vorhandener Vocal; denn in der frühesten Sprachperiode, wie sie durch die Inschriften vor dem 10. Jahrh. repräsentirt wird, besitzen die sgh. Wörter ausschliesslich vocalischen Ausgang. Das cerebr. *ṇ* wird, wo es in den Auslaut zu stehen kommt, zum dentalen *n*: *ran* »Gold« Stammform zu *raṇa*. Naturgemäss werden auch die tönenden Consonanten im Auslaut zu tonlosen: vgl. *ak* »Ende« Stammform zu *aga* = p. *agga*; *kat* »Tragtange, Pingo« Stammform zu *kada* = p. *kāca*; *behet* »Arznei« Stammform zu *beheḷa* = p. *bhesajja*; *kalap* »Menge, Bündel« Stammform zu *kalaṁba* = p. *kalāpa*. Über *s* und *h* s. § 21, 2. — b) Im Auslaut steht hinter *u* zuweilen *m* für *n*: *neḷum* »Lotosblume« neben *neḷun* = p. *nalina*, *pādum* »Wolke, Regen« = p. *pajjunna*; *pāsasum* »Lob, Preis« = p. *pasamsana*, *rāngum* »das Tanzen« = skt. *raṅgana*. Vielleicht erklärt sich so das Verhältnis der Verbalnomina auf *-um* zu denen auf *-anu* lediglich als lautliche Differenz, so dass sowohl *naṭanu* als *nāṭum* »das Tanzen« auf *naṭṭana* zurückginge. — c) Was die Verkürzung des Auslautes anlangt, so hat bekanntlich bereits das P. alle auslautenden Consonanten abgeworfen. Die Wörter können nur auf einen Vocal oder auf Anusvāra endigen. Das Sgh. geht in seiner ältesten Sprachperiode noch um einen Schritt weiter, indem es auch den Anusvāra abwirft. Dem Beinamen p. *Devānaṁ-piya* »der göttergeliebte« entspricht altsg. *Devana-piya*<sup>5</sup>; auch die Dativformen wie *biku-sagahaṭa* entsprechen wohl einem p. *bhikkhusaṅghassattham*, während daneben sich auch *biku-sagahaṭaya* = p. *bhikkhusaṅghassatthāya*<sup>6</sup> vorfindet. Der Verlust des Anusvāra in der classischen Sprache begegnet uns namentlich in zahlreichen Adverbien auf *-a*: *vaṭa* »ringsum« z. B. geht auf ein p. *vaṭṭaṇi*, *laṅga* »nahe«

auf ein p. *laggaṃ* zurück; vgl. *bihi* »draussen«, wo schon im P. *bahi* neben *bahiṃ* vorkommt. Aber der Zerfall der Wortausgänge schreitet nunmehr noch weiter vorwärts. Namentlich zeigt *a* im Ausl. die Neigung abzufallen. Aus der Endung *-ana* des Gen. Pl. wird die Endung *-an* des Cas. obl. Pl.; der Endung *-ena* des Instr. Sg. entspricht *-en*, *-in*. In letzterem Falle bilden die in der Elu-Litteratur gar nicht seltenen Formen auf *-ini* die Vermittelung<sup>7</sup>. Auch die Stammformen der Nomina, wie sie im Vorderglied der Composita erscheinen, büßen ihren Vocal ein, oder er wird hinter einem Consonanten, der nicht im Auslaut stehen kann, reducirt. Vgl. § 30ff. Die Endung *-ita* der Participien Prät. verkürzt sich zu *-i*: *ihī* »in Begleitung von« = p. *sahita*, *gīlī* »fallend, tröpfelnd« = p. *galita*, *nīsī* »passend, geeignet« = p. *nissita* u. a. m.; vgl. auch *piṇī* »süss« = p. *paṇita*. Neben *-i* findet sich auch *-u*. So steht inschriftlich *divu* »Leben« neben dem gebräuchlichen *divi* = p. *jivita*, und im Bücher-Elu *ayu* »vergangen« = p. *atita*<sup>8</sup>, *olaṃbu* »hangend« = p. *avalambita*. Die doppelte Vertretung durch *-i* und *-u* ist in der Folge, wie wir in § 53 sehen werden, für die sgh. Verballflexion von Wichtigkeit geworden. Ebenso wird die Endung *-ka* (*-aka*, *-ika* u. s. w.) vielfach zu *-i*, *-u*, wie z. B. in *govi* »Landmann« = p. *gopaka*, *māsi* »Fliege« = skt. *maksikā*; *ivasu* »Laienbruder« = p. *upāsaka* u. a. Andere mehr vereinzelt Verkürzungen des Nominalstammes liegen vor in *osu* »Medicin« = p. *osadha*, *tamburu* »Lotosblume« = pkt. *tamarasa*, *kapu* »Baumwolle« = p. *kappāsa*, *sumu* »Menge« = p. *samūha* u. a.<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Vgl. *kiul* neben *hiul* = p. *hintāla*, N. einer Palmenart. — <sup>2</sup> Auch *tepul* »Gespräch« wird wie *dapanu* »murmeln« von E. MÜLLER, Ancient Inscriptions S. 163 zu p. *jappati* gestellt, stünde dann also für \**depul*. — <sup>3</sup> IA. VI, S. 325 Anm. Im Inlaut haben wir vereinzelt *vayaṇba* und *vayaba* »Nordwest« = skt. *vāyavi*, *velaṇba* »Stute« = p. *valavā*, skt. *vaḍavā* und \**bā*. — <sup>4</sup> H. JAYATILAKA, Glossary of Sinhalese Classical Words. — <sup>5</sup> Vgl. Nr. 2, 3, 6 und öfters bei E. MÜLLER, Ancient Inscriptions. — <sup>6</sup> Nr. 9, 13 u. s. w.; Nr. 10, 11. Auch *bikusagaha aṭaya* ohne Sandhi in Nr. 5. — <sup>7</sup> Vgl. z. B. *adarini* »mit Ehrfurcht« KJ. 29, *vatini* »mit dem Gesicht« KJ. 85. — <sup>8</sup> Bei H. JAYATILAKA a. a. O.; *divu* Nr. 148 A, 11 bei E. M. — <sup>9</sup> Die Verkürzung des Auslautes ist Wirkung der Zurückziehung des Tones auf den Wortanfang. Es finden sich daher auch nicht selten im Wortinnern Verkürzungen, wie z. B. *kaluriya* »Tod« = p. *kālakiriya* und ganz analog *aṇḍuru* »Finsternis« = p. *andhakāra* und *paṇḍuru* »Geschenk« = p. *pannākāra*; ferner *iṅguru* »Ingwer« = p. *siṅgivera*, *pokuṇu* »Lotosteich« = p. *pokkharanī* u. a. m.

§ 29. 1. Ein beachtenswerter Fall von Dissimilation ist *kubudinu* »erwachen« neben *pubudinu* = p. *pubujjhati*, wie im P. *kipilla* »Ameise« einem skt. *pipīla*, oder *takkola*, N. einer best. Nuss, einem skt. *kakkola* gegenüber steht. Auf Dissimilation beruht wohl auch *tesu* »die übrigen« neben *sesu* = p. *sesa*; dagegen verdankt *dahas* »tausend« sein *d* vermutlich einer Anlehnung an *dasa*, *daha* »zehn«.

2. Metathesen sind im Sgh. häufig. a) Metathese von Vocalen hat stattgefunden in *kiṇbul* »Krokodil« = p. *kumbhila*; *puvaḷu* »stolz« durch \**pavula* aus Grundform \**pavulha*, skt. *prauḷha*; *kāmati* »Wunsch besitzend« aus *kaṃāti*. Auch *poravanu* »(Kleider) anziehen« geht durch ein \**puravanu*, das aus \**paruvanu* umgestellt ist, auf p. *pārūpati* zurück. — b) Metathese von Consonanten findet sich besonders häufig bei *r*, doch auch bei *m*, *l*, *h*. So steht *harak* »Ochse« für \**hakarū* = skt. *śakvara*; *tarahal* »Goldschmied« für \**talaharu* = p. *tulādhāra*; *kirivul* »Körper« für \**kilivuru* = p. *kalevara*; *uriru* »Blut« für \**ruiru* = p. *rudhira*; *nuruva* »klingender Schmuck« für \**nuvura* = p. *nūpura*; *dasaruva* »Schulter« für \**dasavura* = skt. *doṣṣikhara*; *veraḷu* »Katzenauge« für \**velaru* = p. *veluriya*; *varaḷu* »gekrümmt« für \**vaḷaru* = skt. *vaṭhara*, *vaṭara*; *avurudu* »Jahr« für \**aruduru* = p. *saṃvacchara* (§ 23, 3); *vasuru* »Kot« für \**varusu* = skt. *varcas* mit Spaltung der Doppel-

consonanz nach § 15, 4<sup>1</sup>. Andere Metathesen sind *mahaṇu* »Asket« für \**hamaṇu* = p. *samaṇa*; *muhudu* »Ocean« für \**humudu* = p. *samudda*; *yahan* »Bett« für \**hayan* = p. *sayana*; *sāhāllu* »leicht« für \**sālāhu* = p. *sallaghuka*. Dass auch *pihinanu* »schwimmen« vielleicht durch Umstellung aus \**pinihanu* für \**pilihanu* aus p. *piluvati* hervorgegangen ist, wurde § 25, 3 besprochen. Starke Metathesen sind endlich *molok* »zart« für \**komol* = p. *komala* und *bulat* »Betel« für \**tabul* (im Roḍiyā-Dialekt noch *tabala*) = p. *tambūla*.

<sup>1</sup> Älter ist die Umstellung in *keṇera* »Elefantenweibchen«, welche schon im p. *kaṇeru* neben *kareṇu* vorkommt.

## ZWEITES CAPITEL. FORMENLEHRE.

### A. SUBSTANTIVUM UND ADJECTIVUM.

#### 1. DIE NOMINALSTÄMME.

§ 30. Die Stammformen der Substantiva und Adjectiva gehen auf die entsprechenden Stammformen der prākritischen Vorstufe zurück und zwar unter folgenden Normen: 1. Es besteht die Tendenz, kurze Vocale am Ausgang des Stammes abzuwerfen. Dies gilt sowohl für *a*, wie auch für *i* und *u*. So ist z. B. *a* abgefallen in Substantiven wie *yak* »Dämon« = p. *yakkha*, *mas* »Fisch« = p. *maccha*, *at* »Hand« = p. *hattha*, *riyan* »Elle« = p. *ratana*, *gam* »Dorf« = p. *gāma*, *nay* »Schlange« = p. *nāga*, *pav* »Sünde« = p. *pāpa*, *davas* »Tag« = p. *divasa*, wie auch in Adjectiven wie *us* »hoch« = p. *uccha*, *nil* »blau« = p. *nīla*, *rat* »rot« = p. *ratta*. Der Vocal *i* ist abgeworfen in *ās* »Auge« = p. *acchi*, *āl* »Reis« = p. *sālī*, *bim* »Erde, Grund« = p. *bhūmi*, *rās* »Menge« = p. *rāsi*, *vāv* »Teich« = p. *vāpi*; der Vocal *u* in *bik* »Bettler« = p. *bhikkhu*, *ayal* »Aloe« = p. *agalu*, *den* »Kuh« = p. *dhenu*, *mav* »Mutter« = *mātu* u. s. w. Der Abfall der Stammvocale ist aber spätes Datum; er ist jünger als der Umlaut, wie die Beispiele *ās*, *bim*, *vāv* u. s. w. erweisen. In der That haben die ältesten Inschriften noch vocalischen Stammausgang. Hier haben wir *biku-saga* »die Mönchsgemeinde« = späterem *bik-saṅga*, *puna-masa* »der Vollmond« = späterem *pun-masa*, *gama-keta* »die Flur« = späterem *gam-keta*<sup>1</sup>. Das erste, was wir bereits in der ältesten Periode der Epigraphik beobachten, ist eine gewisse Unsicherheit, ein Schwanken des Stammvocales. Wir finden z. B. *puni-masa* und wiederholt *bika-saga*<sup>2</sup> geschrieben. Aber es muss die Möglichkeit offen gelassen werden, dass es sich lediglich um Versehen der Steinmetzen handelt, nicht um die Reflexe einer schwankenden Aussprache. Auch in den Inschriften der Übergangszeit zwischen dem 5. und 9. Jahrh. endigen die Stämme noch vocalisch; man liest hier in Nr. 102 *bika-saga* wie in den jüngeren Inschriften der vorhergehenden Epoche. Erst vom 10. Jahrh. ab ist, wie ein Blick in den Text der Inschriften Nr. 110 und ff. zeigt, die Stammverkürzung durchgeführt.

2. Die Stammverkürzung erfolgte, wie es scheint, in der Weise, dass zunächst Reduction zu einem Vocal von unbestimmter Klangfarbe eintrat. Dieser Reductionsvocal hat sich nun in vielen Fällen in der Gestalt von *a* als Stammausgang erhalten, und zwar speciell hinter solchen Consonanten, welche im Wortauslaut nicht geduldet werden. Dies gilt vor allem von den Cerebralen und von *r*; doch auch hinter Medien, namentlich wenn sie den Halbnasal bei sich haben, erhält sich der reducirte Stammvocal als *a*. So haben wir die Stämme *baḍa* »Bauch« = p. *bhaṇḍa*, *raṭa* »Königreich« = p. *raṭṭha*, *hora* »Dieb« = p. *cora*; *gōṇa* »Elk« = p. *gokaṇṇa* u. s. w.; doch

auch *veda* »Arzt« = p. *vejja*, *muva* »Hirsch« = p. *miga*; ferner *āṇḍa* »Aal«, *veḷaṇḍa* »Kaufmann« = p. *vāṇija*, *poḷaṅga* »Viper« = *paṭaṅga*<sup>1</sup>. Dass es sich hier thatsächlich um Entwicklung aus einem Reductionsvocal handelt, beweist schon der Umstand, dass auch der Stammvocal *i* in solchen Fällen als *a* erscheint, nachdem er vorher Umlaut bewirkt hat: *pela* »Reihe« = p. *pāli*, *vāṭa* »Hecke« = p. *vaṭṭi*. Bei Adjectiven (Participien) haben wir *a* als Rest des Stammvocals in *baṭa* »untergegangen« = p. *bhaṭṭha*, *kaṭa* »gemacht« = p. *kaṭa*, *daṭa* »zahn« = p. *daḍḍha* »gebrannt«, *lada* »erlangt« = p. *laddha*, *tada* »hart« = p. *thaddha*.

3. Es ist wohl kein Zweifel, dass auch *i* und *u* mehrfach nur aus dem reducirten Stammvocal sich entwickelt haben, und zwar in den nämlichen Fällen wie *a*. Wenn z. B. zu St. *iri* »Linie« der N. Sg. *ira*, oder zu *riṭi* »Ruder« *riṭa* lautet, genau wie zu *at* »Hand« *ata*, so dürfen wir in *i* wohl solch einen Überrest des Stammvocales erkennen, der in diesem Fall *a* war: skt. *cira* und p. *aritta*. Das gleiche gilt von *u* in Wörtern wie *akuru* »Buchstabe« = p. *akkhara*, *akunu* »Donner« = p. *akkhanā*, *karunu* »Ursache« u. s. w., wenn sie den N. Sg. *akura*, *akuna*, *karuna* bilden; vgl. auch *muhudu* »Ocean« = p. *samudda*, N. Sg. *muhuda*. Ebenso darf auch in *ūru* »Eber«, = p. *sūkara*, *ukuṇu* »Laus« = skt. *utkuna*, *vaṇḍuru* »Affe« = p. *vānara* (§ 25, 5), *bamuṇu* »Brahmane« = p. *brahmana* u. s. w. das *u* in der nämlichen Weise beurteilt werden, da diese Nomina den N. Sg. *ūrā*, *ukuṇā*, *vaṇḍurā*, *bamuṇā* u. s. w. bilden, wie er *putā* zu *put* »Sohn«, *ātā* zu *āt* »Elefant« lautet. Auch in *duṭu* »gesehen« = p. *diṭṭha* ist *u* wohl Rest des Stammvocals, sowie bei den Adjectiven wie *sudu* »weiss« = p. *suddha*, *gāmburu* »tief« = p. *gambhīra*, *suḷu* »klein« = p. *cūḷa*, *diḷiṇḍu* »arm« = p. *daḷidda*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nr. 5, Z. 4 und oft; Nr. 21, Z. 16; Nr. 54 bei E. MÜLLER. — <sup>2</sup> Nr. 19, Z. 5; Nr. 13 und oft. — <sup>3</sup> Bei manchen Nominibus zeigt sich ein Schwanken. Wir haben z. B. *poloṇ-tabu* Pflanzennamen (geschr. *polom-*); *gaṇḍa-baḍa* »Flussufer«, aber auch *gaṇḍa-vatura* (*gam-*) »Hochwasser«; *aṇḍa-rāṇa* »Strick, an die Hörner wilder Büffel gebunden«, aber *āṇ* (*aṇ*) »Hörner« (Pluralform). — <sup>4</sup> Ich verweise hier einmal für immer darauf, dass weiteres Material an Beispielen u. s. w. sich in A. GUÑASEKARA'S Comprehensive Grammar of the Sinhalese Language findet; für unseren Gegenstand z. B. S. 98 ff.

§ 31. In sehr vielen Fällen sind aber *i*, *u* am Ende eines Nominalstammes nicht Überrest eines Reductionsvocals, sondern vielmehr der Suffixe *-ta* und *-ka*. Vgl. § 28, 2 c.

1. Besonders lehrreich ist in dieser Hinsicht die Entwicklung des Ptc. Prät. im Sgh. Abfall des Stammvocales liegt vor in *dun* »gegeben« = p. *dinna*, *sun* »abgehauen« = p. *chinna* u. a. auf *n* nach § 30, 1. Der Reductionsvocal nach § 30, 2 und 3 findet sich in *kaṭa* »gemacht«, *duṭu* »gesehen« u. s. w. Dagegen ist Suffix *-ita* des Typus *patita* zu *-i*, *-u*<sup>1</sup> geworden in den zahlreichen Fällen wie *pisi* »gekehrt, gereinigt« = p. *puñchita*, *vāḍi* »gewachsen« = p. *vaḍḍhita*, *yāḍi* »gebeten« = p. *yācita*, und wie *pidu* »verehrt« = p. *pūjita*, *kiyu* »gesagt« = p. *kathita*, *piru* »gefüllt« = p. *pūrita*, *paṇḍu* »Professor« = p. *paṇḍita*. Dass dieses *-i*, *-u* von dem § 30, 3 besprochenen ganz verschieden ist, beweist der N. Sg. *paṇḍuvā* (gegen *ūrā*, nicht *ūruvā*, von *ūru* »Eber«).

2. Wichtiger noch ist das Suffix *-ka*. Dasselbe ist in den indischen Sprachen ausserordentlich weit verbreitet und dient dazu, den Nominalstamm zu erweitern, ohne die Bedeutung irgendwie zu verändern<sup>2</sup>. Sein Gebrauch beginnt im Skt. und setzt sich, an Umfang stets zunehmend, auf der P.-Stufe und in den Prakrits, namentlich im Apabhraṃśa, fort. Dass im Sgh. vielfach *-i* und *-u* im Stammausgang auf Suffix *-ka* zurückgehen, beweist die Etymologie. Ich führe ausser den in § 28, 2 c genannten Beispielen noch *māṭi*

»Lehm« = p. *mattikā*, *vāli* »Sand« = p. *vālukā*, *pili* »Krystall« = p. *phalika*, *isi* »Krabbe« = skt. *iñcāka*, *vāsi* »Einwohner« = p. *vāsika* an und für den Ausgang -u: *kaṭu* »Dorn« = p. *kaṇṭaka*, *dalū* »Schoss, Zweig« = p. *jālaka*, *baḍu* »Ware« = p. *bhaṇḍikā*, *balu* »Hund« = p. *bhalluka*, *kakuḷu* »Krebs« = p. *kakkataṭaka*. Auch das Adj. *amu* »roh« = p. *āmaka* (neben *āma*) ist hier wohl anzuführen. Die Verschiedenheit dieses -i, -u von dem § 30, 2 behandelten zeigt sich wieder in der Flexion; die NN. Sg. heissen von den angeführten Beispielen der Reihe nach: *māṭṭa* (= \**māṭiya* § 7, 2 a), *vālla* (= \**vāliya*), *piliya*, *issā* (= \**isiyā*), *vāssā* (= \**vāsiyā*); *kaṭuva*, *daluva*, *baḍuva*, *ballā* (= \**baluvā*), *kakuḷuvā* (gegen *riṭa*, nicht *riṭiya* oder *riṭṭa*, von *riṭi* »Ruder«).

3. Es zeigt sich nun aber aus der Flexion, dass bei einer ganzen Reihe von sgh. Substantiven Grundformen mit Suffix -ka angenommen werden müssen, wo das P. noch die unerweiterte Wortgestalt hat. Wenn z. B. *miṭi* »Hammer« den N. Sg. *miṭiya* bildet, *yaṭi* »Stab« *yaṭiya*, so beweisen diese Formen, dass *i* bei *miṭi* und *yaṭi* nicht (wie z. B. bei *riṭi* »Ruder«) aus dem Reductionsvocal hervorgegangen ist, sondern als Grundformen *muṭṭhi-ka*, *yaṭṭhi-ka* anzusetzen sind. Ebenso *kurufu*, N. Sg. *kurullā* (= \**ḷuvā*) aus p. *garuṣa* + *ka*, *vatu* »Garten«, N. Sg. *vatta* (= \**ṭuva*) aus p. *vatthu* + *ka*, *kohu* »Bürste«, N. Sg. *kossa* (= \**ṣuva*) aus pkt. *kucca* + *ka*, *puṭu* »Stuhl«, N. Sg. *puṭuva* = skt. *proṣṭha* + *ka* u. s. w. In der präkritischen Grundlage des Sgh. hat also, entsprechend der Tendenz aller Prakrits, das Suffix -ka an Umfang gewonnen. Es geht also auch *geri* »Rind«, N. Sg. *geriyā* auf \**gorika*, *vasu* »Kalb«, N. Sg. *vassā*, auf p. *vacchaka* (nicht *vaccha*), *muḍu* »Ring«, N. Sg. *mudda*, auf *muddikā* (nicht *muddā*) zurück. Das Sgh. hat auch noch interessante Doppelformen bewahrt. So steht *rakus* »Dämon« neben *rakusu*<sup>3</sup>; jenes bildet den N. Sg. *rakusā* und geht auf p. *rakkhasa* zurück, dieses bildet *rakussā* und setzt *rakkhasa* + *ka* voraus. Das Wort *kapuṭu*, *kavuḍu* »Krähe« bildet den N. Sg. sowohl *kapuṭā*, *kavuḍā* als auch *kapuṭuvā* (oder *kapuṭṭā*), *kavuḍuvā*; in ersterem Falle ist das *u* des Stammes aus dem Reductionsvocal hervorgegangen, in letzterem liegt eine Nebenform mit Suffix -ka zu Grunde.

4. Noch ein Fall bedarf der Aufklärung. Eine grosse Anzahl neutraler Substantiva, deren Stamm auf -a ausgeht, bildet den N. Sg. auf -aya, -ā. Während z. B. *vāṭa* »Hecke, Zaun« (vgl. § 30, 2) = p. *vaṭṭi*, den N. Sg. *vāṭa* bildet, lautet von *āṭa* »Kern (einer Frucht)« = p. *aṭṭhi* der N. Sg. *āṭaya* oder *āṭē* (aber wieder Instr. *āṭen* wie *vāṭen* und Loc. *āṭehi*, *āṭē* wie *vāṭehi*, *vāṭē*). Ebenso *āṇa* : *āṇaya* »Nagel«, *daḍa* : *daḍaya* »Busse, Strafe«, *gāṭa* : *gāṭaya* »Knoten«, *mila* : *milaya* »Preis, Wert« u. s. w. Sollte hier -aya auf altes -akam, -ikam zurückgehen, wie dies zweifellos bei den Nominativausgängen -iya, -uva der Fall ist? Wir müssten dann in dem Ausgange des Stammes -a einen Rest des ka-Suffixes erkennen, oder annehmen, dass der Stamm *āṭa* aus *āṭaya* nach dem Muster des Verhältnisses *piṭiya* : *piṭi*, *baḍuva* : *baḍu* neu gebildet wurde. In gleicher Weise ist vielleicht -a aus dem Suffix -ka in den substantivisch gebrauchten Participien auf -ana, wie *duvana* »Läufer«, *uyana* »Koch«, *liyana* »Schreiber« hervorgegangen, da sie den N. Sg. *duvannā*, *uyannā*, *liyannā* u. s. w. bilden. Hier ist -nnā sicher aus -niyā oder -nuvā entstanden.

5. Wie sich schon aus § 28, 2 c a. E. ergibt, können Wortstämme auf *i*, *u* auch durch anderweitige Verkürzung des urspr. Wortauslautes entstehen. So geht *pekaṇi* »Nabel« auf p. *pekkhaṇiya* »sichtbar« zurück, *di* oder *alu* »Licht« auf p. *āloka*, *kapu* »Baumwolle« auf p. *kappāsa* u. s. w. In der Flexion stimmen diese Stämme durchaus mit denen überein, wo *i* oder *u*



Rest des *ka*-Suffixes ist<sup>4</sup>. N. Sg. *kaṇva* z. B. geht eben direct auf eine Grundform *kappāsaṃ* zurück, wie *puṇva* »Stuhl« auf ein *\*poṭṭhakaṃ*.

6. Andererseits entstehen langvocalige Themen durch Contraction, wie z. B. *hā* »Hase« aus p. *sasaka*; *nā* »Verwandter« aus p. *ñātaka* oder *ñātika*; *ē* oder *hē* »Brücke« aus p. *setu + ka*; *mī* »Maus« (durch *\*mihi*) aus p. *mūsikā*. Auch hier ist die Flexion keine andere wie bei kurzvocaligen Stämmen. Wie zu *oṭu* »Kamel« und *pirimi* »Mann« die NN. Sg. *oṭuvā* und *pirimiyā* lauten, so *hāvā* und *nāyā* zu *hā* und *nā*<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> A. GUÑASEKARA, S. 222, gibt das *-u* dieser Participialstämme als mittelseitig. Es kann sich natürlich nur um secundäre Dehnung handeln, wenn statt *pidu* ein *pidū* erscheint. — <sup>2</sup> BEAMES, Compar. Grammar II, S. 26 ff. — <sup>3</sup> A. GUÑASEKARA hat also wohl *rakusu* irrig in seiner Decl. 27 (S. 111) eingereiht. Es geht vielmehr nach Decl. 28 (S. 112) und zu Decl. 35 (S. 115) ist das Thema *rakus* zu stellen. — <sup>4</sup> In *gihī* »Hausbewohner« = p. *gihin* geht *i* nicht auf das Suffix *-in* zurück. Vielmehr ist eine Grundform *\*gihika* anzunehmen, wie zu *vāsin* »Bewohner«, *svāmin* »Herr« schon im P. die Nebenformen *vāsika* (= sgh. *vāsi*) und *svāmika* (= sgh. *himī*) bestehen. Vgl. auch *hiṭu* »Grosskaufmann« zu p. *setṭhin*. — <sup>5</sup> Auffallend ist die Länge des Stammvocals bei *radā* »Wäscher« = p. *rajaka*, *ṛilā* »Affe«, *duḡi* »Unglücklicher« (= p. *duggala*), *maḡi* »Wanderer« (= p. *maggika*). Die NN. Sg. lauten *radavā*, *ṛilavā*, *duḡiyā*, *maḡiyā*!

§ 32. Was die Femininstämme betrifft, so sind 1. zunächst alle, welche eine Sache bezeichnen, in die neutrale Declination übergeführt worden. Der St. p. *mālā* »Blume« z. B. wird im Sgh. zu *mal*, p. *muddikā* »Ring« zu *mudu* (N. Sg. *mudda*) u. s. w. In solchen Femininstämmen, welche lebende Wesen bezeichnen, wird a) ausl. *ā* verkürzt: *liya* »Frau« = p. *latā*, *aṅgana* »Frau« = p. *aṅganā*. b) Das ausl. *u* in p. *dhenu* »Kuh«, *mātu* »Mutter« wird abgeworfen: sgh. *den*, *mav*. Dem p. *ambā* »Mutter« steht sgh. *ambu* gegenüber, wo der N. Sg. *aṃbuva* darauf hinweist, dass das *u* des Stammes aus dem *ka*-Suffix hervorgegangen ist.

2. Lebendiges Femininsuffix im Sgh. ist *ī*: *kikilī* »Henne« zu *kukulu* »Hahn« (p. *kukulī*); *bāllī* »Hündin« zu *balu* »Hund« (p. *bhallukī*); *rakusī* »Dämonin« zu *rakusu* »Dämon« (p. *rakkhasī*). Auch *-inī*, *-innī* dient zur Bildung von Femininstämmen. Muster sind *ātinī* (*-innī*) »Elefantenweibchen« (zu *āt*) = p. *hatthinī*, *yakinī* (*-innī*) »Dämonin« (zu *yak*) = p. *yakkhinī*; darnach auch *vālahinnī* »Bärin« zu *valas*, *sāppinnī* »weibliche Schlange« zu *sap* = p. *sappa*<sup>1</sup>. Die Quantität des Stammvocals ist schwankend. Dies beweist uns, dass die Länge durch Contraction entstanden ist, d. h. dass in *-i* das alte Suffix *-ī*, in *-ī* aber *-ikā* enthalten ist. Wir haben auch im P. bereits *hatthinikā* neben *hatthinī*, und sgh. *ātinī* geht nicht auf dieses, sondern auf jenes zurück. Dafür spricht auch der Acc. Sg. *ātinīya*, welcher ein p. *hatthinikam* zur Voraussetzung hat. Schwieriger zu erklären ist die Doppelung des *n* im Suffix *-innī*. Ich möchte glauben, dass hier die Kategorie der Feminina wie *uyannī* »Köchin« zu *uyana*, *duvannī* »Läuferin« zu *duvana*, wo *nn* unschwer gedeutet werden kann, Einfluss ausgeübt hat.

Die sgh. Nominalstämme scheiden sich also in folgende Gruppen:

- 1) Conson. St. aus alten *a-*, (*ā-*), *i-*, *u*-St. (§ 30, 1; 32, 1),
- 2) *a-*, *i-*, *u*-St. „ „ *a-*, *i-*, *u*-St. (§ 30, 2 und 3),
- 3) (*a-*), *i-*, *u*-St. „ „ *ka-*, *ta-* (u. s. w.) St. (§ 31, 1—5),
- 4) Femin. *a*-St. „ „ *ā*-St. (§ 32, 1 a),
- 5) Fem. *ī*- (*i-*) St. „ „ *ikā*- (*ī-*) St. (§ 32, 2),
- 6) Langvocalige St., durch Contraction entstanden (§ 31, 6).

Ursprünglich consonantische Stämme sind schon in vorsgh. Sprachperiode vocalisch geworden.

<sup>1</sup> Vgl. auch *gānī* »Weib« = p. *gehinī*.

## 2. FLEXION DER SUBSTANTIVA.

§ 33. Der Flexion nach zerfallen die sgh. Substantiva in zwei grosse Gruppen, nämlich in solche, die Belebtes, und in solche, die Unbelebtes bezeichnen. In der präkritischen Grundlage des Sgh. war der Unterschied der alten Declinationen bereits aufgehoben; der Process, dessen Beginn wir im P. beobachten, ist nunmehr vollzogen. Sämtliche Casusformen, welche das Sgh. aufweist, gehen auf Typen der *a*-Declination zurück, in welche die verschiedenen Stämme teils unmittelbar, teils nach Erweiterung durch das *ka*-Suffix übergeführt worden sind. Die Substantiva, welche männliche und weibliche Wesen bezeichnen, weisen in ihrer Flexion Casusformen der masculinen *a*- und der femininen *ā*-Declination auf; solche, die Unbelebtes bezeichnen, Casusformen der neutralen *a*-Declination<sup>1</sup>. Die Flexion besteht allerdings nur noch aus spärlichen Resten. Sie beschränkt sich in der masc. und fem. Declination auf die Bildung eines Casus rectus und eines C. obliquus der beiden Numeri. Die neutr. Declination hat die alten Pluralformen vollständig eingebüsst, im Sing. dagegen ausser dem Nominativ-Accusativ auch den Instrumental und den Locativ erhalten.

<sup>1</sup> Ich spreche daher kurzweg von einer masc., fem. und neutr. Declination.

## a) MASCULINE DECLINATION.

§ 34. I. Der Casus rectus (Nominativ) der Masculina hat im Sing. jetzt die Endung *-ā*, deren Entstehung schwer zu erklären ist. Es fragt sich namentlich, in was für einem Verhältnisse sie steht zu dem Ausgange *-e*, welchen der N. Sg. in den ältesten Inschriften zeigt. Die Sprache stimmt da auffallend mit dem Dialekte der Aśoka-Inschriften überein. Denn wie in diesen *-e* sowohl bei masc. als auch bei neutr. Substantiven als Nominativausgang gebraucht wird<sup>1</sup>, so haben wir auch in den sgh. Inschriften der früheren Periode nicht bloss Formen wie *pute*, *maharaje*, sondern auch *lene*. Vgl. z. B. ... *Tisasa mahalene* ... *sagasa dine* »die grosse Höhle des ... Tissa (wurde) der ... Gemeinde geschenkt«<sup>2</sup>. Es ist auch die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass die Endungen *-ā* und *-e* überhaupt in keinem directen historischen Zusammenhang stehen, wofern nämlich etwa die Sprache der sgh. Inschriften, was wohl denkbar ist, sich bewusst an die der indischen anlehnte und bereits in der frühesten Epoche von der Volkssprache sich einigermassen unterschied<sup>3</sup>.

1. Consonantische Themen und solche mit Reductionsvocal setzen *ā* unmittelbar an den Stamm: *putā* zu *put* »Sohn«, *valahā* zu *valas* »Bär«, *harakā* zu *harak* »Ochse«, *horā* zu *hora* »Dieb«, *ādurā* zu *āduru* »Lehrer«, *ukunā* zu *ukunu* »Laus«. — 2. Themen auf *i*, *u*, das aus dem *ka*-Suffix hervorgegangen ist, haben *-iyā*, *-uvā*. Dabei kann nach § 7, 2 a Elision des *i*, *u* mit nachfolgender Assimilation der zusammenstossenden Consonanten eintreten: *goviyā* (= p. *gopako*) zu *govī* »Landmann«, *pirimiyā* zu *pirimī* »Mann«; *oṭuvā* (= p. *\*oṭṭhako*) zu *oṭu* »Kamel«, *kakuluvā* (= p. *kakkaṭako*) zu *kakulu* »Krebs«. Aber auch *mässā* zu *māsi* »Fliege«, *vāddā* zu *vādi* »Vāddā«; *ballā* (aus *\*baluvā* = p. *bhalluko*) zu *balu* »Hunde«, *vassā* (= p. *vacchako*) zu *vasu* »Kalb«. Vgl. auch nach § 7, 2 a E. *gembā* (durch *\*gemibbā*) zu *gemibbi* »Frosch«, *dilindā* zu *diliṇḍu* »arm«<sup>4</sup>. Es sind auch Doppelformen vorhanden, wie z. B. *vāsiyā* und *vāssā* zu *vāsi* »Bewohner«.

II. Der Casus obliquus des Sing. lautet gegenwärtig dem Nominativ (C. rectus) gleich; aber seine Endung *-ā* ist von ganz anderer Herkunft. Sie ist contrahirt aus *-aha*, das durch *\*asa* auf die Endung *-assa* des Gen. Sg. im P. und Pkt. zurückgeht, welcher hier insofern schon die Tendenz zeigt, allgemeiner

obliquus Casus zu werden, als er auch die Function des Dativs übernimmt. Als Genetiv und Dativ werden auch in den ältesten sgh. Inschriften die Formen auf *-asa*, *-aha* verwendet. Auch in der Litteratursprache kommt als Ausgang für den C. obl. Sg. noch *-ahu*, *-aha* neben *-ā* vor: *surahu-gē* »des Gottes« und *surahaṭa* »dem Gotte« = *surā-gē*, *surāṭa*.

III. Der Casus rectus (Nominativ) des Plur. wird auf doppelte Weise gebildet: 1. Das *-ā* des N. Sg. wird verwandelt in *-ō*. Dieses *-ō* selbst ist Contraction aus *-ahu*, wie in der That noch die Form *surahu* neben *surō* in der Litteratursprache vorhanden ist. Ebenso *goviyō*, *ukunō*, *oṭuvō*, *kakuṣuvō*, *mässō*, *ballō*, *vassō*, *gembō*, *dilindō* von den oben angeführten Beispielen. Das Pluralsuffix ist also *-hu*. Bei consonantisch gewordenen Themen tritt es unmittelbar an den Stamm, wobei *h* sich assimiliert: *puttu* »die Söhne« zu Sg. *putā*, *baḷallu* »die Katzen« zu Sg. *baḷalā*, *minissu* »die Menschen« zu Sg. *miniḥā* (Stämme *put*, *baḷal*, *minis*), aus *\*puthu*, *\*baḷalhu*, *\*minishu*. Bei Themen mit Reductions-vocal *a* haben wir ebenso: z. B. *lennu* »die Eichhörnchen« von *lēna*, *āndu* (durch *\*ānddu* § 17, 1 c) »die Aale« von *ānda*. Auch bei vorhergehendem *r*, das jedoch keiner Verdoppelung fähig ist, wie bei *baṁbaru* (aus *\*rhu*) »die Wespen« von *baṁbara* und *horu* (aus *\*rhu*) »die Diebe« von *hora*. Schwankung zeigt das Thema *veda* »Arzt«, wo wir *vedahu* (wie *surahu*) neben *veddu* (wie *lennu*) haben. Eine unassimilierte Form ist *mayillu* »die Oheime« von St. *mayil* neben *mayillu*. Bemerkenswert ist, dass nach den Grammatikern das Māgadhi-Pkt. im Plur. *-hu* ansetzt unter Dehnung des vorhergehenden Vowels. — 2. Bei einer Anzahl von Substantiven wird, wie dies später bei der neutr. Declination uns als Regel begegnen wird, der reine Stamm als Plur. gebraucht. Es sind dies die Stämme auf *i*, *y* und das einzelne *harak* »Ochse«. Vgl. *pirimiyā* »der Mann«, Pl. *pirimi*; *nayā* »die Schlange«, Pl. *nay*; *harakū* »der Ochse«, Pl. *harak*. Ich glaube, dass die Verwendung des Stammes als Pluralform aus Compositis wie *nara-pati*, *nṛ-pati* »Herr der Männer«, *aśva-kovida* »der Rosse kundig« entnommen ist, wo im Vorderglied die Stammform pluralische Bedeutung hat und als Collectivum erscheint.

IV. Der Casus obliquus des Plur. hat die Endung *-an* (*-in*, *-un*), welche auf skt. *-ānām*, p. *-ānaṁ*, pkt. *-āna(ṁ)* zurückgeht. Zwischenstufe ist *-ana*, das inschriftlich bezeugt ist, z. B. *Parumaka-Velu-putana lene* »die Höhle der Söhne des Parumaka Velu«<sup>1</sup>. Auch in der Litteratursprache finden sich Formen wie *bisavuna* (KJ. 131), Gen. Pl. zu *bisō* »Königin«. Die Endungen *-in*, *-un* sind jüngere Lautumgestaltungen aus *-an*; die Ursache ist nicht immer festzustellen. Die Casus obliqui Plur. sind im Sgh. vielfach historische Formen, d. h. *putan* »der Söhne« geht direct auf p. *puttānaṁ* zurück, *vedun* »der Ärzte« auf p. *vejḷānaṁ*, *ukunan* »der Läuse« auf p. *\*ukkunānaṁ*, *govīyan* »der Landleute« auf p. *gopakānaṁ*, *oṭuvan* »der Kamele« auf p. *\*oṭṭhakānaṁ*, *mässan* »der Fliege« auf p. *\*macchikānaṁ* u. s. w. Darnach sind dann durch Überführung in die a-Declination Formen wie *ātan* »der Elefanten« (gegen p. *hatthīnaṁ*) von St. *āt* u. s. w. gebildet worden. Ganz junge Neubildungen aber liegen vor, wenn wir bei conson. Stämmen wie *yak* und bei Stämmen mit Reductions-vocal wie *veda* neben *yakun* »der Dämonen« und *vedun* »der Ärzte« auch *yakkun*, *veddun* finden. Hier hat offenbar der N. Pl. *yakku*, *veddu* auf die Form eingewirkt<sup>2</sup>. In seinem Casus obl. Pl. stimmt das Sgh. vollständig mit dem MIAV. überein. Im Alt-Hindī endigt dieser Cas. auf *-ani*, *-an*, modern *-oṁ*, im M. auf *-āṁ*; im Si. auf *-aṁ*, *-ēṁ*, *-ani*<sup>3</sup>. Allen diesen Bildungen liegt, wie den sgh., der skt. Gen. Pl. auf *-ānām* zu Grunde.

<sup>1</sup> Vgl. SENART, JA. 8<sup>me</sup> série, tome VII, S. 489—91, 509—10, 541. — <sup>2</sup> Nr. 3 bei E. MÜLLER. Die Formel findet sich, mit Wechsel der Namen, ausserordentlich häufig. Sie würde P. *Tisassa mahālenaṁ saṅghassa dinnāṁ* lauten. — <sup>3</sup> Dass das

Pkt. der indischen Inschriften etwas Conventionelles hatte und mit der Volkssprache nicht absolut identisch war, dafür spricht doch schon der Umstand, dass es fünf Jahrhunderte hindurch fast ohne alle Differenzen gebraucht wurde. Vgl. SENART, JA. 8<sup>me</sup> sér., tome VIII, S. 344. — 4 Wenn neben *dilindā* auch *diliṇḍā* sich findet, so beweist dies, dass das *u* von *diliṇḍu* doppelten Ursprunges ist. Es ist Reducionsvocal (dann N. Sg. *diliṇḍā* = p. *daliddo*), oder Rest des *ka*-Suffixes (dann N. Sg. *dilindā* durch \**diliṇḍuvā*, \**diliṇḍdā* = p. *daliddako*). Analog finden sich auch Doppelformen *velendā* und *velaṇḍā* zu *velaṇḍa* = p. *vāṇija* »Kaufmann«. — 5 Inscr. von Nettukandā. P. GOLDSCHMIDT, IA. VI, S. 319; ders., JRAS. C. B. Nr. 20, 1879, S. 5; E. MÜLLER, Ancient Inscriptions S. 34. — 6 Anders liegt möglicher Weise die Sache bei *dilindan* neben *diliṇḍan* »der Armen« zu St. *diliṇḍu* und *velendan* neben *velaṇḍan* (-*ṇḍan*) »der Kaufleute« zu St. *velaṇḍa*. Hier liegen schon im N. Sg. Doppelformen vor, die vielleicht auf verschiedene Stämme zurückgehen. Vgl. oben Anm. 4. — 7 BEAMES, Compar. Grammar II, S. 186. 191. 194.

§ 35. Ich unterscheide somit vier Typen der masc. Declination: 1. Consonantische Themen und Themen mit reducirtem Vocal: *āt* »Elefant«, *veda* »Arzt«, *hora* »Dieb«, *ukuṇu* »Laus«.

Sg. Cas. rect.	<i>ātā</i>	<i>vedā</i>	<i>horā</i>	<i>ukuṇā</i>
Cas. obl.	<i>ātā</i>	<i>vedā</i>	<i>horā</i>	<i>ukuṇā</i>
Pl. Cas. rect.	<i>āttu</i>	<i>vedaḥu</i>	<i>horu</i>	<i>ukuṇō</i>
		<i>veddu</i>		
Cas. obl.	<i>āṭun</i>	<i>vedun</i>	<i>horun</i>	<i>ukuṇan</i>
	<i>āttun</i>	<i>veddun</i>		

2. Themen auf *i* und *u* mit urspr. *ka*-Suffix: a) nicht assimilierend: *govi* »Hirte«, *eḷu* »Ziege«; b) assimilierend: *māsi* »Fliege«, *balu* »Hund«.

Sg. Cas. rect.	<i>goviyā</i>	<i>eḷuvā</i>	<i>māssā</i>	<i>ballā</i>
Cas. obl.	<i>goviyā</i>	<i>eḷuvā</i>	<i>māssā</i>	<i>ballā</i>
Pl. Cas. rect.	<i>goviyō</i>	<i>eḷuvō</i>	<i>māssō</i>	<i>ballō</i>
Cas. obl.	<i>goviyān</i>	<i>eḷuvan</i>	<i>māssan</i>	<i>ballan</i> .

3. Themen mit Stammform im Plur.: *pirimi* »Mann«, *nay* »Schlange«, *harak* »Ochse«.

Sg. Cas. rect.	<i>pirimiyā</i>	<i>nayā</i>	<i>harakā</i>
Cas. obl.	<i>pirimiyā</i>	<i>nayā</i>	<i>harakā</i>
Pl. Cas. rect.	<i>pirimi</i>	<i>nay</i>	<i>harak</i>
Cas. obl.	<i>pirimin</i>	<i>nayin</i>	<i>harakun</i> .
	<i>pirimiyan</i>		

Es sind nun noch folgende Einzelheiten zu beachten:

a) Themen mit langem Endvocal schliessen sich an Typus 2 an: *nā* »Verwandter«: Sg. *nāyā*, Pl. *nāyō*, *nāyan* (-*in*); *hā* »Hase«: Sg. *hāvā*, Pl. *hāvō*, *hāvun*. Auch die Skt.-Lehnwörter auf -*i* folgen dem nämlichen Typus: *pakṣi* »Vogel«: Sg. *pakṣiyā*, Pl. C. obl. *pakṣin* (aus -*iyān* contrahirt); im N. Pl. auch *pakṣihu*!

b) Die schon oben § 31, Anm. 5 erwähnten Stämme *radā* »Wäscher«, *riḷā* »Affe«, *girā* »Papagei« bilden Sg. *radavā*, Pl. *radav* (Typus 3) oder *radahu* (Typus 1), *radavun* u. s. w.

c) Beachtenswert sind einige Verwandtschaftswörter auf -*ā* wie *ayyā* »älterer Bruder«. Sie setzen im Plur. das Suffix -*lā* an oder -*varu* (Cas. obl. -*varun*): C. rect. *ayyālā* oder *ayyāvaru*, C. obl. *ayyālā* oder *ayyāvarun*. *varu* steht für \**varahu* »varhu« (wie *horu* »Diebe«) und leitet sich ab von skt. *vara*, wie es in *naravara* »der beste der Männer« u. a. Compositis gebraucht wird. Auch einige Nomina, die einen Titel ausdrücken, werden in gleicher Weise flectirt.

d) Das Wort *put* »Sohn« hat ausser der gewöhnlichen Flexion den C. rect. *putanuvō*, C. obl. *putanuvan*. Ebenso *tera* »Priester«, *bāna* »Neffe«,

*mal* »jüngerer Bruder«. Die einheimische Grammatik bezeichnet *-anu* als »honorific«. Sicherlich liegt ein Plur. honorificus vor, ganz regulär gebildet von einer Erweiterung des Nominalstammes mittels des Suff. *-ānaka*. Das kürzere Suffix *-āna* und ebenfalls Plur. hon. haben wir in *piyānō* »Vater«, C. obl. *piyānan*<sup>1</sup>, nach welchem Muster auch ein paar Titelnomina wie *hiṭu* »Kaufherr« flectiren können.

<sup>1</sup> Warum aber nicht *piyānō*, *piyānan* mit *ā*?

## b) FEMININE DECLINATION.

§ 36. I. Der Casus rectus des Sing. endigt bei den Femininis entweder auf *-a* oder auf *ī*. Jenes geht auf den alten Nominativausgang *-ā* zurück, dieses scheint aus *-iya* = *-ikā* contrahirt zu sein. Wenn statt *-ī* mehrfach *-i* erscheint, so dürfen wir wohl diese kürzere Endung unmittelbar auf altes *-ī* zurückführen: *kikilī* »Henne« käme also von p. *kukkuṭī*, *kikilī* dagegen von der durch das *ka*-Suffix erweiterten Form *\*kukkuṭikā*<sup>1</sup>. Von anderen Femininformen sind nur Spuren erhalten, so z. B. N. Sg. *den* »Kuh«, das sich direct von p. *dhenu* herleitet. Daneben besteht aber auch die Form *dena* mit Überführung in die *ā*-Declination.

II. Der Casus obliquus des Sing. geht bei den Femininis auf den alten Acc. Sg. zurück. Bei den *a*-Stämmen endigt er auf *-a* = urspr. *-am*, bei den *ī*-Stämmen auf *-iya* = urspr. *-ikam*: *liya* »die Frau« hat also den C. obl. *liya* = p. *latam*, von *kikilī* »Henne« lautet er *kikilīya* = p. *\*kukkuṭikam*.

III. Der Casus rectus des Plur. hat, wie in der masc. Declination die Endung *-hu*, das mit dem *a* des Stammes zu *-ō* contrahirt wird: *liyō* »die Frauen«, *kikilīyō* »die Hennen«. An das consonantische Thema *den* tritt die Endung unmittelbar an: *dennu* (aus *\*denhu*); ebenso *landu* (aus *\*lañḍdu* § 17, 1 c) »die Frauen« von *lañḍa* und *gāṇu* »die Frauen« von *gāṇī*.

IV. Der Casus obliquus des Plur. wird bei den Femininis ebenso gebildet wie bei den Masculinis.

<sup>1</sup> Im nämlichen Verhältniss stehen *am̐bu* und *am̐buva* »Frau« zu einander. Ersteres kommt von *am̐ā* — das *u* ist lediglich durch den vorhergehenden Labial bedingt — letzteres von *\*ambikā*.

§ 37. Wir haben somit drei Typen der fem. Declination, von denen der erste der weitaus häufigste ist: *kikilī* (*-i*) »Huhn«, *liya* »Frau«, *den* »Kuh«<sup>1</sup>.

Sg. Cas. rect.	<i>kikilī</i> ( <i>-i</i> )	<i>liya</i>	<i>den</i> , <i>dena</i>
Cas. obl.	<i>kikilīya</i>	<i>liya</i>	<i>den</i> , <i>dena</i>
Pl. Cas. rect.	<i>kikilīyō</i>	<i>liyō</i>	<i>dennu</i>
Cas. obl.	<i>kikilīyan</i> <sup>1</sup>	<i>liyan</i>	<i>denun</i> , <i>dennun</i> <sup>2</sup>

Zu beachten ist noch folgendes:

a) Durch Contraction entstehen langvocalige Themen wie *dū* »Tochter« (Sg. C. obl. *duva*, Pl. C. obl. *dūn*) zu p. *duhitā*, *dhītā*, und *bisō* »Königin« aus *\*bisava* (Sg. C. obl. *bisava*, Pl. C. rect. *bisav*<sup>3</sup>, C. obl. *bisavun*).

b) Verwandtschaftswörter setzen wieder im Plur. das Suff. *-lā* an und Titelbezeichnungen *-varu* (vgl. § 35, c): *dulā* »die Töchter«, *bisōvaru* »die Königinnen«.

c) Der § 35 d besprochenen Flexion *putanuvō* »Sohn« entspricht vollkommen die feminine *duvaniyō* »Tochter« (C. obl. *duvaniyan*) und ist wie jene zu erklären (Suff. *-ānikā*).

d) Lehnwörter aus dem Skt. folgen im allgemeinen dem Typus 1 der fem.

Decl. So *dāsī* oder *dāsiya* »Sklavin«, C. obl. *dāsiya*, Pl. C. rect. *dāsiyō* (oder *dāsīhu*), C. obl. *dāsīn* (contrahirt aus \**dāsiyan*).

<sup>1</sup> Wenn bei GUÑASEKARA ein Thema *keḷī* »Mädchen« aufgeführt wird, das im N. Sg. *keḷi* oder *kella* bildet, so möchte ich glauben, dass beide Formen auf \**kelya* zurückgehen. *keḷī* ist contrahirte Form wie *kikiḷi*, *kella* ist durch Synkope des *i* (\**kelya*) mit folgender Assimilation entstanden. — <sup>2</sup> *dennun* ist Neubildung aus dem Nom. *aennu*. Vgl. § 34, IV. — <sup>3</sup> D. h. der reine Stamm; vgl. § 34, III, 2.

### c) NEUTRALE DECLINATION.

§ 38. Die neutrale Declination hat I. im Sing. eine Anzahl von Casusformen der alten *a*-Flexion bewahrt, nämlich 1. den Nominativ und Accusativ. Er endigt auf *-a* = p. *-am*: *nuvara* »die Stadt« = p. *nagaraṃ*. So bei consonantischen Themen und solchen mit Reductions vocal: *ata* »Hand« zu *at*, *āsa* »Auge« zu *ās*; *nuvara* »Stadt« (s. eben), *kaṭa* »Mund« zu *kaṭa*, *riṭa* »Steuerruder« zu *riṭi*, *muhuda*, *mūda* »Ocean« zu *muhudu*, *mūdu*. Bei *a*-, *i*- und *u*-Themen, deren Stammvocal Rest des *ka*-Suffixes ist (§ 31, 2), wird *-ya*, *-va* angefügt und dann *-aya* beliebig zu *-ē* contrahirt. Vgl. *āṭaya* und *āṭē* »Kern (einer Frucht)« von *āṭa*, *milaya* und *milē* »Preis« von *mila*; *miṭiya* »Hammer« von *miṭi*, *satiya* »Woche« von *sati*, *kaṭuva* »Dorn« von *kaṭu*, *daluva* »Spross, Zweig« von *dalu*. Bei den *i*- und *u*-Stämmen kann auch nach § 7, 2 a Elision des Vocals und Assimilation eintreten: *māssa* »Wächterhütte« von *māsi*, *billa* »Darbringung« von *bili*; *mudda* »Ring« von *muḍu*, *dunna* »Bogen« zu *dunu*, *akussa* »Treibstachel« von *akusu*; auch *daṇḍa* »Stab« (durch \**daṇḍa* § 17, 1 c) von *daṇḍu*, *kanda* »Berg« (durch \**kaṇḍa*) von *kaṇḍu* — 2. Der Instrumental Sg.<sup>1</sup> endigt auf *-en*, *-in* = p. *-ena*, z. B. *nuvaren*, *nuvarin* = p. *nagareṇa*. Ebenso *aten* »mit der Hand«, *miṭiyen* »mit dem Hammer«, *mudden* »mit dem Ringe« u. s. w. Die auf *-aya* haben nicht *-ayen*, sondern *-en*: *āten*, *milēn*. — 3. Der Locativ Sg.<sup>1</sup> endigt auf *-hi*, auch contrahirt zu *-ē*. Die Endung geht auf p. *-amhi* zurück mit Verlust des Nasals, im Gegensatz zu pkt. *-ammi*, *-ammi*. Die ältesten Inschriften haben noch die vermittelnde Form auf *-ahi*, neben vereinzelt *-ihi*; so z. B. *veherahi*<sup>2</sup> = p. *vihāramhi*. Vom 10. Jahrh. ab taucht dann neben *-hi* mit Synkope des Vocals (*vāvhī*) die Endung *-ā* auf: *maha-veherā*<sup>3</sup>. Ich führe *-ā* auf die alte Endung *-e* zurück (*veherā* also = p. *vihāre*); im modernen Sgh. ist daraus *-a* geworden, dessen Gebrauch aber auf den Loc. des Collectivwortes *val* (s. unter II.) und auf den der unbestimmten Declination beschränkt wurde<sup>4</sup>.

II. Der Plur. der Neutra ist eine Composition des Wortstammes mit dem Collectivworte *val*, das nach CHILDERS mit *val* = p. *vana* »Wald« wie es in *val-as* »Bär« u. s. w. häufig gebraucht wird, identisch sein soll. Gegen diese an sich sehr plausible Erklärung spricht jedoch der Umstand, dass die älteste Form des Wortes in den Inschriften *var* ist<sup>5</sup>. Sicherlich ist aber *val* arisch oder doch arisirt<sup>6</sup>; denn es wird flectirt wie jedes sgh. Substantiv, z. B. Instr. *nuvara-valin* »mit den Städten«. Der Loc. lautet *vala*, also *nuvara-vala* »in den Städten«. Als N.-Acc. Pl. der Neutra wird übrigens der reine Stamm verwendet, wie dies auch bei einer Anzahl von Masculinen (vgl. § 34, III, 2) der Fall ist: *at* »Hände«, *riṭi* »Steuerruder«, *āṭa* »Kerne«, *dalu* »Zweige« u. s. w. von den in I, 1 angeführten Beispielen. Nur wo die Stammform sich vom N. Sg. nicht unterscheidet, fügt man, um den Plur. kenntlich zu machen, auch dem N.-Acc. dieses Numerus *-val* bei.

<sup>1</sup> Der Instr. wurde bereits von CHILDERS, JRAS. N. S. VII, S. 40 richtig erklärt, dagegen schliesst er den Loc. auf *-ē*, wie ich glaube, mit Unrecht an den gleichen Casus des P. auf *-e* an. Damit bliebe die Länge im Sgh. unerklärt. — <sup>2</sup> Nr. 6, Z. 3; Nr. 24, Z. 3 (bei E. MÜLLER) und oft. — <sup>3</sup> Nr. 110 bei E. M. und oft. —

<sup>4</sup> In der Litteratursprache noch -ā z. B. in *rukekā* »auf einem Baum« Ss. 31. —

<sup>5</sup> CHILDERS, JRAS. N. S. VII, S. 41 ff.; E. MÜLLER, Ancient Inscriptions S. 9. —

<sup>6</sup> A. GUÑASEKARA, Grammar S. 350 glaubt an eine Entlehnung aus dem Tamil.

§ 39. Wir unterscheiden also drei Haupttypen der neutr. Declination:

1. Consonantische Stämme und Stämme mit Reductionsvocal:

at »Hand«, *nuvara* »Stadt«, *riṭi* »Steuerruder«, *mūdu* »Ocean«.

Sg. N. Acc.	<i>ata</i>	<i>nuvara</i>	<i>riṭa</i>	<i>mūda</i>
Instr.	<i>aten</i> (-in)	<i>nuvaren</i> (-in)	<i>riṭen</i>	<i>mūden</i>
Loc.	<i>atehi</i> (-ē)	<i>nuvarehi</i> (-ē)	<i>riṭehi</i> (-ē)	<i>mūdehi</i> (-ē)
Pl. N. Acc.	<i>at</i>	<i>nuvara-val</i>	<i>riṭi</i>	<i>mūdu</i>
Instr.	<i>at-valin</i>	<i>nuvara-valin</i>	<i>riṭi-valin</i>	<i>mūdu-valin</i>
Loc.	<i>at-vala</i>	<i>nuvara-vala</i>	<i>riṭi-vala</i>	<i>mūdu-vala</i> .

2. Stämme auf -a mit ursprünglichem *ka*-Suffix: *āṭa* »Kern, Stein«.

Sg. N. Acc.	<i>āṭaya</i> , <i>āṭ</i>
Instr.	<i>āṭen</i>
Loc.	<i>āṭehi</i> (-ē)
Pl. N. Acc.	<i>āṭa</i>
Instr.	<i>āṭa-valin</i>
Loc.	<i>āṭa-vala</i> .

3. Stämme auf *i* und *u* mit urspr. *ka*-Suffix a) nicht assimiliierend: *miṭi* »Hammer«, *dalū* »Zweig«; b) assimiliierend: *māsi* (*māhi*) »Wächterhütte«, *mudu* »Ring«.

Sg. N. Acc.	<i>miṭiya</i>	<i>dalūva</i>	<i>māssa</i>	<i>mudda</i>
Instr.	<i>miṭiyen</i>	<i>dalūven</i>	<i>māssen</i>	<i>mudden</i>
Loc.	<i>miṭiyehi</i> (-ē)	<i>dalūvehi</i> (-ē)	<i>māssehi</i> (-ē)	<i>muddehi</i> (-ē)
Pl. N. Acc.	<i>miṭi</i>	<i>dalū</i>	<i>māsi</i> ( <i>māhi</i> )	<i>mudu</i>
Instr.	<i>miṭi-valin</i>	<i>dalū-valin</i>	<i>māsi-valin</i>	<i>mudu-valin</i>
Loc.	<i>miṭi-vala</i>	<i>dalū-vala</i>	<i>māsi-vala</i>	<i>mudu-vala</i> .

Zu bemerken ist: a) Durch Contraction entstanden sind die zwei langvocaligen Themen *dē* »Sache«, *gē* »Haus«. Sie flectiren so: a) *dē* (oder *deya*), *deyin*, *deyehi* (-ē); *dē-val* u. s. w. b) *gē* (oder *geya*), *geyin* (oder *gēn*), *geyi* (oder *gehi*); *gē-val* u. s. w.

b) Die Lehnwörter aus dem Skt. richten sich nach Typus 3; z. B. *patraya* »Blatt«, *akṣiya* »Auge«, *latāva* »Liane«, *vastuva* »Besitz«, Pl. *patra*, *akṣi*, *latā*, *vastu* u. s. w.

c) Bei einer Anzahl Themen auf Mediae (mit oder ohne Halbnasal) ist die Ansetzung des Stammes schwankend. So gelten z. B. *kada* »Tragtange«, *diga* »Gegend, Richtung«, *aṅga* »Horn«, *ṭāmba* »Pfeiler«, *linda* »Brunnen« als Wortstämme. Die Plurale lauten aber *kaṭ*, *dik* (§ 28, 2 a), *aṇ* (geschr. *aṇi*), *ṭām*, *lin*. Wir haben es also in Wirklichkeit mit consonantischen Themen zu thun.

#### d) AUSDRUCK DER CASUSVERHÄLTNISSE.

§ 40. A. Masc. und fem. Declination: 1. Als Nominativ wird der Cas. rect. in beiden Numeri verwendet. — 2. Als Accusativ dient der Cas. obl., ganz vereinzelt bei *harak* (neben *harakun*) im Pl. auch der C. rect. — 3. Als Instrumental wird der Cas. obl. gebraucht, zuweilen verstärkt durch die Postpos. *visin* = p. *vasena*; *vedā visin* »durch den Arzt« wäre also = p. *vejjaṣsa vasena*. — 4. Der Ablativ ist gleich dem Cas. obl. mit dem Postfix *gen*. Dieses Postfix steht ohne Zweifel in engem Zusammenhang mit

dem des Gen. *gē*. Ich möchte jenes auf p. *gehena* (daraus \**gehen*, \**gēn* und mit secundärer Verkürzung nach der Analogie von *nuvaren*, *aten* schliesslich *gen*), dieses auf p. *gehe*<sup>1</sup> zurückführen. Sgh. *vedā-gen* »von dem Arzte her« wäre also = p. *vejjaṣṣa gehena* und würde, da in der neutr. Decl. der Instr. die Function, des Abl. übernimmt, wtl. »aus dem Hause des Arztes« bedeuten. — 5. Der Dativ ist gleich dem Cas. obl. mit Postfix *ṭa*. Letzteres leitet sich von p. *aṭṭham* oder genauer von \**aṭṭham*<sup>2</sup> ab, wie wenigstens *aṭṭhena* im P. vorkommt. *vedā-ṭa* »dem Arzte« ist also = p. *vejjaṣṣa aṭṭham*. Die vermittelnde Form liegt in den ältesten Inschriften vor: *ceṭaḥaṭa*, *bikusagaḥaṭa*. — 6. Der Genetiv ist gleich dem Cas. obl. mit Postfix *gē*. Er hat ursprünglich seine Stelle in Verbindungen wie *vedā-gē vāḍakārayō*, wtl. »die Diener im Hause des Arztes«. — 7. Als Locativ dient der Cas. obl. mit Postfix *kerēhi*. Ich glaube, dass *kerēhi* mit pkt. *kerā(ka)* und dem m. Postfix *kerā*, *kerī* in Zusammenhang steht und von skt. *kārya* abzuleiten ist. Eine ältere inschriftlich bezeugte Form ist *keriyahi* »mit Bezug auf«<sup>3</sup>. — 8. Der Vocativ lautet im Sg. meist dem Nom. gleich, doch hat er auch den Ausgang -ō (*surō* »o Gott!«) und (bei Verwandtschaftswörtern u. ähnl.) auch -ē (*ayyē* »o Bruder!«). Ich vermute, dass hier eine Partikel mit dem Nomen verwachsen ist. Schwer zu erklären ist der Voc. Pl. Er fügt -i, -ē an den Cas. obl., wobei ein *a* der vorhergehenden Silbe meist zu *e*, *i* umgelautet wird: *sureni* »o Götter!«, *minisuni* (oder -*ssuni*) »o Menschen!« u. s. w.

B. Neutr. Declination: 1. Aus der Darstellung der Flexion in § 38, 39 ergibt sich, dass an alten Casusformen das Sgh. im Sing. den Nom., Acc. (denen auch der Voc. gleichlautet), den Instr. und Loc. bewahrt hat. Der Instr. hat zugleich die Function des Abl., der Loc. die des Gen. übernommen. — 2. Dazu kommt noch der Dat., welcher wie die Masc. und Fem. das Postfix *ṭa* an den Cas. obl. (= Accus.) fügt: *nuvara-ṭa* »urbi«, *dunna-ṭa* »dem Bogen«. Man könnte Bildungen wie *nuvaraṭa* direct auf alte Composita wie *nagaraṭṭham* zurückführen, im Gegensatz zu *vedāṭa* = p. *vejjaṣṣa aṭṭham*. Hierfür spricht vielleicht der Umstand, dass inschriftlich *bikasagaṭa* neben *ceṭaḥaṭa*<sup>4</sup> vorkommt. Die spätere Sprache hätte dann die beiden Bildungsweisen so verteilt, dass sie das Compositum in der neutralen, die genetivische in der masc. und fem. Declination verwendete. Wahrscheinlicher ist mir aber, dass *ṭa* als selbständige Part. wie *gen*, *gē* empfunden und nach der Proportion *surā* : *surāṭa* = *nuvara* : *x* ein *nuvaraṭa* gebildet wurde. — 3. Im Plur. erscheint die Flexion an dem Collectivwort *val* (Loc. *vala* nach § 38, I, 3 a. E.)

<sup>1</sup> Vgl. E. MÜLLER, Ancient Inscriptions S. 10. Die Postfixe sind nur wenig abgeschliffen gegenüber den entsprechenden Formen des Subst. *gē*. S. § 39, a. — <sup>2</sup> Die Ableitung von *aṭṭham* ist mir wahrscheinlicher als eine solche von *aṭṭhāya* (E. MÜLLER, a. a. O.; A. GUNASEKARA, Grammar S. 350). Letzteres liegt inschriftlich vor in Bildungen wie *bikusagaḥaṭaya* (E. M. Nr. 11). — <sup>3</sup> Es existirt auch ein Ablativ-Postfix *keren* im Sgh., das A. GUNASEKARA von *kara* »Hand« ableiten möchte. *keriyahi* findet sich Inschr. Nr. 61, Z. 1: *mujāṭa-gamaṇa-keriyahi* »mit Bezug auf die überschwemmten Dörfer«. Zu pkt. *keraka* vgl. HOERNLE, Comp. Gramm. of the Gaudian Languages, S. 233 ff.; FISCHER, IA. II, S. 121. 210. 368. S. ES. Nr. 381. — <sup>4</sup> Inschr. Nr. 13. Im Text hat E. MÜLLER, S. 74 irrtümlich *bikasagaḥaṭa*. Sollte übrigens *bikasagaṭa* nicht bloss ein Versehen des Steinmetzen sein?

§ 41. Wir können nun folgende Paradigmen aufstellen: a) masc. *balu* »Hund«, b) fem. *kikiṭṭi* »Henne«, c) neutr. *raṭa* »Land« und *at* »Hand«.

Sg. N.	<i>ballā</i>	<i>kikiṭṭi</i>	<i>raṭa</i>	<i>ata</i>
Acc.	<i>ballā</i>	<i>kikiṭṭiya</i>	<i>raṭa</i>	<i>ata</i>
Instr.	<i>ballā(-visin)</i>	<i>kikiṭṭiya(-visin)</i>	<i>raṭen</i>	<i>aten (-in)</i>
Abl.	<i>ballā-gen</i>	<i>kikiṭṭiya-gen</i>	<i>raṭen</i>	<i>aten (-in)</i>
Dat.	<i>ballā-ṭa</i>	<i>kikiṭṭiya-ṭa</i>	<i>raṭa-ṭa</i>	<i>ata-ṭa</i>



Gen.	<i>ballā-gē</i>	<i>kikiṣiṣya-gē</i>	<i>raṭehi (-ē)</i>	<i>atehi (-ē)</i>
Loc.	<i>ballā-kerehi</i>	<i>kikiṣiṣya-kerehi</i>	<i>raṭehi (-ē)</i>	<i>atehi (-ē)</i>
Voc.	<i>ballā, -ō</i>	<i>kikiṣiṣ, -ṣiṣya, -ō</i>	<i>raṭa</i>	<i>ata</i>
Pl. N.	<i>ballō</i>	<i>kikiṣiṣyō</i>	<i>raṭa-val</i>	<i>at</i>
Acc.	<i>ballan</i>	<i>kikiṣiṣyan</i>	<i>raṭa-val</i>	<i>at</i>
Instr.	<i>ballan(-visin)</i>	<i>kikiṣiṣyan(-visin)</i>	<i>raṭa-valin</i>	<i>at-valin</i>
Abl.	<i>ballan-gen</i>	<i>kikiṣiṣyan-gen</i>	<i>raṭa-valin</i>	<i>at-valin</i>
Dat.	<i>ballan-ṭa</i>	<i>kikiṣiṣyan-ṭa</i>	<i>raṭa-valaṭa</i>	<i>at-valaṭa</i>
Gen.	<i>ballan-gē</i>	<i>kikiṣiṣyan-gē</i>	<i>raṭa-vala</i>	<i>at-vala</i>
Loc.	<i>ballan-kerehi</i>	<i>kikiṣiṣyan-kerehi</i>	<i>raṭa-vala</i>	<i>at-vala</i>
Voc.	<i>balleni, -ani</i>	<i>kikiṣiṣyeni, -ani</i>	<i>raṭa-val</i>	<i>at-val</i>

## e) DAS UNBESTIMMTE SUBSTANTIVUM.

§ 42. Die Substantiva sind im Sgh. immer bestimmt; *nuvara* heisst »die Stadt«. 1. Das unbestimmte Substantivum wird ausgedrückt durch Anfügung des Zahlwortes *eka* »ein«, also ganz ähnlich wie in iranischen Sprachen<sup>1</sup>. In älteren Sprachperioden (Eju), als man noch ein Gefühl für das grammatische Geschlecht der Nomina besass, war der Ausgang für alle Masculina *-ek*, mochten sie nun Belebtes oder Unbelebtes bezeichnen, der Ausgang der Feminina, belebt wie unbelebt, war *-ak*, ebenso der der Neutra. Man sagte also *minihek* »ein Mann«, *rukek* »ein Baum«, *aṅganak* »eine Frau«, *geyak* »ein Haus«. Aber schon sehr frühzeitig trat eine Vermengung der Endungen ein. Wir finden schon in der Litteratursprache *vaḍuvek* und *vaḍuvak* »ein Zimmermann« (Uj. 10, 5), *yakak* »ein Dämon«, *geyek* »ein Haus« u. s. w. In der modernen Sprache, die nur mehr zwischen Belebtem und Unbelebtem scheidet, wird bei ersterem *-ek*, bei letzterem *-ak* angewendet: *minihek*, *aṅganek*, aber *rukak*, *geyak*.

2. Was den Ursprung dieser Formen betrifft, so geht *minihek* auf ein präkritisches *manusso ekko* oder *manusse ekke* zurück, *aṅganak* auf *aṅganā ekkū*, *geyak* auf *gehaṃ ekkam*. Es wird daher auch der Verbindung nicht etwa der Stamm des Subst., sondern die Nominativform zu Grunde gelegt. Man sagt also *ballek* »ein Hund« (§ 35, 2), *muddak* »ein Ring« (§ 39, 3) u. s. w., auch *kikiṣiṣyek* »ein Huhn«, *duvek* »eine Tochter«, *daluvak* »ein Zweig«, *miṣiyak* »ein Hammer«.

3. Die Verbindung von Subst. und Zahlw. ist aber eine so innige geworden, dass die Flexion nur mehr am letzteren zum Ausdruck kommt. Der Cas. obl. der Masculina und Feminina endigt auf *-eku* (also Abl. *miniheku-gen* u. s. w.), das sich ohne Zweifel aus dem alten Gen. *\*-ekahu*, *\*-ekhu* entwickelt hat<sup>2</sup>. Die Neutra bilden den Instr. Abl. auf *-akin*, den Gen. Loc. auf *-aka*, *-akhi*: *geyakin* »aus einem Hause«; *geyaka*, *geyakhi* »in einem Hause«. Archaisch ist *rukekū* »auf einem Baum« (Ss. 31).

<sup>1</sup> S. Grundr. der iran. Philol. I, 2 S. 113 (§ 57); S. 238 (§ 8). — <sup>2</sup> Wir haben in der Litteratur noch Formen wie *mahanakhu-gē* »eines Asketen« (RR. 7, Z. 3—4) erhalten.

## 3. ADJECTIVA.

§ 43. 1. Das attributive Adjectiv steht dem Substantiv, zu dem es gehört, voran und zwar in der Stammform: *hudu asvayā* »das weisse Pferd«, *hudu asvayō* »die weissen Pferde«. Historisch gesprochen haben wir hier determinative Composita nach dem Typus skt. *nilotpala*. Eigentümlich ist dem Sgh., dass dem attrib. Adj. *vū* angefügt werden kann. Dieses *-vū* ist nichts anderes als p. *bhūta* »geworden, seiend«; *huduvū asvayek* ist also »ein

Pferd, das weiss ist«. Die Anfänge dieses Gebrauches lassen sich bereits im P. beobachten, wenn hier z. B. *sucibhūta* attributiv ganz wie einfaches *suci* »rein« gebraucht wird u. s. w. Vgl. Dīp. 2, 53: *vasibhūta mahiddhikā*; Dīp. 19, 9: *gihibhūta tayo janā* »drei Leute, die Laien waren«.

2. Auch das prädicative Adjectiv hat seine Flexion eingebüsst: *mē asvayō huduyi* »diese Pferde sind weiss«<sup>1</sup>. Im Sgh. ist also die Tendenz zur Vereinfachung der Adjectivflexion vollständig durchgeführt, die in allen MIAV. zu beobachten ist<sup>2</sup>.

3. Jedes Adjectiv kann als Substantiv gebraucht werden und wird dann wie ein solches flectirt: *dilīndu* »arm«, *dilīndā* »der Arme«; *mahalu* »alt«, *māhālī* (°llī) »die Alte«; *sudu* »weiss«, *sudā* »das Weiss, die weisse Farbe«, zu flectiren nach § 35, 37, 39.

4. Eine Comparation der Adjectiva besitzt das Sgh. nicht mehr. Man umschreibt den Comparativ, indem man vor das Adjectiv das Wort *vaḍā* »mehr« (auch *vāḍī*, *vāḍiya*<sup>3</sup>) setzt. Der Gegenstand, mit dem verglichen wird, tritt in den Dativ, dessen Postfix *ta* in dieser Verbindung noch der ursprünglichen Bedeutung näher steht. Der Satz *mē gaha ara gaha-ta vaḍā usayi* heisst wtl. »dieser Baum ist höher mit Bezug auf jenen Baum«. Der Superlativ wird dadurch umschrieben, dass man *siyalu* »all« dem Gegenstande, mit dem verglichen wird, beifügt: *mē gaha siyalu gas-vaḷa-ta vaḍā usayi* »dieser Baum ist höher als alle Bäume« = »ist der höchste«. Man setzt auch das einfache Adjectiv ohne *vaḍā*, wie z. B. in dem bei A. GUNASEKARA S. 143 angeführten Satze *mē geḍi hataren loku kōka-da* »welche ist die grösste (wtl. die grosse) von diesen vier Früchten?« Unserem »sehr« entspricht sgh. *itā*, *itā-ma* z. B. *mē gaha itā usayi* »dieser Baum ist sehr hoch«.

<sup>1</sup> Über -yi s. ES. Nr. 1165. — <sup>2</sup> BEAMES, Compar. Grammar II, S. 239—243. —

<sup>3</sup> Zu skt. *īryah* gehörig, sgh. *vaḍanu*.

## B. ZAHLWÖRTER.

§ 44. 1. Die sgh. Cardinalzahlen von 1—19 sind:

- |  |   |
|--|---|
| 1. <i>ek</i> , <i>eka</i> <sup>1</sup>     | 11. <i>ekoḷos</i> , <i>ekoḷaha</i> (°osa)         |
| 2. <i>de</i> , <i>deka</i>                 | 12. <i>doḷos</i> , <i>doḷaha</i> (°osa)           |
| 3. <i>tun</i> , <i>tuna</i>                | †13. <i>teḷes</i> , <i>teḷesa</i>                 |
| 4. <i>hatara</i> (s°), <i>hatara</i> (s°)  | †14. <i>tudus</i> , <i>tudusa</i>                 |
| 5. <i>pas</i> , <i>pasa</i> (°ha)          | 15. <i>paḷaḷos</i> (pas°), <i>paḷaḷoha</i> (°osa) |
| 6. <i>ha</i> (sa), <i>haya</i> (saya)      | †16. <i>soḷos</i> , <i>soḷosa</i>                 |
| 7. <i>hat</i> (sat), <i>hata</i> (sata)    | †17. <i>sataḷos</i> , <i>sataḷosa</i>             |
| 8. <i>aṭa</i> , <i>aṭa</i>                 | †18. <i>aṭaḷos</i> , <i>aṭaḷosa</i>               |
| 9. <i>nava</i> , <i>navaya</i>             | †19. <i>ekunvīsi</i> , <i>ekunvissa</i> .         |
| 10. <i>daha</i> (°sa), <i>dahaya</i> (°s°) |   |

Die mit † bezeichneten Zahlen 13, 14, 16—19 gehören nur der Litteratursprache an. In der Verkehrssprache sind Neubildungen aufgekommen: *daha-tuna*, *daha-hatara*, *daha-saya*, *daha-hata*, *daha-aṭa*, *daha-navaya*.

2. Die Cardinalzahlen von 20 aufwärts sind:

- |  |   |
|--|---|
| 20. <i>visi</i> , <i>vissa</i> <sup>2</sup>      | 60. <i>sāṭa</i> (h°), <i>sāṭa</i> (h°)          |
| 21. <i>visi-eka</i> (Eḷu <i>ek-visi</i> )        | 70. <i>sāttā</i> (h°), <i>sāttāva</i> (h°)      |
| 22. <i>visi-deka</i> (Eḷu <i>de-visi</i> )       | 80. <i>asū</i> , <i>asūva</i>                   |
| 30. <i>tis</i> , <i>tisa</i> (tiha) <sup>2</sup> | 90. <i>anū</i> , <i>anūva</i>                   |
| 40. <i>sataḷis</i> (sāḷis), -ḷisa                | 100. <i>siya</i> , <i>siyaya</i>                |
| 50. <i>paṇas</i> <i>paṇasa</i> (°ha)             | 200. <i>de-siya</i> , <i>de-siyaya</i> u. s. w. |
|  | 1000. <i>dahas</i> (dās), <i>dahasa</i> (dāsa). |

3. Die Ordinalzahlen werden gebildet durch Anfügung des noch nicht befriedigend erklärten Suff. *-veni* (im Eļu *-vana* oder *-vanna*) an den Stamm der Cardinalia: *tun-veni* »der dritte«, *hat-veni* »der siebente« u. s. w. »Der erste« ist *paļamu* = skt. *prathama*, p. *paṭhama*, pkt. *paḍhama*; zuweilen auch nach Analogie der übrigen Ordinalia *paļamu-veni*.

<sup>1</sup> Die erste Form ist immer die Stammform, die zweite das substantivische Zahlwort. Zum ganzen vgl. RAṆASINHA, JRAS. C. B. Nr. 25, 1882, S. 234. —

<sup>2</sup> Natürlich verhält sich *vīsa* zu *visi* ganz wie *māssa* zu Stamm *māsi* (vgl. § 39, 3; § 7, 2 a), aber *tīsa* zu *tis* wie *ata* zu St. *at* (§ 39, 1).

§ 45. Der prākritische Ursprung der sgh. Numeralia ergibt sich ohne weiteres. Ich halte es für überflüssig, hier die Äquivalente in den älteren Sprachen und in den MIAV. zu wiederholen, da ich sie schon in meiner ES. zusammengestellt habe<sup>1</sup>. Ich begnüge mich mit einer Reihe von Einzelbemerkungen:

1. Die Zahlwörter 3 und 4 lauten am Anfang von Compos. *te-* und *siv-*, *sivu-* (vor Vocal *siv-*); es entspricht dies den Formen p. pkt. *ti-* und p. *catu(r)-*, pkt. *caū(r)-*. Vgl. *tevaļā* = p. *tipiṭaka*; *sivbā* »vierarmig«, *sivrās* »vieräugig«.

2. Das Zahlwort *tun* »drei« leitet sich m. E. ab von der Form des Gen. Pl. p. *tiṇṇam*, pkt. *tiṇha(m)*. Das *u* erklärt sich wie bei den in § 12, 2 besprochenen Wörtern *sun*, *bun* u. s. w. Die entsprechenden Formen der MIAV. führt BEAMES auf das Neutr. Plur. skt. *trīṇi* zurück.

3. Neben *doļos* 12 findet sich im Eļu auch *bara* = p. pkt. *bārāsa*, hi. *bārāha*, m. *bārā*. Das Eļu hat allein die Doppelformen bewahrt, wie sie in pkt. *duvālasa* und *bārāsa* vorliegen.

4. *tudus* 14 trennt sich von P. und Pkt. wie von den MIAV. Es leitet sich von einer Grundform ab, welche die erste Silbe bereits verloren hatte, ehe das Gesetz vom Abfall intervocalischer Tenues in Kraft trat. Dagegen p. *catuddasa*, pkt. *caūddasa*, hi. *caudaha*, m. *caudā*.

5. *paḥalos* 15 stimmt zu p. *pañcadasa*, während die MIAV. (vgl. hi. *pandrahā*, m. *pandharā*) zu pkt. *pañnarasa* mit Verlust des Palatals sich stellen.

6. *paņas* 50 ist von sprachgeschichtlicher Wichtigkeit. E. KUHN (KZ. 33, S. 477—78) hat zuerst darauf hingewiesen, dass hier das Sgh. mit dem P., dem Māhārāṣṭrī-Pkt. und dem Marāṭhī in der Ausstossung des Palatals übereinstimmt (vgl. p. *paññāsam*, pkt. *pañnāsam*, m. *pañnās*), während die MIAV. ihn beibehalten (hi. g. *pacāsa*, bg. *pañcāsa* u. s. w.).

7. *anū* 90 = p. *navuti*, pkt. *naūi* ist in seiner Form offenbar beeinflusst durch das vorhergehende *ašū* 80. Ebenso hat *dahas* 1000 (statt \**sahas*) sein anl. *d* von *daha* 10 bezogen.

<sup>1</sup> Vgl. Nr. 21, 2. 208. 519. 586. 587. 627. 667. 768. 823. 1375. 1507. 1521. 1592. 1593. 1608. Zum ganzen auch BEAMES, Compar. Grammar II, S. 130 ff.

§ 46. 1. Zusammengesetzte Zahlen werden nach der Grösse geordnet und zwar stehen die ersten Zahlen in der Stammform, nur die letzte nimmt substantivische Form an, d. h. das ganze Zahlwort ist ein Compositum. 229 ist also sgh. *de-siya-vedi-navaya*.

2. Verbindet sich ein Nomen mit einem Zahlwort, so ist zu unterscheiden, ob das Nomen Unbelebtes oder Belebtes bezeichnet. In ersterem Fall ist eine doppelte Ausdrucksweise möglich: a) Das Zahlwort steht in der Stammform voraus und das Subst. folgt nach mit der Endung *-ak*, z. B. *sat-vedi-avuruddak* »27 Jahre«. Wir haben es hier mit Dvigu-Compositis zu thun nach dem Typus skt. *triyojanam* »3 Yojanas«, wtl. »eine 3-Y.-Strecke«. Ebenso bedeutet das angeführte sgh. Beispiel wtl. »ein 27-Jahre-Zeitraum«. b) Das Subst. geht voraus und das Numerale folgt in subst. Form mit Endung

-ak, z. B. *pol-gedi-tun-siya-panahak* »350 Cocosnüsse«. Auch dies ist urspr. Compositum nach dem Muster von solchen wie skt. *dhenu-satam* »100 Kühe«, und bedeutet wtl. »eine 350-Zahl von Cocosnüssen«. — Im zweiten Falle geht c) das Substantiv im Plur. voran und dem nachfolgenden Zahlwort wird *denek* (skt. *jana*) beigelegt: *minissu tun-denek* »3 Menschen«, wtl. »Menschen, eine Dreizahl von Personen«. Hier ist *tun-denek* ein Dvigu, wie in dem in a) angeführten Beispiele und steht zu *minissu* in appositionellem Verhältnisse.

## C. PRONOMINA.

§ 47. Pronomina personalia. I. Das Pronomen der ersten und zweiten Person hat folgende Formen:

I. Person.		II. Person.	
Nom. Sg. <i>mama</i>	Pl. <i>api</i>	Nom. Sg. <i>tō</i> <sup>1</sup>	Pl. <i>topi</i>
C. obl. „ <i>mā</i>	„ <i>apa</i>	C. obl. „ <i>tā</i>	„ <i>topa</i> .

1. Was den Ursprung dieser Formen betrifft, so gehen *mama* und *tō* auf die alten Genetive p. pkt. *mama(ṃ)* und p. *tava(ṃ)* (pkt. *taḥa*) zurück<sup>2</sup>, *mā* und *tā* auf die Instrumentale p. *mayā*, pkt. *mayā*, *mae* und p. *t(v)ayā*, pkt. *tae*. Schwieriger ist die Erklärung der Pluralformen. Ich möchte noch daran festhalten, dass *api* sich vom Stamm des Pron. reflex. = pkt. *appā* herleitet und *topi* eine aus dem Sg. *tō* nach der Analogie von *api* gebildete Neuschöpfung ist<sup>3</sup>.

2. Die Cas. obl. *mā*, *tā*; *apa*, *topa* dienen als Accus. und (mit oder ohne Postpos. *visin*) als Instr.; sie werden ferner zum Ausdruck der verschiedenen Casus mit den § 40, A, 4—6 besprochenen Postfixen verbunden, vor denen *mā*, *tā* gewöhnlich gekürzt werden: Dat. *ma-ḥa*, *ta-ḥa*; *apa-ḥa*, *topa-ḥa*; Gen. *mā-gē* u. s. w. Neubildungen nach der neutralen Declination sind die Gen. und Abl. Pl. *apē*, *topē*; *apen*, *topen* (von *apa*, *topa*, wie *raḥē*, *raḥen* von *raḥa*).

3. Eine alte Form des Pron. der 2. Pers. Pl. ist, wie ich glaube, in *uṃba* (Pl. *uṃba-lā*) erhalten, das jetzt in der Anrede an Gleichgestellte oder an Personen mittleren Standes gebraucht wird. Ich vermute als Grundform ein *\*yumbhe*, das, auf skt. St. *yusma* zurückgehend, bezüglich des Inlautes die Mitte hält zwischen pkt. *tumhe* und *tubbhe*, im Anlaut aber sich als ursprünglicher erweist. Von einem *\*yubbhe* dürfte das mehr respectvolle *oba* (auch in der Zusammensetzung *oba-vahansē*) sich herleiten. Für ein Derivat aus *uṃba* halte ich *nuṃba* oder *nuba* »du, ihr«, Pl. *nuṃba-lā*, *nuba-lā*. Bezüglich des Pluralaffixes *-lā* vgl. § 35, 3 c.

II. Das Pronomen der dritten Person wird aus zwei verschiedenen Stämmen abgeleitet, welche den auch in den MIAV. vorkommenden Stämmen *i* und *u* entsprechen<sup>4</sup>; doch ist ersterer nur rudimentär in einzelnen Formen erhalten. 1. Die Flexion lautet:

Sg. Nom. <i>ū</i>	—	ě	Pl. Nom. <i>ovhu</i> , <i>ohu</i> , <i>ū-lā</i>	— ( <i>evhu</i> )
C. obl. <i>ohu</i> , <i>uhu</i> , <i>ū</i>	—		C. obl. <i>ovun</i> <i>un</i>	— ( <i>evun</i> ).

Von diesen Formen ist *ě* auf p. *ayam* zurückzuführen, vgl. hi. gu. *ē*; *evhu* und *evun* scheinen direct aus *ě* abgeleitet zu sein, wie *ovhu* und *ovun* aus *ū*, sind aber veraltet. Alle anderen Formen gehen auf den Pron. St. *ava* zurück, der dem classischen Skt., dem P. und Pkt. fremd ist, aber in der vedischen Dualform *avos* und häufig in den iran. Sprachen vorkommt. Aus den MIAV. sind hi. *u ō*, bg. *o*, si. *ū hū hō* zu vergleichen. Der C. obl. Sg. *ohu* könnte direct von *\*avassa*<sup>5</sup> abstammen; die Pluralformen *ovhu*, *ohu* und *ovun*, *un* entsprechen genau Substantivformen wie *surahu*, *mayilhu* und *veddun*, *horun*.

2. Die einzelnen Casus werden wieder durch Anfügung der bekannten Postfixe an den C. obl. gebildet, der selbst die Function eines Acc. und Instr. hat. So lautet der Dat. Sg. *ohu-ṭa* (*uhu-ṭa*, *ū-ṭa*), Pl. *ovun-ṭa* (*un-ṭa*); der Gen. Sg. *ohu-gē* u. s. w.

3. Beide Pronominalstämme erscheinen auch in substantivischer Form und lauten dann:

- I. Masc. *eyā* Fem. *ā* (= \**eyi*) Neutr. *eya*  
 II. „ *oyā* „ *ō* (= \**oyi*) „ *oya*.

Die Flexion ist die folgende: a) *eyā* und *oyā* gehen im Sg. wie *ballā* in § 41; der Pl. lautet *eyā-lā*, *oyā-lā* entsprechend der pronominalen Flexionsweise. b) *ā* hat den C. obl. *ā* oder *āya* (Dat. *ā-ṭa* u. s. w.), vgl. *kikiṭiya* zu *kikiṭi*, im Pl. *ā-lā*; von *ō* sind ausser dem N. Sg. keine Formen erhalten. c) *eya* und *oya* gehen im Sg. wie *raṭa* in § 41 (Instr. Abl. *eyin* oder *in*, *oyin*; Dat. *eya-ṭa* oder *ī-ṭa*, *oyi-ṭa*; Loc. Gen. *ehi* oder *chē*, *ohē*). Im Pl. haben sie *ēvā*, *ōvā* (Instr. Abl. *ēvāyin*, *ōvāyin*; Dat. *ēvā-ṭa*, *ōvā-ṭa*; Loc. Gen. *ēvāyē*, *ōvāyē*).

4. Eine Weiterbildung der beiden Pronomina findet ferner statt durch Anfügung des Suffixes *-ka*, worin ich das Numerales erkennen möchte. Die Flexion entspricht der substantivischen, das Pluralaffix ist, wie immer, *-lā*.

- I. Sg. M. *ēkā*, F. *ēkī*, N. *ēka*; Pl. M. *ēkā-lā*, F. *ēkī-lā*, N. *ēvā*<sup>6</sup>  
 II. Sg. M. *ōkā*, F. *ōkī*, N. *ōka*; Pl. M. *ōkā-lā*, F. *ōkī-lā*, N. *ōvā*<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Eine Neubildung nach dem Muster der Substantiva wie *kikiṭi* ist das Feminin der 2. Pers. *ī* (C. obl. *ī*, Pl. *ī-lā* oder, s. o., *topi*). Vielleicht haben wir es nur mit einer grammatischen Fiction zu thun. Der Verkehrssprache wenigstens ist die seltsame Form unbekannt. — <sup>2</sup> CHILDERS, JRAS. N. S. VIII, S. 136; A. GUÑASEKARA, Grammar S. 351. Ebenso leitet sich pers. *man* »ich« vom altiran. Gen. *mana* ab. — <sup>3</sup> S. meine ES., Nr. 44. Bei *topi* könnte man auch an eine Grundform \**tuppe* denken, die dem *tuphe* der Aśoka-Inschriften nahe stünde. — <sup>4</sup> BEAMES, Compar. Grammar II, S. 317 ff. — <sup>5</sup> Aber unmöglich = p. *eso*, wie CHILDERS, JRAS. N. S. VIII, S. 137 meint. — <sup>6</sup> Die neutralen Pluralformen sind die des einfachen substantivischen Pron. in 3.

§ 48. Pronomina demonstrativa. 1. Dem lat. »hic« entspricht im Sgh. der St. *ma*, dem lat. »ille« der St. *ara*. Jenes, *ma*, geht auf den St. skt. p. pkt. *ima* zurück, dieses, *ara*, auf den St. skt. *āra*, wie er in *ārē* »ferne«, *ārāt* (p. *ārā*) »von ferne« vorliegt<sup>1</sup>.

2. Der St. *ma* verbindet sich mit den beiden Pronominalstämmen der 3. Pers. *i* und *u* und nimmt an allen ihren Bildungen teil. Das Pron. kann also verwendet werden: a) in der Grundform nach § 47, II, 1: Sg. N. *mū*, *mē*; C. obl. *mohu*, *mū*; Pl. N. *movhu*, *mohu*, *mū-lā*; C. obl. *movun*, (*mevun*). — b) in substantivischer Form nach § 47, II, 3: Sg. N. masc. *meyā*, (*moyā*); fem. *mā*, *mō*; neutr. *meya*, (*moya*); Pl. N. masc. *meyā-lā* u. s. w. — c) in erweiterter Form mit Suff. *-ka* nach § 47, II, 4: Sg. *mēkā*, *mēkī*, *mēka*; Pl. *mēkā-lā* u. s. w.<sup>2</sup>

3. Der St. *ara* verbindet sich a) ebenfalls gelegentlich mit dem St. *u*: *arū* »jener«, Pl. *arun*. b) Er wird substantivisch flectirt nach § 48, II, 3: Sg. N. masc. *arayā* (contr. *arā*), fem. *ārā* (*arā*), neutr. *ara*; C. obl. *arayā* (*arā*), *ārā* (*ārā*), Instr. n. *arin* u. s. w.; Pl. *arayā-lā*, *ārā-lā*, *aravā* u. s. w. c) Er kommt in erweiterter Gestalt vor: *arakā*, *arakī*, *araka* u. s. w.

4. Bezüglich des Gebrauches der Demonstrativa in der Verkehrssprache ist zu bemerken: a) Die Formen der Cas. obliqui wie Sg. (*m*)*ohu*, Pl. (*m*)*un*, (*m*)*ovun* (vgl. auch *arun* in 3) werden als Nominative gebraucht und haben die urspr. Nominativformen (*m*)*ovhu* u. s. w. verdrängt. — b) Die Formen der neutralen obliquen Casus wie Instr. (*m*)*eyin* oder (*m*)*in*, *oyin*, *arin*, Dat. (*m*)*ī-ṭa*,

*oyi-ṭa* u. s. w. werden für alle drei Geschlechter ohne Unterschied verwendet.

<sup>1</sup> CHILDERS, JRAS. N. S. VIII, S. 137; A. GUÑASEKARA, Grammar S. 352. — <sup>2</sup> *mōkā, nōkī, mōka* scheint der Sprache verloren gegangen zu sein, ebenso wie *moyā, moyā*.

§ 49. Pronomina interrogativa. Das Pron. interr. geht seinem Ursprunge nach auf den St. skt. p. pkt. *kā* zurück. 1. Seine Formen lauten

Sg. Nom.	<i>kav-da</i> »wer?«	Pl. Nom.	<i>kavru-da</i>
C. obl.	<i>kā-da</i>	C. obl.	<i>kavrun-da</i>
Dat.	<i>kā-ṭa-da</i> u. s. w.	Dat.	<i>kavrun-ṭa-da</i> u. s. w.

Hier ist *-da* die Fragepartikel, welche entweder an das Pron. oder an das letzte Wort des Satzes antritt. Man sagt entweder (C. ALWIS): *mē pota kā-gē-da* »hic liber cuius (est)?« oder *kā-gē mē pota-da* »cuius (est) hic liber?« Die Form des C. obl. geht durch \**kaha* auf skt. *kasya*, p. pkt. *kassa* zurück; der Pl. *kavru* weist das auch bei Substantiven (§ 35, 3 c) vorkommende Suffix *-varu* auf<sup>1</sup>. Es kommt sgh. auch noch die Form *kavarahu-da* vor, sowie ein dazu neu gebildeter Sg. *kavarek-da* »wer?«, C. obl. *kavareku-da*.

2. Unserem »was?« entspricht *kim-da* (*kin-da*) oder *kima-da*, was doch wohl unmittelbar von skt. *kim*, p. pkt. *kiṃ* sich herleitet. Interessant ist die Dativform *kimaṭa-da* »wozu? wofür?«, welche ich direct auf ein \**kimatṭham* = skt. *kimatṭham*, p. *kimatṭham* zurückführe. Aber schwer zu erklären sind der Instr. Abl. *koyin-da* »womit? woher?« und der Gen. Loc. *koyi-da, kohē-da* »wovon? wo?«

3. Sgh. Neubildungen sind auch die Pronomina *mokā-da, mokī-da, moka-da*<sup>2</sup> »wer? welcher? was für ein?« und *kōkā-da, kōkī-da, kōka-da* in gleicher Bedeutung, sowie *mona-da* »was für ein?« mit dem Plur. *monavā-da* »was für Dinge?« Vgl. dazu den Pl. *ēvā* zum Pron. dem. *eya* »dieses.« Vgl. zu diesen Formen § 47, II, 4.

4. Das Pron. interrog. *kī* »wie viele?« entspricht skt. p. *kati*. Man sagt *uṃba-ṭa lamayi kī-deneṭ innavā-da* »wie viele Kinder hast du?«<sup>3</sup>. Neu gebildet aus diesem Stamm ist das neutrale Subst. *kīya-da* »wie viel?« (Instr. *kīyen-da*). Synonym dazu ist *kopamaṇa*, wtl. »was für ein Mass?« zu skt. *pramāṇa*, p. *pamāṇa*. Schwierig ist *koccara-da, kovicara-da* »wie viele? wie viel?« mit seinem Correlativ *occara* »so viele, so viel«. Vgl. § 13, 2.

<sup>1</sup> Wie Suff. *-ā*, so steht *-varu* speciell bei Verwandtschaftswörtern. Die Pronominalflexion steht also der Flexion dieser Kategorie von Substantiven besonders nahe. — <sup>2</sup> Auch *mokak-da* mit dem sog. unbest. Artikel. — <sup>3</sup> A. GUÑASEKARA, Grammar S. 452, Satz 42. Abgeleitet von *kī* ist *kī-varak* »wie viel mal? wie oft?« und das Indef. *kī-pa* »einige«.

§ 50. Pronomen relativum. Das Sgh. hat das Pron. relat. verloren. Diese auffallende Erscheinung könnte uns bestimmen, es den dravidischen Sprachen näher zu stellen, denen ebenfalls das Relativum abgeht<sup>1</sup>. Aber man darf nicht vergessen, dass die Art und Weise, wie das Sgh. das Relativum ersetzt, nämlich durch Participien, durchaus dem sanskritischen Sprachgeiste entspricht. Statt »höret auf das, was ich gesagt habe« heisst es sgh. »höret auf das von mir gesagte Wort«: *mā visin kī vacanaya-ṭa āhumkan de-pallā*; statt »wo ist das Buch, das der Lehrer euch gegeben hat?« heisst es »das vom Lehrer euch gegebene Buch, wo ist es?«: *ādurā visin umba-ṭa dun pota kotana-da*?<sup>2</sup> Aber noch mehr. Ich glaube, dass in dem Pron. indef. *yam* formell noch das alte Relativ und zwar der Loc. skt. *yasmin*, p. *yamhi*, pkt. *jammi* sich erhalten hat.<sup>3</sup> In gewissen Constructionen tritt auch, wie mir scheint, die ursprünglich relativische Bedeutung noch hervor. Vgl. *yamkalaka ... da, ē-kala ...* = quo tempore ..., eo tempore ... (p. *yasmiṃ kāle ...*,

*tasmiṃ kâle...*); *yam-sē...da*, *ē-men...* = quo modo..., eo modo... (RR. 64, 1, S. 22); — *yam viniścayakin numba-lā viniścaya-karaṇavā-nam, eyin-ma numbalā-ṭa viniścaya-karaṇu-labanavā āta* »mit welchem Masse ihr messt, mit demselben Masse wird euch gemessen werden«; — *yam rajakhu-gē dūvak kāmavi-da, un mehesun karavamha* = p. *yassa rañño dhūtaṃ icchasi, taṃ...* (KJ., ed. A. GUNASEKARA, S. 174, 25). Es ist jedoch zu beachten, dass in allen diesen Fällen die interrogative Partikel *da* oder die conditionale *nam* den Vordersatz abschliesst.

<sup>1</sup> FRIEDR. MÜLLER, Grdr. der Sprachwissenschaft. III, 1, S. 197. — <sup>2</sup> Diese Construction unterscheidet sich doch principiell in nichts von solchen wie skt. *vidhi-ḍṣṭam karma* »eine Handlung, welche der Brauch festgesetzt hat«. — <sup>3</sup> Auch CHILDERS a. a. O. S. 138 sucht in *yam* den Stamm des alten Rel.-Pron.

§ 51. Pronomen reflexivum, Pronomina indefinita u. s. w. 1. Das Reflexivpronomen lautet Sg. Nom. und C. obl. *tamā*, Plur. *taman*, *-mun*, ohne Zweifel = skt. *ātman*, mit der nämlichen Spaltung des Doppelconsonanten wie in p. *ātumā*<sup>1</sup>. Das Pron. wird gegenwärtig auch gebraucht in der Anrede an niedriger stehende Personen; zusammengesetzt ist damit *tamun-nānsē*, die Anrede an Leute von Rang.

2. Unbestimmte Pronomina sind *kisi* = skt. *kimcit*, p. *kiñci* »etwas«<sup>1</sup> (*kisivek* »jemand«, *kisivak* »etwas«), *an* »ein anderer« = skt. *anya*, p. *añña*, pkt. *anna* (*kisi an* »etwas anderes«); *anik* dass. (*anik-dā* »übermorgen«, *anikā*, *-kī*, *-ka* substantivisch »der, die, das andere«); *vena* »ein anderer« (*vena...vena* »die einen...die anderen«); *siyalu* »all, jeder« = skt. p. *sakala*, pkt. *sayala* (*siyalla* Neutr. Sg. »alles«, *siyallō* »alle«); *mulu*, *-lu* »ganz, vollständig« zu skt. p. pkt. *mūla* (*muḥulla* »Gesamtheit«); *samaharu* »einige«; sowie die vom Pron. interr. abgeleiteten *kavru* »wer nur immer«, *mokak* (*kumak*, *kōka*) »was nur immer«, *mokavat* »etwas« (*moka* + *vat* = skt. *vastu*, p. *vatthu*) u. a. m. Auch das in § 50 besprochene *yam* dient als unbest. Pronomen. In *yam-kisi* oder *kisi-yam* (vgl. *kisi-yam kaṭa-yuktayak nisā* »für irgend ein Geschäft«) liegt noch die alte Verbindung = skt. *yaḥ kaścit* u. s. w. vor. Neugebildet sind *yamek* »irgend einer«, *yamak* »irgend etwas«.

3. Erwähnt sei zum Schluss, dass die emphatische Partikel *-ma* häufig, die Bedeutung verstärkend, an die verschiedenen Pronomina und Pronominalformen angefügt wird. Ich möchte sie auf ein altes *samam* zurückführen, wie *men* = *samena* ist. *api-ma* heisst dann »wir selbst«, *mū-ma* »gerade dieser, wieder dieser, eben derselbe« u. s. w. Die gleiche Partikel tritt auch an Numeralia und Adjectiva.

<sup>1</sup> CHILDERS a. a. O. S. 137. 138.

## D. VERBUM.

Vorbemerkung. Bei der Verbalflexion treten die Unterschiede zwischen dem Elu (der Litteratursprache) und der modernen Verkehrssprache besonders scharf hervor. Im Folgenden wird daher zunächst das Elu-Verbum behandelt werden und sodann in einem besonderen Paragraphen (64) das der Umgangssprache zur Darstellung kommen.

### 1. PRÄSENS- UND PRÄTERITALSTAMM DER DREI CONJUGATIONEN.

§ 52. Die Flexion des sgh. (Elu-) Verbums beruht auf der Unterscheidung eines Präsensstammes und eines Präteritalstammes. Ersterer beruht auf dem Präsensstamme des betr. Verbums in der präkritischen Grund-

lage des Sgh., dieser geht zurück auf das Part. Prät. Je nach dem Ausgange des Präs.-Stammes und der Bildung des Präteritums sind im Sgh. drei Conjugationen zu unterscheiden:

I. Conjug. Präs.-St.	a) <i>ka-</i>	Prät.-St. <i>kā-</i>	»essen«	= p. <i>khādati</i>
	» <i>nā-</i>	» <i>nā-</i>	»baden«	= p. <i>nahāyati</i>
	b) <i>kapa-</i>	» <i>kāpu-</i>	»schneiden«	= p. <i>kappeti</i>
	» <i>vasa-</i>	» <i>vāsu-</i>	»wohnen«	= p. <i>vasati</i>
	» <i>gala-</i>	» <i>gālu-</i>	»fließen«	= p. <i>galati</i>
	» <i>ugula-</i>	» <i>igilu-</i>	»ausrotten«	= p. <i>ugghāṭeti</i>
II. Conjug. Präs.-St.	<i>badi-</i>	Prät.-St. <i>bādi-</i>	»rösten«	= p. <i>bhajjati</i>
	» <i>gili-</i>	» <i>gili-</i>	»verschlingen«	= p. <i>gilati</i>
	» <i>raki-</i>	» <i>rāki-</i>	»schützen«	= p. <i>rakkhati</i>
III. Conjug. Präs.-St.	<i>idime-</i>	Prät.-St. <i>idimunu-</i>	»schwellen«	= p. <i>uddhumāyati</i>
	» <i>peṇe-</i>	» <i>peṇunu-</i>	»sich zeigen«	= p. <i>paññāyati</i>

Bemerkungen: 1. Die Gruppen a) und b)<sup>1</sup> der I. Conj. sind ihrem Ursprunge nach identisch. Gruppe a) umfasst solche Verba, wo nach den Lautgesetzen der Stamm infolge von Consonantenelision im Präs. und Prät. einsilbig werden musste. Wir haben *kayi* »er isst« = p. *khādati*, weil intervocalisches *d* nach § 14, 5 ausfallen muss; \**kaai* wird dann \**kāyi* und weiterhin mit secundärer Kürzung (§ 3, 2) *kayi*. Dagegen bleiben *vasayi* »er wohnt« = p. *vasati*, *galayi* »er fließt« = p. *galati* u. s. w. bestehen. Ebenso ist *kā-* durch Contraction aus \**kāyi* = p. *khādita* zu erklären.

2. Die Verba der I. Conj. sind der Bedeutung nach meist Transitive. Es ist beachtenswert, dass von 55 Verben, die ich etymologisch erklärt habe, nicht weniger als 31 von alten Causativen sich herleiten, die im P. auf *-ṭi* ausgehen<sup>2</sup>. So *koṭa-* »schlagen, hauen« = p. *koṭṭeti*, *dava-* »verbrennen« = p. *jhāpeti*, *maka-* »zerstören« = p. *makkheti*, *kiya-* »sagen« = p. *katheti* u. a.

3. Die Verba der II. Conj. sind teils Transitive, teils Intransitive. Es ist jedoch zweifellos, dass in der Bedeutung ein engerer Zusammenhang zwischen dieser und der III. Conj. besteht. Wir besitzen mehrere Verba, die im Präs.-St. beide Bildungen neben einander zeigen: *vaḍi-* oder *vāḍe-* »zunehmen«, *nagi-* oder *nāge-* »hinaufsteigen«, *nasi-* oder *nāse-* »umkommen«, *pubudi-* oder *pibide-* »erwachen«, *varadi-* oder *vārade-* »irren«. Alle diese Doppelstämme bilden ihr Prät. nach der Weise der III. Conj., mit einziger Ausnahme von *vaḍi-*, das *vāḍi-* hat. Aber nur *nāgunu-*, *nāsunu-*, *pibidunu-*, *vāradunu-*.

4. Die III. Conj. begreift fast nur Intransitive und Passiva. Nach ihr kann aus jedem Transitivum der I. und II. Conj. ein Passivum gebildet werden. Doch gehören ihr auch Verba an, denen kein Transitivum gegenüber steht. Wo Formen der II. und III. Conj. neben einander liegen, dürften erstere ursprünglich mehr intransitive, letztere mehr passivische Bedeutung haben: *nasi-* hiess also von Haus aus zunächst »zu Grunde gehen«, *nāse-* aber »vernichtet werden«; *pubudi-* »erwachen«, *pibide-* aber »aufgeweckt werden« u. s. w. In den meisten Fällen ist aber eine Trennung der intransitiven und der passiven Bedeutung natürlich unmöglich. Beispiele der III. Conj. sind *kāḍe-* »zerbrochen werden, brechen (intr.)« zu *kaḍa* »brechen (tr.)«; *idire-* »ausgerissen werden, fallen (z. B. von morschen Bäumen)« zu *udura-* »ausreißen«; *āṭire-* »sich verbreiten, ausgebreitet werden« zu *atura-* »ausbreiten«, *āre-* »beiseitigt, geöffnet werden« zu *ari-* »beseitigen, öffnen« und viele andere<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> A. GUÑASEKARA trennt diese beiden Gruppen in zwei verschiedene Conjugationen und unterscheidet somit deren vier. — <sup>2</sup> Ebenso bilden in den MIAV. alte Causativa die Grundlage zahlreicher Verbalstämme. Vgl. BEAMES, Compar. Grammar III, S. 53. — <sup>3</sup> Man beachte, dass das *e* des Stammausganges Umlaut bewirkt nach den § 9, 2. 4. 5 besprochenen Regeln. Auch von Causativen können Passiva der III. Conj. abgeleitet werden, z. B. *ya-* »gehen«, *yava-* »gehen machen, schicken«, *yāve-* »geschickt werden«.



§ 53. Wenn wir nun nach dem Ursprunge der drei Conjugationen fragen, so ist wohl klar, dass gewisse Bildungstypen in der präkritischen Grundlage des Sgh. herrschend wurden, und dass es unsere Aufgabe sein muss, diese Typen aufzufinden. Für die I. Conj. liegt ja die Sache ziemlich einfach, mehr Schwierigkeiten dagegen bietet die Erklärung der II. und III. Conj.

1. Der Typus der I. Conj. ist die erste Präsensklasse des Skt., wie *khādati*, *vasati* u. s. w. Nach dieser Flexionsweise wurde nun zunächst im Sgh., bzw. schon in seiner präkritischen Vorlage, die grosse Zahl der Causativa auf p. *-eti* behandelt unter Aufgabe des charakteristischen Zeichens *e*. Vgl. § 52, 2. Aus *kappeti* wird durch *\*kappati* ein *kapayi* »er schneidet«, aus *koṭṭeti* durch *\*koṭṭati* ein *koṭayi* »er haut«. Und in derselben Weise schwinden die übrigen Reste der skt. Präsens-Stammbildungen, die auf der Pāli-Stufe noch erhalten sind. Aus St. *karo-* z. B. wird *kara-*; *karoti* wird durch *\*karati* zu *karayi*. Bei den Nasalpräsentien wird das *n* einfach zur Wurzel geschlagen und erscheint daher auch im Prät.; vgl. *anduna-* »erkennen«, Präs. *āndini-* = p. *sañjānāti*. Eine bemerkenswerte Ausnahme ist *vikūṇa-* »verkaufen«, Prät. *viki-* = p. *vikkīnāti*, Part. Prät. *vikkīta*. Der Unterschied des Präsensstammes und der Wurzel ist hier noch im Sgh. erhalten. — Der Prät.-St. der I. Conj. geht, wie schon CHILDERS<sup>1</sup> richtig erkannt hat, auf das Part. Prät. auf *-ita* zurück, dessen Typus der herrschende geworden ist: *kāpu* kommt also direct von *kappita*, *vāsu* von *vasita*, *kāḍu* »gebrochen« von *khaṇḍita* u. s. w.<sup>2</sup> Die Bildung wurde dann auch auf zahlreiche Verba übertragen, bei denen ein solches Particip auf *-ita* nicht von Anfang an vorhanden war, z. B. *iduru-* zu *udura-* »ausreissen«, aber p. Part. *uddhaṭa*; *gāhu-* zu *gaha-* »schlagen«, aber skt. *ghṛṣṭa* zu *gharṣati*; *tānu-* zu *tana-* »erbauen, aufrichten«, aber p. *tata* zu *tanoti* u. s. w. Eine Schwierigkeit liegt nur in dem auslautenden *-u* = urspr. *-ita*, für das ich eine Erklärung im folgenden zu geben versuchen werde.

2. Die II. Conj. unterscheidet sich von der ersten dadurch, dass sowohl der Präsens- wie der Präteritalstamm auf den *i*-Vocal endigt. Dass irgend ein anderer Verbaltypus ihr zu Grunde gelegt ist, als der I. Conj., lässt sich nicht feststellen. Wir müssen wohl vom Prät.-St. ausgehen. Da ist nun zweifellos, dass *rāki* ebenso von *rakkhita* und *gīli* von *gilita* sich ableitet, wie *kāpu* von *kappita*. Wir haben ja ebenso auch *divi* »Leben«, das auf p. *jivita*, und *ihi* »in Begleitung von, mit«, das auf p. *sahita* zurückgeht. Wie erklärt es sich nun, dass *-ita* bald zu *-i*, bald zu *-u* wurde? Ich möchte glauben, dass zunächst ein indifferenter, nach *ü* hin klingender Vocal entstand. In der Folge bildeten sich dann, vermutlich nach der Lautumgebung, zwei Typen heraus. Hinter Labialen z. B. oder in der Nachbarschaft von *u* erschien *-u*<sup>3</sup>, also *kāpu-*, *iduru-* u. s. w.; hinter Gutturalen und nach *i* dagegen trat *-i* ein, also *rāki-*, *gīli-* u. s. w., und nach diesen beiden Typen wurden nun die übrigen Verba regulirt. Damit waren die Prät.-Stämme, obwohl von gleichem Ursprunge, doch thatsächlich differenzirt. Es ist gewiss nicht befremdlich, dass diese Differenz wieder auf den Präs.-St. rückwirkte, und dass das *i* des Prät.-St. auch in das Präs. übertragen wurde. Das Prät. *rāki-* verursachte auch ein Präs. *raki-*, *bādi-* auch ein *badi-*. Dass aber diese Übertragung erst eine junge ist, beweist schon der Umstand, dass das *i* des Präs.-St. keinen Umlaut bewirkte. Bei der Verschleppung des *i* in das Präs. mögen Verba wie *gīli-* den Anfang gemacht haben, wo schon die Vocalassimilation sie begünstigen musste. Nach meiner Anschauung ist also der Unterschied zwischen der I. und II. Conj. kein principieller, sondern nur durch secundäre Lautvorgänge bedingt.

3. Der Typus der III. Conj. sind, wie ich glaube, Verba, wie p. *uddhu-*

*māyati* »geschwollen sein« (= sgh. *idime-*), *nibbāyati* »erlöschen« (= sgh. *nime-*), *parihāyati* »zerfallen, vergehen« (= sgh. *pirihe-*), *paññāyati* »bekannt sein« (= sgh. *peṇe-*). Alle diese Verba sind intransitiv oder passiv, und nach ihrem Vorbilde hat das Sgh. seine ganze Gruppe von Intransitiven und Passiven gebildet<sup>1</sup>. Dass in diese Kategorie das Hilfsverbum »werden« sgh. *ve-*, trotz p. *bhavati*, *hoti* eingereiht wurde, versteht sich aus der Bedeutung. Dagegen gehört ihr das transitive *de-* »geben« aus rein äusseren, nämlich lautlichen Gründen an: *de-* geht unmittelbar auf einen Präs.-St. = p. *deti*, pkt. *dei* zurück, der selbst aus der 2. Sg. Imp. skt. *dehi* neu gebildet wurde. — Sehr interessant und bisher nicht richtig erklärt ist der Prät.-St. der III. Conj., wie *idimunu-*, *peṇunu-*. Hier liegen Derivate der zweiten skt. Form des Part. Prät. auf *-na* vor. Man bedenke, dass zu dem oben angeführten *parihāyati* das Part. Prät. *parihina* heisst, zu *deti* ebenso *dinna*, woraus sgh. *pirihun*, *dun* werden muss. Damit ist der Ausgangspunkt für die Neubildung gegeben, welche sich über die ganze Verbalclassse verbreitete. Nach dem Muster *pirihe-*: *pirihunu-* wird nun ebenso zu *idime-* ein *idimunu-*, zu *peṇe-* ein *peṇunu-*, zu *kāḍe-* »zerbrochen werden« ein *kāḍunu-* u. s. w. geschaffen.

<sup>1</sup> JRAS. N. S. VIII, S. 151. — <sup>2</sup> Vgl. § 29, 2 c. Die Richtigkeit der Erklärung wird auch durch den Umlaut bestätigt, der ein urspr. *i* voraussetzt. — <sup>3</sup> Wie ja in der That inschriftlich *divu* »Leben« neben *divi* bezeugt ist! — <sup>4</sup> CHILDERS a. a. O. S. 148 denkt an Passiva wie p. *kariyati*, *diyati*, *dhāriyati* u. s. w. als Ursprung der sgh. Verba auf *e*. Immerhin mögen auch sie auf die Entstehung des neuen Typus eingewirkt haben.

§ 54. Die drei Conjugationsclassen, die wir besprochen haben, repräsentiren die regulären Bildungsweisen der sgh. Verba. Sog. »unregelmässige Verba« entstehen lediglich dadurch, dass alte Formen des Part. Prät. sich erhalten haben, welche nicht auf *-ita* oder *-na* ausgingen und somit von den Formen abwichen, welche den vorherrschenden Typus für die Präteritalbildung abgaben<sup>1</sup>. So bildet 1. *kara-* »machen« den Prät.-St. *kaḷa-*, welcher auf die Grundform *kaṭa* (so im P. in gewissen Compositis neben *kata*) zurückzuführen ist. Nach diesem Muster bilden dann auch andere *r*-Wurzeln ihr Präteritum, so *atura-*: *atuḷa-* »ausbreiten« (p. *atthata*), *matura-*: *matuḷa-* »Zaubersprüche murmeln« (vgl. p. *manta*), *vagura-*: *vaguḷa-* »ausgiessen« (skt. *ṽghr* mit *ava*), *vapura-*: *vapuḷa-* »säen«, *vadāra-*: *vadāḷa-* »sprechen«. Bezeichnender Weise besteht bei den meisten dieser Verba neben dieser Bildungsweise auch die »reguläre« nach Conj. I, also *āturu-*, *māturu-*, *vāguru-*, *vāpuru-*, *vādāru-* neben *atuḷa-* u. s. w.

2. Nahe verwandt mit *kara-*: *kaḷa-* ist auch die Bildung *miya-* (p. *miyyati*): *maḷa-* »sterben«. Der Prät.-St. leitet sich hier von einer Grundform \**maḷa* »tot« ab, skt. *mṛta*, p. *mata*, welche mit p. *kaḷa* aus skt. *kṛta* übereinstimmt.

3. *daki-* »sehen« bildet den Prät.-St. *duṭu-* = skt. *dr̥ṣṭa*, p. *diṭṭha* (zu Präs. *dakkhati* neben *passati*). Doch findet sich auch die Neubildung *dāki-*. *laba-* »erlangen« bildet *lada-* (= p. *laddha*, skt. *labdha*), daneben aber auch *lābu-*.

4. *ya-* »gehen« hat *giya-*, *e-* »kommen« hat *ā-*. Hier sind Präs. und Prät. von verschiedenen Verben abgeleitet. *ya-* geht auf p. *yāti*, *e-* auf p. *eti* (ganz wie *de-* »geben« auf *deti*) zurück; *giya-* dagegen gehört zu p. *gata* und *ā-* (§ 14, 5) zu p. *āgata*.

5. *iṇḍi-* »sitzen« bildet *unu-*; beide Stämme sind historische Formen = p. *sīdati*, *sanna*.

6. *gaṇi-* »nehmen« hat *gat-*. Der Präs.-St. stimmt zu p. *gaṇhāti* (vgl.

§ 17, 2b, Anm. 2), dagegen bietet der Prät.-St. Schwierigkeiten, da *gat-* eine von p. *gahita* abweichende Grundform zur Voraussetzung hat.

<sup>1</sup> Es ist charakteristisch, dass sich, wie wir unten in § 55, 2 sehen werden, solche Participien in ihrer historischen Gestalt nur in der adjectivischen Verwendung erhalten haben, während für die Verbalflexionen Neubildungen geschaffen wurden.

## 2. PARTICIPIEN, GERUNDIEN, INFINITIVE.

§ 55. Participien. 1. Das Particip des Präs. hat die Endung *-na*, welche an den Präs.-St. angefügt wird, also *kana* »essend«, *kapana* »schneidend«, *badina* »röstend«, *idimena* »schwellend«; z. B. *me nuwarehi vasana minissu* »die in dieser Stadt wohnenden Leute«. Der Typus für diese Bildungen ist das mediale Part. Präs., das im P. auf *-āna* ausgeht. — Wie jedes Adjectiv (vgl. § 43, 3) kann auch das Part. in ein Subst. verwandelt werden. Der Ausgang ist dann *-nnā*, z. B. *kannā* »der Esser«, *vasannā* »der Bewohner«<sup>1</sup>. Offenbar ist *kannā* u. s. w. zu erklären wie *vāssā* »Kalb« oder *ballā* »Hund« (§ 31, 2), d. h. *-nnā* ist aus *-niyā* oder *-nuvā* entstanden, und entspricht dem durch Suffix *-ka* erweiterten Participialstamm. Die Flexion ist diese:

Sg. Nom.	<i>kannā</i>	Pl. Nom.	<i>kannō</i>
C. obl.	<i>kannā, -nnahu</i>	C. obl.	<i>kannan, -nnavun.</i>

2. Das Particip des Prät. wurde teilweise bereits in § 53 besprochen: a) Die meisten Formen sind nach dem Typus *patita* gebildet, wobei *-ita* teils zu *-ū*, teils zu *-ī* werden muss: *kāpū* »geschnitten« = p. *kappita*, *vidī* »geworfen, geschossen« von einer Grundform *\*vijjhita*. — b) Das Sgh. hat aber auch eine Reihe historischer Formen bewahrt, welche nicht durch den Typus *patita* verdrängt wurden. Einige solcher alter Participien wurden in § 54 erwähnt, nämlich die, welche bei der Verbalflexion als Prät.-St. fungiren: *kala* »gemacht« = p. *kaṭa*, *maḷa* »gestorben« aus *\*maṭa*, *duṭu* »gesehen« = p. *ditṭha*, *giya* »gegangen« = p. *gata*, *ā* »gekommen« = p. *āgata*, *un* »sitzend« = p. *sanna* (vgl. auch *dun* »gegeben« = p. *dinna* in § 53, 3), *gat* »genommen« (aber p. *gahita*). Allein es sind auch noch andere alte Participien erhalten, welche nur als solche verwendet werden, in der Flexion aber Neubildungen weichen mussten. Die wichtigsten sind:

α) <i>naḷa</i> »vernichtet«	= p. <i>naṭṭha</i> ;	aber Prät.-St.	<i>nāsu-</i>	zu <i>nasa-</i> ,
<i>baḷa</i> »untergegangen«	= p. <i>bhaṭṭha</i> ;	aber Prät.-St.	<i>bāsi-</i>	zu <i>basi-</i> ,
β) <i>upan</i> »geboren«	= p. <i>uppanna</i> ;	aber Prät.-St. auch	<i>ipadunu-</i>	zu <i>upadi-</i> ,
<i>sun</i> »abgehauen«	= p. <i>chinna</i> ;	aber Prät.-St.	<i>siṇḍi-</i>	zu <i>siṇḍi-</i> ,
<i>bun</i> »gebrochen«	= p. <i>bhinna</i> ;	aber Prät.-St.	<i>biṇḍi-</i>	zu <i>biṇḍi-</i> ,
γ) <i>bada</i> »gebunden«	= p. <i>baddha</i> ;	aber Prät.-St.	<i>bāṇḍi</i>	zu <i>bāṇḍi-</i> .

c) Schwieriger ist ein anderes Part. Prät., das auf *-pu* endigt, zu erklären. Vgl. *kaḍāpu* »gebrochen«, *bādāpu* »gebunden«. Der erste Teil *kaḍā*, *bāda* ist hier deutlich Gerund nach § 56, 2. Es liegen also zusammengesetzte Formen vor, vermutlich von *kaḍā-piyanu*<sup>2</sup>, so dass *-pu* auf p. *pihita* zurückginge. Dieses liegt allerdings sonst in der Form *piyu*, *pihu*, *pī* vor; doch ist eine weitere Kürzung am Ende der Composition wohl erklärlich.

<sup>1</sup> Der oben citirte Satz kann auch ausgedrückt werden *me nuwarehi vasannā-vū minissu*, wtl. »die Leute, welche Bewohner dieser Stadt sind«, wozu § 43, 1 zu vergleichen ist. — <sup>2</sup> A. GUÑASEKARA, Grammar S. 292, § 199. S. 394 Fussnote. Über die zusammengesetzten Verba vgl. § 67, sowie § 62, 1 b.

§ 56. Gerundien. Das Sgh. besitzt ein doppeltes Gerundium (Absolutivum), ein solches der Gegenwart und der Vergangenheit. 1. Das

Gerundium des Präs. endigt auf *-min(i)*: *kamin(i)* »beim Essen, während man isst« u. s. w., *kapamin(i)*, *badimin(i)*, *idimemin(i)*. Die Form entspricht aber nicht, wie man vermuten könnte<sup>1</sup>, dem alten Part. Präs. auf *-māna*; denn sie ist durchaus indeclinabel. Vielmehr ist sie der Instrumental eines Verbalnomens auf *-ma*. Zum Gebrauche vgl. KJ. 554 *kaṭa de konin tē peremin budit* »sie essen, wobei aus den beiden Mundwinkeln das Blut trieft«. Bemerkt muss werden, dass, abgesehen von jener erstarrten Gerundialform, ein Nomen verbale auf *-ma* (bzw. *-uma* oder *-īma*) noch in häufigem Gebrauche ist: *nāṭuma* oder *nāṭīma* »das Tanzen« zu *naṭanu*, *kiyuma* oder *kīma* »das Sagen« zu *kiyanu*, *dānīma* »das Wissen« zu *dannu*. Sie werden flektirt als neutrale Substantiva.

2. Das Gerundium des Prät. hat a) regelmässig die folgenden Formen (von den § 52 aufgezählten Verben):

I. Conj. = Präs.-St. mit Ausgang *-ā*: *kā* »nachdem (er u. s. w.) gegessen hat«, *kapā*, *vasā* u. s. w.

II. Conj. = Präs.-St. mit Ausgang *-a* (statt *-i*) und Umlaut in der vorhergehenden Silbe (bzw. Silben): *bāda* »nachdem (er u. s. w.) geröstet hat«, *gīla*, *rāka* u. s. w.

III. Conj. = Präs.-St. mit Ausgang *-ī*: *idimī* »nachdem (er u. s. w.) geschwollen ist«, *peṇī* u. s. w.

Hier ist nun im einzelnen manches schwierig. Sicher aber ist, dass allen Bildungen die Gerundialformen auf *-ya* zu Grunde liegen. Dies ist aber von grosser Wichtigkeit. Wir beobachten im Pkt., dass diese Formen gegenüber denen auf *-ttā*, *-ittā* (= skt. *-tvā*, *-itvā*) die jüngerer sind, und die Gerundien auf *-ī* der MIAV. stammen ebenfalls von ihnen her<sup>2</sup>. Das Sgh. fügt sich also wieder vollkommen in die geschichtliche Entwicklung der Prakrits ein. Die Gerundien der I. Conj. lassen sich zurückleiten auf Typen wie p. *paṭṭhāya*, *ādāya*, *nissāya*, die der III. auf Typen wie p. *passiya*, *muñciya*, pkt. *pucchiya*, *kahiya*. Bei den Gerundien der II. Conj. lässt wenigstens der Umlaut auf das ursprüngliche Vorhandensein des *y* schliessen. Wir haben freilich schon in der ältesten Epoche der Inschriften die Gerundialform *daka* = mod. *dāka* zu *dakinu* »sehen«. — b) Das Sgh. besitzt auch eine Anzahl »unregelmässiger« Gerundien, in welchen sich wenigstens zum Teil alte Formen erhalten haben. Hierher gehören *koṣa* zu *karaṇu* »machen«, *gos* zu *yanu* »gehen«, *avut* oder *āvit* zu *enu* »kommen«, *aran* zu *ariṇu* »holen«, ferner *va* (neben *vī*) zu *venu* »werden« und *bī* zu *bonu* »trinken«. Hiervon sind namentlich die drei ersten von Interesse: *koṣa* dürfte dem p. *katvā* nahe stehen, doch mit Cerebralisierung (vgl. § 15, 3); *gos* setzt vermutlich ein *\*gacca* = skt. *-gatya* voraus, wie z. B. p. *-hacca* = skt. *-hatya* sich findet<sup>3</sup>; *avut*, *āvit* endlich gehört ohne Zweifel zu skt. *āgatya*, wiewohl der Auslaut noch der Erklärung bedarf. Das Gerund *aran* vermag ich nicht zu deuten. Schwierig sind auch die beiden Nebenformen *gohin* zu *gos* und *āvidin* zu *āvit*. — c) Schliesslich sei erwähnt, dass das Sgh. nicht selten das präteritale Gerund verdoppelt, wodurch es wieder präsentische Bedeutung erhält: *kapa-kapā* ist also ungefähr das gleiche wie *kapamin*. Ganz allgemein im Gebrauche sind Gerundien auf *-lā*: *kālā*, *kapālā*; *bādālā*, *gilālā*; *idimālā*, *peṇālā*. Diese Formen erklären sich einfach aus der Vorliebe der Singhalesen für zusammengesetzte Verba, von denen in § 67 die Rede sein wird; denn sie sind reguläre Gerundien der Composita *kā-lanu*, *kapā-lanu*, *bāda-lanu* u. s. w.

<sup>1</sup> A. GUNASEKARA, Grammar S. 351. — <sup>2</sup> BEAMES, Compar. Grammar III, S. 229. — <sup>3</sup> E. MÜLLER, Simplified Grammar of the Pali Language S. 127.

§ 57. Infinitive und Verbalnomina. 1. Der Infinitiv endigt im Sgh. auf *-nu* (*-anu*, *-inu*, *-enu* je nach der Conjug.): *kanu*, *kapanu*; *badinu*, *gilinu*; *idimenu*, *penenu*. Es ist dies zunächst der St. eines Verbalnomens, welches sich von dem älteren Verbalnomen auf p. *-ana* (*pacana* »das Kochen«, *dassana* »das Sehen« u. s. w.) herleitet. Soll es in der Weise unseres Infinitivs gebraucht werden, so tritt es in den Dativ. So haben wir in einer Inschrift des 13. Jahrh. *Mayā-rajaya nasan-ṭa ā Demaṭun parāṭaya-koṭa* »nachdem er die Tamils besiegt hatte, die gekommen waren, das Reich Māyā zu vernichten«<sup>1</sup>. Ebenso wird im P. der Dativ des Nom. verb. auf *-ana* als Inf. gebraucht, z. B. *na patthaye nirayaṃ dassanāya* »ich verlange nicht darnach, die Hölle zu sehen«<sup>2</sup>. Der Gebrauch des Inf. erhellt aus folgenden Beispielen: *mēka karaṇṭa epā* »thue das nicht!« (wtl. wohl: es ist verboten dies zu thun); *maṭa mēka karaṇṭa bā* »ich kann dies nicht thun« (es ist mir unmöglich ... vgl. ES. Nr. 1028); *maṭa mēka karaṇṭa puḷuvani* »ich kann dies thun« (es ist mir möglich ...); *mama mēka karaṇṭa ṇṇā* »ich muss dies thun«. Die Inf.-Form *karaṇṭa* setzt ein älteres *karaṇaṭa* voraus, was auch vorkommt und direct auf ein *karaṇaṭṭham* zurückzuführen ist<sup>3</sup>. Wenn ferner auch *-annaṭa* als Ausgang des Inf. vorkommt (z. B. *karanna-ṭa*), so liegt hier offenbar eine Weiterbildung mittels Suff. *-ka* vor und das Nomen verbale steht auf gleicher Stufe mit Substantiven wie *mudda* »Siegelring« oder *dunna* »Bogen« (§ 38, I, 1).

2. Das Nomen verbale auf *-uma*, *-īma* wurde schon § 56, 1 kurz erwähnt, dazu kommt noch ein zweites auf *-illa* (St. *-ili*), z. B. *nāṭilla* »das Tanzen«, *divilla* »das Laufen«. Beide sind neutrale Substantiva: vgl. *boru-kīma pāpayaki* »das Lügen ist eine Sünde« = *boru-kiyaṇṭa narakayi* »es ist schlecht zu lügen« (bei A. GUNASEKARA, Grammar, S. 187). Endlich wird aber auch das Particip als Nom. verb. verwendet, so z. B. *pāvasuvena* (Instr. zu *pāvasū* von *pavasānu*) »nachdem (von ihr) gesprochen worden war« (wtl. durch das Gesprochene = durch das Sprechen, *kīven* »weil (von ihr) gesagt war« (wtl. durch das Gesagte), wie man sonst *pāvasū-kalhi*, *kī-heyin* u. s. w. gebraucht<sup>4</sup> (KJ. 287. 306. 300).

<sup>1</sup> Inschr. von Naranbedda (Parākrama-bāhu II.) Z. 1–2. S. BELL, Report on the Kéḡalla District S. 77. *ā* = skt. *āgata*. — <sup>2</sup> E. KUHN, Beiträge zur Pali-Gramm. S. 70. — <sup>3</sup> Neben *dakinṭa* »um zu sehen« findet sich auch ein *dakṇaṭa*, aus *dakinṭa* mit Elision des *i*, wie bei *dakinṭa* eine solche des *a* stattgefunden hat. Die moderne Aussprache ist *karaṇḍa*, *dakinḍa*, d. h. der tonlose Cerebral ist hinter dem Nasal tönend geworden. — <sup>4</sup> In dieser Weise werden im Sgh. die Nebensätze umschrieben, wörtl. »in der Zeit des Gesagten«, »aus der Ursache, d. h. wegen des Gesagten«. Vgl. *savasū-kalhi* »als es Abend geworden war« (= in der Zeit des Abend-gewordenen); *budun visin vadāraṇa-lada heyin* »weil vom Buddha gesagt ist« (= aus der Ursache des vom Buddha Gesagten). Da hier das Part. steht, so glaube ich, dass auch in Wendungen wie *ovun nuvaṇen piṭatva yana-kalhi* »während sie aus der Stadt herauszogen«, *asvan no-vaṇa-heyin* »weil es nicht angepflanzt war«, *yana* und *vaṇa* nicht Verbalnomina (wie p. *dassana*), sondern präsentische Participien nach § 55, 1 sind.

### 3. FLEXION DES VERBUMS, TEMPORA UND MODI.

§ 58. Die Personalendungen im Eḷu lauten, verglichen mit denen des P. folgendermassen:

Sg. 1. p. <i>-mi</i>	sgh. <i>-mi</i> , <i>-m</i>	Pl. 1. p. <i>-ma</i>	sgh. <i>-mha</i> , <i>-mu</i>
2. p. <i>-si</i>	sgh. <i>-hi</i> , <i>-yi</i>	2. p. <i>-tha</i>	sgh. <i>-hu</i> , <i>-vu</i>
3. p. <i>-ti</i>	sgh. <i>-yi</i>	3. p. <i>-nti</i>	sgh. <i>-ti</i> , <i>-t</i> .

Mit einziger Ausnahme von *-mha* der 1. Pl. lassen sich alle diese Endungen unschwer auf die älteren Formen der Pālistufe zurückführen. Es ist aber zweifellos, dass den Personalendungen auch die Formen des Hilfsverbs

as angeglichen worden sind. Dies ergibt sich schon daraus, dass die oben aufgeführten Endungen auch an Substantive angefügt werden. So lautet z. B. die Verbindung von *ättā* »Eigentümer« mit der Copula folgendermassen: *ättemi* »ich bin Eigentümer, ich besitze«, *ättehi* »du bist E.«, *ättē*; Pl. *ättamha* oder *ättemu*, *ättāhu*, *ättāha* oder *ättō*. Vgl. *soremi*, *sorehi* »ich bin, du bist der Dieb« (UJ. 13, 2. 3), *pohosatumha*, *pohosathu* »wir sind, ihr seid fähig, im Stande« (UJ. 21, 12) u. s. w. Ferner ergibt sich das Zusammenfliessen des Hilfsverbs mit den Personalendungen<sup>1</sup>, wie wir sehen werden, aus der Bildung des Prät. Da ist nun vielleicht anzunehmen, dass *-mha* aus der 1. Pl. von *as*, p. *amha*, pkt. *mha* entnommen ist. Freilich müsste zunächst Spaltung von *mh* eingetreten (wie inschriftlich Nr. 67, 18 *dinamaha* = p. *dinn'-amha* bezeugt ist) und *a* in *-maha* später syncopiert worden sein.

<sup>1</sup> Ganz ebenso werden auch in den modernen iranischen Sprachen die Formen des Hilfsverbs den Personalendungen angeglichen. Vgl. z. B. Grdr. der iran. Philologie I, 2, S. 244, § 21, a; S. 368, § 140. Auch beim Prät. intransitiver Verba im Np., wie *murdam* »ich starb«, *murdi* u. s. w. fallen die Endungen mit denen des Präs. zusammen, obwohl doch das Prät. sicher auf die Verbindung Part. + Verb. aux. zurückgeht.

§ 59. Flexion des Präsens. Das Präs. wird gebildet, indem die Personalendungen an den Präs.-St. angefügt werden. Beispiele sind *kanu* »essen«, *kapānu* »schneiden«, *badīnu* »rösten«, *idimenu* »schwellen«. Zum Vergleiche stelle ich das Präs. von p. *khād* »essen« voran.

	Pali	Conj. I a.	Conj. I b.	Conj. II.	Conj. III.
Sg. 1.	<i>khādāmi</i>	{ <i>kāmi</i> <i>kam</i>	<i>kapāmi</i>	<i>badīmi</i>	<i>idimemi</i>
2.	<i>khādasi</i>	{ <i>kāhi</i> <i>kayī</i>	{ <i>kapāhi</i> <i>kapayī</i>	{ <i>bādīhi</i> , - <i>yi</i> <i>bādī</i>	{ <i>idimēhi</i> <i>idimēyi</i>
3.	<i>khādati</i>	{ <i>kayī</i> <i>kā</i>	<i>kapayī</i>	{ <i>bādīyi</i> <i>bādī</i>	{ <i>idimēyi</i> <i>idimē</i>
Pl. 1. ( <i>khādāma</i> )		{ <i>kāmha</i> , - <i>hu</i> <i>kamu</i> , - <i>mō</i>	{ <i>kapāmha</i> <i>kapāmu</i>	{ <i>badīmha</i> <i>badīmu</i>	{ <i>idimēmha</i> <i>idimēmu</i>
2.	<i>khādatha</i>	{ <i>kāhu</i> <i>kāvu</i>	{ <i>kapāhu</i> <i>kapāvu</i>	{ <i>bādīhu</i> , - <i>du</i> <i>bādīvu</i>	{ <i>idimēhu</i> <i>idimēvu</i>
3.	<i>khādanti</i>	{ <i>kāti</i> <i>kat</i>	{ <i>kapāti</i> <i>kapat</i>	{ <i>bādīti</i> <i>bādīt</i>	{ <i>idimēti</i> <i>idimēt</i> .

Die einzelnen Formen sind ohne Schwierigkeit aus ihrer präkritischen Grundlage zu erklären. In der 2. Sg. ist die Form auf *-hi* die ursprüngliche. Die mit *-yi* wechselt mit ihr, weil *h*, das hier aus *s* entstanden ist, auch als Hiatusstilger verwendet wird und die Hiatusstilger unter einander vertauscht werden (§ 19, 4). In der 3. Sg. und 2. Pl. muss die intervocalische Tenuis (*t*, bzw. *th*) ausfallen; *y*, *h*, *v* sind Hiatusstilger (§ 19). In der 3. Pl. wird der Nasal vor *t* nach § 17, 1 b abgeworfen. Über die 1. Pl. auf *-mha* s. § 58.

§ 60. Flexion des Präteritums. 1. Das Prät. lautet von den gleichen Verben in vollerer Form:

	Conj. I a.	Conj. I b.	Conj. II.	Conj. III.
Sg. 1.	{ <i>kāvem(i)</i> <i>kāyem(i)</i> <sup>1</sup>	{ <i>kāpuvemī</i> <i>kāpuyemi</i> <sup>1</sup>	<i>bāddemi</i>	<i>idimunemi</i>
2.	<i>kāvehi</i>	<i>kāpuvehi</i>	<i>bāddehi</i>	<i>idimunēhi</i>
3.	<i>kāvē</i>	<i>kāpuvē</i>	<i>bāddē</i>	<i>idimunē</i>
Pl. 1.	<i>kāvemu</i>	<i>kāpuvemu</i>	<i>bāddemu</i>	<i>idimunemu</i>
2.	<i>kāvāhu</i>	<i>kāpuvāhu</i>	<i>bāddāhu</i>	<i>idimunēhu</i>
3.	<i>kāvāha</i> <sup>2</sup> (- <i>vō</i> )	<i>kāpuvō</i>	<i>bāddō</i>	<i>idimunāha</i> (- <i>nō</i> ).

Auch diese Formen sind, wie ich glaube, unschwer zu erklären. Sie sind der Nom. des Part. Prät. (= dem um das *ka*-Suffix erweiterten Stamm) zusammengesetzt mit den Formen des Hilfsverbs *as*, welche ihrerseits, wie wir wissen, den gewöhnlichen Personalendungen angeglichen worden sind.

Durch Zusammensetzung des Part. Prät. mit dem Hilfsverb wird auch sonst in den MIAV. das Prät. gebildet<sup>1</sup>. Es ist also *kāpuvemi* der Form nach nichts anderes als *soremi* »ich bin der Dieb« und bedeutet »ich bin der, welcher geschnitten hat«. Die Anfänge solcher Bildung finden sich im P.; vgl. z. B. *āgato 'mhi*, *patto 'mhi*, *gato 'si*, *nikkhaṇṭ 'amha* u. s. w. Das *e* der vorletzten Silbe ist vermutlich Umlaut statt *ā*, bedingt durch den in der folgenden Silbe stehenden *i*-Vocal.

Zu bemerken ist: a) Bei den Formen der II. Conj. kommen die Lautregeln § 7, 2b in Betracht: *bāddemi* steht für *\*bādiyemi* mit Vocalsyncope und Assimilation. Ist der die Wurzel schliessende Consonant keiner Verdoppelung fähig, so unterbleibt auch die Vocalsyncope; so haben wir *āriyemi* zu *arīnu* »schicken, freilassen« und *vādiyemi* zu *vāḍīnu* »zunehmen«. Geht aber dem *i* des Stammausganges ein Consonant mit Halbnasal vorher, so tritt Vollnasal statt Consonantendoppelung ein: *imbemi* aus *\*imbiyemi*, *\*imbbemi* von *imbinu* »küssen«; *vindemi* aus *\*vinḍiyemi*, *\*vinḍdemī* von *vinḍīnu* »fühlen«. Vereinzelt kommt Vocalelision und Assimilation auch in der I. Conj. vor: *pissemi* aus *\*pisuvemi* von *pisanu* »kochen«, *kirvemi* aus *\*kiyuvemi* von *\*kiyanu* »sagen«. — b) Die 3. Sg. lässt doppelte Deutung zu. Der Ausgang *-ē* in *kāpuvē* u. s. w. scheint durch Contraction aus *-eyi* entstanden zu sein; *kāpuvēyi* nun lässt sich durch Anfügung der Endung der 3. Sg. an den Nom. des Part. erklären. Da jedoch im Pl. eine Endung fehlt und *kāpuvō* zweifellos Nom. Pl. ist (mit Ergänzung der Copula), wie *ēḥuvō* Pl. zu *ēḥuvā*, so möchte man vermuten, dass im Sg. ebenfalls ein blosser Nom. vorliegt. Dann wäre *-yi* aufzufassen = p. *iti*, *'ti*, wie es im Sgh. häufig am Ende des Satzes hinter dem Prädicatsnomen erscheint. (Vgl. ES. Nr. 1165). Zu beachten ist aber, dass auch das substantivische Part. Präs. und Prät. in der Verkehrssprache auf *-ē* ausgeht (§ 64. 1). — c) Sicherlich rein nominalen Charakters, also lediglich Nominative des Part. Prät.<sup>4</sup> ohne darauf folgendes Hilfsverb sind die als 3. Sg. in der Eḷu-Litteratur verwendeten Formen masc. *kāpuvā*, fem. *-vē*, n. *-va*, wozu die Pluralform *kāpuvō* unmittelbar gehört.

2. Eine kürzere Form des Prät. lautet:

	Conj. I.	Conj. II.	Conj. III.
Sg. 1.	<i>kāpīmi</i>	<i>bādīmi</i>	<i>idimīmi</i>
2.	<i>kāpīhi</i> , <i>-pī</i>	<i>bādīhi</i> , <i>-dī</i>	<i>idimīhi</i> , <i>-mī</i>
3.	<i>kāpī</i>	<i>bādī</i>	<i>idimī</i>
Pl. 1.	<i>kāpīmu</i>	<i>bādīmu</i>	<i>idimīmu</i>
2.	<i>kāpīhu</i> , <i>-pū</i>	<i>bādīhu</i>	<i>idimīhu</i> , <i>-ūhu</i>
3.	<i>kāpīha</i>	<i>bādīha</i>	<i>idimīha</i> .

Ich möchte dieses kürzere Prät.<sup>5</sup> in ganz ähnlicher Weise erklären wie das vollere. Nur liegt, wie ich glaube, die nicht durch das *ka*-Suffix erweiterte Form des Particips zu Grunde. Ich führe also *kāpīmi* und *bādīmi* direct auf *kappito 'mhi* und *bhajjito 'mhi* zurück. Diese Erklärung passt natürlich nicht auf Conj. III., deren kürzeres Prät. vielmehr nach der Analogie der Conj. I und II neu geschaffen worden sein muss.

3. Bezüglich unregelmässiger Präterita sei auf § 54 verwiesen.

<sup>1</sup> In beiden Paradigmen können die Hiatusilger *y* *v* beliebig wechseln; also auch *kāyehi*, *kāyē*; *kāpuyehi*, *kāpuyē* u. s. w. — <sup>2</sup> Gelegentlich lautet die Endung auch *-hu*. — <sup>3</sup> BEAMES, Compar. Grammar III, S. 121 ff. 147 ff. — <sup>4</sup> Auch in den MIAV. ist die 3. Sg. und Pl. des Prät. (bei Intransitivis) gleich dem einfachen Particip ohne Copula. BEAMES, Compar. Grammar III, S. 149. 150. Das gleiche gilt vom Neupersischen. Vgl. z. B. *murd* »er starb« = ir. Part. Prät. *\*mytah*. — <sup>5</sup> Bei der ausserordentlichen Freiheit, welche sich das Eḷu in der Behandlung der Vocalquantität und der Endungen gestattet, zeigen die Präteritalformen grosse Schwankungen. So finden wir z. B. noch weiter verkürzt *pīmu* »wir deckten zu, wir schlossen« (neben *pīmu*) zu *piyanu*, ferner *kīvu*, *kīv* »sie sprachen« (auch *kīvya*)

neben *kivvāhu* zu *kiyanu*. Andere kurze Formen sind *dunimu* »wir gaben«, *dunha* »sie gaben«, *maḷaha* »sie starben« u. s. w.

§ 61. Die Flexion des Futurs lautet:

	Conj. I a.	Conj. I b.	Conj. II.	Conj. III.
Sg. 1.	<i>kannem(i)</i>	<i>kaḥannem(i)</i>	<i>badinnem(i)</i>	<i>idimennem(i)</i>
2.	<i>kannehi</i>	<i>kaḥannehi</i>	<i>badinnehi</i>	<i>idimennehi</i>
3.	<i>kannē</i>	<i>kaḥannē</i>	<i>badinnē</i>	<i>idimennē</i>
Pl. 1.	<i>kannemu</i>	<i>kaḥannemu</i>	<i>badinnemu</i>	<i>idimennemu</i>
2.	<i>kannūhu</i>	<i>kaḥannūhu</i>	<i>badinnūhu</i>	<i>idimennūhu</i>
3.	<i>kannō (-āha)</i>	<i>kaḥannō (-āha)</i>	<i>badinnō (-āha)</i>	<i>idimennō (-āha)</i>

Die Bildung entspricht durchaus der des Prät. Wie dieses aus einer Verbindung des Part. Prät. mit dem Hilfsverbum hervorgeht, so ist das Fut. eine Verbindung des in § 55, 1 besprochenen Part. Präs. mit dem Hilfsverbum, bzw. den Personalendungen. Die 3. Sg. und Pl. entbehren wieder der Copula und sind reine Nominalformen. Auch für diese Fut.-bildung bieten die MIAV. Analogien<sup>1</sup>. Zunächst bedeutet also *kaḥannemi* »ich bin der welcher schneidet« und hat von Haus aus noch keine futurale Bedeutung. In der That findet sich denn auch das sog. Fut. in der Eḷu-Litteratur als Durativ, selbst als erzählendes Tempus gebraucht.

<sup>1</sup> BEAMES, Compar. Grammar III, S. 121 ff. 126 ff. Im Sindhi (TRUMPP, Grammar of the Sindhi Language S. 289 ff.) erhält das aus Part. Präs.+Hilfsverb gebildete Tempus, wie im Sgh., futurale Bedeutung.

§ 62. Die im Sgh. gebildeten Modi sind Imperativ, Optativ und Conditional.

1. Der Imperativ lautet:

	Conj. I.	Conj. Ib.	Conj. II.	Conj. III.
Sg. 2.	<i>kā</i>	<i>kaḥa</i>	<i>baḍa</i>	—
	<i>kaḥa</i>	<i>kaḥa</i>	<i>baḍa</i>	<i>idimeva</i>
Pl. 2.	<i>kav</i>	<i>kaḥav</i>	<i>baḍiv</i>	<i>idimev.</i>

a) Von diesen Formen geht die erste der 2. Sg. auf den alten Imper. zurück und stellt den reinen Verbalstamm dar, wie dies auch in den MIAV. der Fall ist<sup>1</sup>; *u* in *baḍu* (St. *badi*) ist wohl jüngeren Ursprunges, da der Pl. *baḍiv* das *i* erhalten hat. Die Erweiterung der 2. Sg. durch *-va* bedarf der Aufklärung; dagegen ist das *-v* der 2. Pl. offenbar an Stelle des *th* der Endung *-tha* (p. *pacatha*) getreten<sup>2</sup>. — b) Das Sgh. besitzt auch periphrastische Imperativformen, nämlich *kā-pan*, Pl. *kā-pallā*; *kaḥā-pan*, Pl. *kaḥā-pallā*; *bāda-pan*, Pl. *bāda-pallā*; *idimi-yan*, Pl. *idimi-yallā*; sowie *kā-piya(va)*, Pl. *kā-piyav*; *kaḥā-piya(va)*, Pl. *kaḥā-piyav*; *bāda-piya(va)*, Pl. *bāda-piyav*. Von der III. Conj. scheint diese letztere Bildungsweise nicht im Gebrauch zu sein. Offenbar handelt es sich bei diesen Formen um zusammengesetzte Verba im Sinne von § 67. Die zweite Reihe ist vollkommen klar. Hier ist *piya(va)*, Pl. *piyav* der reguläre Imper. von *piyanu*, das an das Ger. des Verbums tritt und auch sonst mehrfach bei Zusammensetzungen sich verwendet findet. Vgl. § 55, 2 c. Aber auch *-pan* und *-yan* der ersten Reihe sind wohl Imperative. Letzteres *yan* kann Imper. von *yanu* »gehen« sein<sup>3</sup>, zweifelhafter ist die Herkunft von *-pan*. Die Plurale *-yallā*, *-pallā* sind aus *yan-lā*, *pan-lā* entstanden, wobei *-lā* als das oben § 35, 3 c, § 37, b und § 47, I, 3 schon erwähnte Pluralsuffix aufzufassen ist. — c) Auch der einfache Infinitiv kann in imperativischem Sinne gebraucht werden: *maḡē vacanaya siti-karanu* oder *siti-karaṇṭa* »gedenke an mein Wort!« Endlich wird jetzt auch das Präs. der Verkehrssprache als Imper. verwendet, wie z. B. *enavā* »komme!«, Pl. *enavā-lā*. Alle diese Formen sind höfliche Ausdrucksweise. — d) Als 3. Person des Imper. können die entsprechenden Formen des Fut. gebraucht werden: *kannē* »er soll (möge) essen«, Pl. *kannō*. Es gibt aber auch zwei



Reihen umschreibender Formen. Die eine Reihe entsteht durch Anfügung von *den* »erlaube! lasse!« (wtl. gib!) an eines der in § 55, 2 a—c genannten Participien: *kā-den* oder *kāpu-den* »er möge (sie mögen) essen« heisst also zunächst »lasse ihn einen sein, der gegessen hat« oder »lasse sie solche sein, die gegessen haben«. Die zweite Reihe entsteht durch Anfügung von *-vāvē* (im Sg.) und von *-vāvet* (im Pl.) an die gleichen Participien: *kāvāvē* »er soll essen«, *kāvāvet* »sie sollen essen« (*kāpuvāvē*, *kāpuvāvet*). Dass diese Formen in *kāvā-vē*, bzw. *-vet* und in *kāpuvā-vē*, bzw. *-vet* zu trennen sind, und dass es sich um eine Zusammensetzung des Part. Prät. mit Formen von *venu* »werden« (= skt. *√bhū*) handelt, wird sich später (§ 64, 6—7) ergeben. Der rein arische Charakter der Formen ist also zweifellos, wenn auch die Erklärung im einzelnen Schwierigkeiten bereitet<sup>4</sup>.

2. Der Optativ wird gebildet, indem die Partikel *-vā* an die Formen des Präs. angefügt wird. Dieses *vā* ist der Opt. des Verbums *venu* »werden«, welcher in der Grussformel *āyu bō vā* (so neben *van* und *vēvā*) noch selbständig vorkommt. Es genügt hier als Beispiel der Opt. der I. Conj.:

Sg. 1. *kapam-vā* 2. *kapahi-vā* 3. *kapayī-vā*  
Pl. 1. *kapamō-vā* 2. *kapahu-vā* 3. *kapat-vā*<sup>5</sup>.

Diese Formen bedeuten wörtlich »ich schneide — möge es geschehen«, »du schneidest — möge es geschehen« u. s. w.

3. Der Conditional hat folgende Formen:

	Conj. I a.	Conj. Ib.	Conj. II.	Conj. III.
Präs.	<i>kata</i> <i>katat</i> <i>katot</i> <sup>6</sup>	<i>kapata</i> <i>kapatat</i> <i>kapatot</i> <sup>6</sup>	<i>badita</i> <i>baditat</i> <i>baditot</i> <sup>6</sup>	<i>idimeta</i> <i>idimetat</i> <i>idimetot</i> <sup>6</sup>
Prät.	<i>kāvat</i> <i>kāvot</i> <sup>6</sup>	<i>kāpuvat</i> <i>kāpuvot</i> <sup>6</sup>	<i>bāddat</i> <i>bāddot</i> <sup>6</sup>	<i>idimunat</i> <i>idimunot</i> <sup>6</sup>

Zur Aufklärung dieser schwierigen Bildungen vermag ich folgendes beizutragen: a) Die Formen *kata* u. s. w. sind natürlich keine verbalen, sondern vielmehr nominalen; sie bedeuten »beim Essen, während des Essens« u. s. w. Sie haben daher ursprünglich auch nicht ausschliesslich conditionalen Sinn. Man vergleiche den Satz *raju me-lesa pavasata, māti-varu kīvyā me puvata* »Als der König solchermassen redete, sprachen die Minister folgendes Wort« (KJ. 109). Causal ist die Form in *dava haya kura gasin nuba vasata nāgi rodasin, no-tāvī rivi rūsin e pura saleto sarati satosin* »Da der Himmel durch den Staub, der sich erhob durch den Hufschlag der flinken Rosse, verhüllt wird, so wandeln die jungen Leute dieser Stadt behaglich, ohne von den Strahlen der Sonne belästigt zu sein« (KJ. 88). Hier bedeuten *pavasata* und *vasata* wtl. »bei dem Reden (des Königs)« und »bei der Verhüllung (des Himmels)«. — b) Durch Anfügung der Partikel *-t* (= »und, auch«) erhält die Form concessiven Sinn, wie aus *nam* »wenn« durch den gleichen Vorgang das concessive *numut* entsteht. So erklärt sich die zweite Formenreihe *katat* u. s. w., welche »auch beim Essen, trotz des Essens« u. s. w. bedeutet. — c) Die dritte Formenreihe *katot* u. s. w. erkläre ich durch Zusammensetzung der Formen der ersten Reihe mit der Partikel *-hot*, welche conditionalen Sinn verleiht. Hier haben wir den eigentlichen Conditionalis. Meine Auffassung wird erwiesen durch Formen wie *ladahot, gatahot* »wenn erlangt, genommen wurde« (KJ. 113. 140) u. a. Aber auch *hot* lässt sich vielleicht deuten. Es steht wohl im engsten Zusammenhange mit *hōyi* »ist etwa? ist vielleicht?« (z. B. Mddv. 12. 14), an welches *-t*<sup>7</sup> (Fragepartikel?) angetreten ist; *hoyi* aber ist m. E. = p. *hoti* (= *bhavati*). Wie also durch Anfügung von *vā* (s. § 62, 2) ein Opt. entsteht, so durch die von *hot* eine zweifelnde Frage. Wie aber wir im Deutschen einen Fragesatz im Sinn eines conditionalen Vordersatzes gebrauchen, so erhält auch im Sgh.

die vorausgestellte zweifelnde Frage conditionale Bedeutung. Der Satz *ohu yatot, mamat yami* »wenn er geht, geh' ich auch«<sup>8</sup> heisst also wtl. »Sein Gehen, ist es der Fall, so gehe auch ich«. — d) Der Concessivus und Conditionalis des Prät. — so können wir nunmehr die Formenreihe *kūvat* u. s. w. und *kāvot* u. s. w. unterscheiden — erklären sich in ihrer Entstehung durchaus wie die 2. und 3. präsentische Formenreihe. Basis der Bildung ist das Part. Prät., an welches die Endungen *-t* und *-ot* angefügt werden. Der Satz *mama nāvot piṭat veṇṭa epā* »wenn ich nicht gekommen sein werde, gehe nicht fort« ist wtl. »ich nicht gekommen, ist es der Fall, so gehe nicht fort«.

<sup>1</sup> BEAMES, Compar. Grammar III, S. 108. 109. — <sup>2</sup> Vgl. auch die Form *karavha* »machet!« in der Devanagala-Inschrift (12. Jahrh.) bei BELL, Report on the Kégalla District S. 75. — <sup>3</sup> Vgl. z. B. Ss. 23. Analoge Bildungen sind *varen* »komme!« (Pl. *varellā*), *geṇen* »bringe!« (Pl. *geṇellā*), *gaṇin* »nimm!« (neben *gaṇu* und *gan*), sowie das in 1 d) erwähnte *den* »gewähre! erlaube! lasse!« — <sup>4</sup> Mehr in das Gebiet der Syntax gehören Wendungen, wie *dora āriya-mānava (-vā)* »bitte, schliesse das Thor« oder *pola maṣa duna-yutu* »gib mir das Buch«. Da *mānava* = p. *manāpa* und *yutu* = p. *yutta* ist, so bedeuten die Sätze wörtlich: »das Thor (wenn es) geschlossen (ist, ist) gut«, »das Buch (wenn es) mir gegeben (ist, ist) recht«. Vgl. auch den Satz *sidu-kala-yutu vaṇḍimi sadaham* »ich preise die heilige Religion, die erfüllt werden soll«, Budugunālaṅkāraya 2. Erwähnt sei hier auch der negative Imperativ »thue dies nicht!« *mēka karaṇṭa epā*. Die etymologische Deutung von *epā* ist aber noch nicht geglückt. — <sup>5</sup> In der 2. und 3. Sg. auch *kapayī-vā* und *kapā-vā*; in der 2. Pl. auch *kapavu-vā*. — <sup>6</sup> Oder *kaṭōtin*, *kapatōtin*, *baditōtin*, *idimetōtin*; *kāvōtin*, *kāpuvōtin*, *bāddōtin*, *idimuvōtin*. — <sup>7</sup> Schwierigkeiten bietet nur die Nebenform *hotin*, welche ausser *hot* vorkommt (z. B. KJ. 324). Diese Nebenform liegt natürlich in *kaṭōtin*, *kapatōtin* u. s. w. vor. — <sup>8</sup> A. GUNASEKARA, Grammar S. 184.

§ 63. Das Sgh. bildet endlich auch eine Reihe periphrastischer Tempora durch Verbindung von Hilfsverben wie *iṇḍinu* »sitzen, sich befinden«, *siṭṭinu* »stehen, sein« und *tiyenu* »sein« mit Gerundien. Die periphrastischen Tempora haben durative Bedeutung. a) Periphr. Präs. = präsentisches Gerund (§ 56, 1) + Präs. von *iṇḍinu*: *kapamin iṇḍimi* = »ich schneide« (engl. I am cutting). — b) Periphr. Fut. = präsent. Ger. + Fut. von *iṇḍinu*: *kapamin iṇḍinnemi* = »ich werde schneiden« (I shall be cutting). — c) Periphr. Imperfect = präsent. Ger. + Prät. von *iṇḍinu* oder *siṭṭinu*: *kapamin unimi* (oder *siṭṭimi*) »ich schnitt« (I was cutting). — d) Periphr. Perfect = präsent. Ger. oder verdoppeltes Ger. (§ 56, 2 c) + Prät. von *iṇḍinu*, oder = präterit. Ger. auf *-lā* + Präs. von *tiyenu*: *kapamin (kapakapā) unimi* oder *kapālā tiyemi* »ich habe geschnitten« (I have been cutting). — e) Periphr. Plusquamperfect = präterit. Ger. auf *-lā* + Prät. von *tibenu*: *kapālā tibunnemi*. — f) Periphr. Fut. exactum = präter. Ger. + *iṇḍalā āti* oder *kammutuvelā āti*: *kapālā iṇḍalā āti (kammutuvelā āti)* »ich werde geschnitten haben« (I shall have been cutting). Hier ist *kammutuvelā* Ger. zu *k<sup>o</sup>-venu* und *kam-mutu* bedeutet »frei von dem Wunsche« (= p. *kāma* + *mutta*); das nachgesetzte *āti* gibt dem ganzen futurale Bedeutung. Vgl. dazu § 64, 6.

§ 64. Ich gebe nun zum Schluss die Verbalformen der Verkehrssprache, bemerke aber, dass viele von den Eḷu-Formen nach meinen Beobachtungen noch durchaus nicht als tot angesehen werden dürfen. Sie sind jedem Singhalesen verständlich, werden in gewissen Verbindungen noch gebraucht und von der gebildeten Classe in Wort und Schrift angewendet. Als Formen der Verkehrssprache können gelten: 1. die Participien des Präs. und Prät. (§ 55) a) in adjektivischer Bed. *kapana*, *kāpu* und *kapāpu*; b) in substantivischer Bed. *kapannē* und *kāpuvē*<sup>1</sup>. — 2. Die Gerundien (§ 56): a) das des Präs. *kapamin* oder häufiger *kapakapā*, b) das des Prät. *kapā* und *kapālā*. — 3. Der Infin. in der dativischen Form (§ 57, 1) *ka-panṭa (-ḍa)*. — 4. Als Präs. fungirt für alle Personen des Sg. und Pl. die

Form *kanavā*, *kapanavā*, *badinavā*, *idimenavā*. Es scheint, dass diese Form aus dem Part. Präs. hervorgewachsen ist, dem in Analogie zu den Präteriten der I. Conj. (*kāpuvā*, *duṭuvā* u. s. w.) die Silbe *vā* beigefügt wurde. — 5. Als Prät. fungiert die substantivische Form des Part. Prät. für alle Personen beider Numeri: *kāvā*, *kāpuvā*, *bāddā*, *idimunā*. — 6. Das Fut. weist Neubildungen auf. Als 1. Sg. und Pl. werden gebraucht *kaññā*, *kaññāmu*; *kapaññā*, *-ññāmu*; *badiññā* u. s. w. Hier zeigt die Mouillierung des *n*, d. h. das Eintreten des palatalen *ñ*, den modernen Ursprung der Formen. Modern ist auch *kanavā āti*, *kapanavā āti*, wo (vgl. § 63 f.) das hinzutretende *āti* der Präsensform (s. unter 4) die futurale Bedeutung verleiht. Diese Form wird für die 2. und 3. Pers. beider Numeri verwendet. Das gleiche gilt von den Formen *kāvi*, *kapāvi*, *badīvi*, *idimēvi*, während *kāvit* u. s. w. nur für die 2. und 3. Pl. gebraucht wird. Die Formen auf *-vi*, *-vit* werden unter 7 besprochen werden. — 7. Für den Imperativ gebraucht die Verkehrssprache nur die periphr. Formen (§ 62, 1b), also 2. Sg. *kā-pan*, *kā-piya*; 2. Pl. *kā-pallā*, *kā-piyav*, ferner die Inf.-form *kaṇṭa* und das Präs. *kanavā*, Pl. *kanavā-lā* (§ 62, 1c). Für die 3. Pers. finden sich die Formen auf *-den* vor, sowie die auf *-vāvē*, *-vāvet* (§ 62, 1d), also *kā-den*, *kāpu-den* und *kāvāvē*, *kāpuvāvē* für beide Numeri »er soll, sie sollen essen«; nur für 3. Pl. *kāvāvet*, *kāpuvāvet* »sie sollen essen«. Letztere Formen kommen auch verkürzt als *kāvāvi*, *kāpuvāvi*; *kāvāvit*, *kāpuvāvit* vor. Daraus folgern wir, dass auch die unter 6 besprochenen Futuralformen *kāvi*, *kapāvi*, *badīvi*, *idimēvi*, Pl. *kāvit* u. s. w. aus *kāvē*, *kāvet* u. s. w. entstanden sind. Vergleichen wir aber diese Futuralformen mit denen des Imperat. (3. Sg. und Pl.), so ergibt sich, dass ihre Bildung durchaus analog ist. Jene bauen sich auf dem gedehnten Präs.-St., diese auf dem Part. Prät. auf; *-vē*, *-vet* oder *-vi*, *-vit* aber sind offenbar die 3. Sg. und Pl. Präs. des Verbums *venu* »werden«. — 8. Für den Opt. werden für alle Personen die Formen auf *-vāvē* (Sg. und Pl.) oder *-vāvet* (nur Pl.) gebraucht, die oben als imperativische Formen besprochen wurden. — 9. Vom Conditional endlich kommen alle die § 62, 3 behandelten Formen vor, mit einziger Ausnahme, wie es scheint, der ersten Formenreihe auf *-ta*. — 10. Vorausgeschickt sei, dass auch das Causativum in der Verkehrssprache allgemein in Gebrauch ist, und dass von ihm die nämlichen Formen vorkommen, wie vom einfachen Verbum<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Beachtenswert ist der Ausgang auf *-ē*. Vgl. § 60, 1b. Sollte hier eine Femininform verliegen nach § 60, 1c? — <sup>2</sup> Das Verbum der Verkehrssprache unterscheidet sich also von dem Elu-Verbum in folgender Weise: 1) Es werden neue Formen geschaffen; so für das Präs. die Formen auf *-anavā*, *-inavā*, *-enavā*, für das Fut. die umschriebene Form mit *āti*, ferner die Formen wie *kāvi*, *kapāvi* u. s. w. 2) Alte Formen erfahren lautliche Veränderung, wie z. B. das Fut. *kaññā*, *kapaññā* gegen früheres *kannē*, *kapannē* und die Verkürzung von *kāvāvē* u. s. w. zu *kāvāvi*. 3) Wo im Elu Parallelförmigkeiten bestehen, sind in der Verkehrssprache einzelne aufgegeben, wie die einfachen Imperative und die Conditionale auf *-ta*. 4) Einzelne Formen erweitern ihre Function. Die modernen Präterita *kāvā*, *kāpuvā* u. s. w. sind ursprünglich nur für die 3. Sg. Masc. verwendet und dann auf die sämtlichen Formen der beiden Numeri übertragen worden. Auch die Futuralformen auf *-vi* und *-vit* waren urspr. nur solche der 3. Sg., bzw. Pl., und die Imperativformen auf *-vē* nur solche des Sg.

#### 4. CAUSATIV, PASSIV, ZUSAMMENGESetzte VERBA.

§ 65. 1. Das Causativum ist gebildet durch Anfügung von *-van* an den Präs.-St. Selbstverständlich gibt es Causativa nur von Verben der beiden ersten Conjugationen, da die III. ja selbst eine abgeleitete Conj. ist. Das *i* der II. Conj. wird häufig syncopiert, und es tritt dann, wenn möglich, Assimilation der Consonanten ein. Das Caus. zu *ariṇu* »entlassen, öffnen«

lautet, da *r* keiner Verdoppelung fähig ist, *aravanu*, wieder ein Beweis der engen Zusammengehörigkeit von Conj. I und II. Auch das *a* der I. Conj. ist zuweilen der Syncope unterworfen. Eine bemerkenswerte Erscheinung ist, dass bei eingetretener Syncope und Assimilation, weil das charakteristische Element des Caus. nunmehr zu fehlen scheint, abermals die Silbe *-va-* dem neuen Stamme angefügt werden kann. Es entsteht dadurch eine Art Doppel-Caus. Beispiele der Caus.-Bildung sind:

<i>ka-</i>	»essen«	Caus.-St.	<i>kava-</i>	»zu essen geben«,
<i>ya-</i>	»gehen«	„	<i>yava-</i>	»gehen heissen, senden«,
<i>bo-</i>	»trinken« <sup>1</sup>	„	<i>bova-</i>	»tränken«,
<i>e-</i>	»kommen«	„	<i>eva-</i>	»kommen lassen«,
<i>kaḍa-</i>	»brechen« (intr.)	„	<i>kaḍava-</i>	»brechen« (tr.),
<i>marā-</i>	»töten«	„	<i>marava-</i>	»töten lassen«,
<i>ari-</i>	»beseitigen«	„	<i>arava-</i>	»beseitigen lassen«.

Beispiele für Elision und doppeltes Caus.:

<i>añduna-</i>	»kennen«	Caus.-St.	<i>añdunva-, añdunna-, añdunnava-</i>	»bekannt machen«,
<i>kapa-</i>	»schneiden«	„	<i>(kapva-), kappā-, kappava-</i>	»schneiden lassen«,
<i>aha-</i>	»hören«	„	<i>asva-, assa-, assava-</i> <sup>2</sup>	»hören lassen«,
<i>adi-</i>	»ziehen«	„	<i>adva-, adda-, addava-</i>	»ziehen lassen«,
<i>daki-</i>	»sehen«	„	<i>dakva-, dakka-, dakkava-</i>	»zeigen«,
<i>bahi-</i>	»hinabsteigen«	„	<i>basva-, bassa-, bassava-</i> <sup>2</sup>	»senken« <sup>3</sup> ,
<i>vañḍi-</i>	»verehren«	„	<i>vañḍava-, vanda-, vandava-</i> <sup>4</sup>	»verehren lassen«.

2. Der Ursprung des Caus. ist klar. Die Silbe *-va-* entspricht dem *-paya-*, *-pe-* des P. und dem *-ve-* des Pkt.: *yavayi* »er sendet« = p. *yāpeti*; *karavayi* »er lässt machen« = p. *kārāpeti*, pkt. *kāravei*. Diese Bildungsweise des Caus., welche bekanntlich auf Typen wie skt. *sthāpayati* beruht, hat in den MIAV. die Bildung mit *-aya-* im Skt. und *-e-* im P. vollständig verdrängt<sup>5</sup>. Im Sgh. sind diese Causativa in die I. Conj. eingereiht worden. Am nächsten scheint Marāṭhī dem Sgh. zu stehen. Vgl. *karāṇem* »machen«, Caus. *karā-vaṇem* = sgh. *karāṇu*, *karavanu*. Auch Doppel-Causativa begegnen uns im M., z. B. *kāvava-* »zu essen geben«, *lihavava-* »schreiben lassen«.

3. Die Flexion des Caus. ist die von Verben der I. Conj. Bei der Bildung des Prät.-St. muss also Umlaut (nach § 9) eintreten; bei mehr als zweisilbigen Caus.-Stämmen wird das dem Causativzeichen *-va-* unmittelbar vorhergehende *a* in *e* (nicht in *ä*) verwandelt. Beispiele sind Präs.-St. *kava-*, Prät.-St. *kāvu-*; Präs.-St. *pova-*, Prät.-St. *pevu-*; Präs.-St. *marava-*, Prät.-St. *mārevu-*; — Präs.-St. *dakva-*, *dakka-*, *dakkava-*, Prät.-St. *dākvu-*, *dākku-*, *dākkevu-*; Präs.-St. *vañḍava-*, *vanda-*, *vandava-*, Prät.-St. *vāñḍevu-*, *vāndu-*, *vāndevu-*.

Die wichtigsten Formen des Caus. sind:

Ger.: a) Präs. *kavamin(i)*; b) Prät. *kavā, kavālā*;  
Präs.: *kavam(i)* u. s. w. — Verk.-Spr. *kavanavā*;  
Prät.: *kāvuvemi, kāvimi* u. s. w. — Verk.-Spr. *kāvuvā*;  
Fut.: *kavannem(i)* u. s. w. — Verk.-Spr. *kavaññā, -amu*.

<sup>1</sup> Urspr. wohl *\*po-* = p. *pivati*. — <sup>2</sup> Vgl. § 21, 2 a. E. — <sup>3</sup> Bei manchen Verben fühlt man den causativen Ursprung nicht mehr, weil das entsprechende Grundverb fehlt. So z. B. bei *apullanu* »waschen«, das für *\*apulvanu* steht. Vgl. ES. Nr. 46. — <sup>4</sup> *vanda* steht hier für *\*vañḍa* aus *\*vañḍva-* (§ 7, 2) und *vandava-* ist dazu das Doppelcausativ. — <sup>5</sup> BEAMES, Compar. Grammar III, S. 76 ff.

§ 66. Das Passivum ist im Sgh. eine periphr. Bildung. Man bildet es in der class. Sprache, indem die verschiedenen Formen des Verbums *labanu* »erlangen« hinter den Infin. auf *-anu* des zu flectirenden Verbums treten, in der Verkehrssprache durch Verbindung von *yedenu* »geeignet sein« mit dem Infin. auf *-aṇṭa*. Eļu *gasanu labami* bedeutet zunächst »ich empfangen Schlagen«, das vulgäre *gasaṇṭa yedenavā* »ich bin geeignet fürs Schlagen«. Die wichtigsten Formen sind:

A. Eļu. Präs.: *gasanu labami* u. s. w.;

Prät.: *gasanu lābuvemi* (*lābīmi*) oder *gasanu laddemi* (*ladimi*<sup>1</sup>) u. s. w.;

Fut.: *gasanu labannemi* u. s. w.

B. Verk.-Spr. Präs.: *gasaṇṭa yedenavā*;

Prät.: *gasaṇṭa yedunā*;

Fut.: *gasaṇṭa yedenavā-āti*.

Zu bemerken ist nur, dass im Eļu statt *labanu* auch *lābenu* (jedoch nicht im Prät.) gebraucht werden kann, *gasanu lābemi* »ich werde geschlagen«, *g lābennemi* »ich werde geschlagen werden«.

<sup>1</sup> *laddemi* geht auf die historische Form *lada* = p. *laddha*, skt. *labdha* zurück; *lābuvemi* ist Neubildung. Vgl. § 54, 3.

§ 67. Im Anschluss an das Passiv komme ich schliesslich zu einer ausserordentlich charakteristischen Erscheinung der sgh. Sprache, welche sie mit den MIAV.<sup>1</sup> teilt, zum Gebrauche der zusammengesetzten Verba. Zwei Verba werden zum Ausdruck einer Vorstellung in der Weise combinirt, dass das erste in das (präteritale) Gerund tritt, während das zweite, welches eine Art von Hilfsverb ist und die Bedeutung des ersten mehr oder weniger modificirt, die Flexion auf sich nimmt.

Die in solchen Zusammensetzungen als zweites Glied gebrauchten Verba sind die folgenden: 1. *gannu* »nehmen«, das dem Verbum, dem es angefügt wird, etwas wie reflexive Bedeutung verleiht. Vgl. *dannu* »wissen«: *dānagannu* »ausfindig machen«; *ariṇu* »beseitigen«, *āra-gannu* »wegnehmen«.

2. *lanu* »setzen, stellen, legen« (= √*lc* der MIAV.), gelegentlich mit causativer Bedeutung, z. B. *gotanu* »flechten, weben«: *gotā-lanu* »flechten lassen, weben lassen«, zumeist aber bloss umschreibend, wie in *pavasā-lanu* »sprechen«, *dāka-lanu* »sehen«. Die Gerundien auf *-lā* (vgl. § 56, 2 c) sind aus Zusammensetzungen mit *lanu* hervorgegangen. Wenn diese Gerundien sich dann weiterhin mit *iṇḍinu*, *tiyenu*, *tibenu* zur Bildung periphr. Tempora (§ 63, d—f) verbinden, so liegen hier doppelte Zusammensetzungen vor.

3. *piyanu* »setzen, legen«, das einen Abschluss oder eine Vollständigkeit der Handlung ausdrückt. Vgl. *dī-piyanu* »geben« von *denu*, *dāka-piyanu* »sehen« von *dakinu*. In der älteren Litteratur tritt *piyanu* öfters an die Causativform der Verba, z. B. *karavā-piyanu* »machen lassen«, *elavā-piyanu* »fallen machen, niederwerfen«. Das Verbum *piyanu* ist stationär geworden zur Bildung der § 62, 1 b besprochenen Imperativformen. Vermutlich ist auch das *-pu* am Ende der präteritalen Participien wie *kaḍāpu* (§ 55, 2 c) nur das Part. Prät. zu *piyanu*.

4. *damanu* »setzen, legen« hat die gleiche Bedeutung wie *piyanu*; z. B. *kaḍā-damanu* »brechen«, *elā-damanu* »niederwerfen« u. a.

5. *tibenu* »sein« drückt den Abschluss einer Handlung aus, z. B. *dī-tibenu* »geben« oder »gegeben haben«. Vgl. dazu § 63, e. Auch *siṭinu* »stehen, sein« haben wir bereits § 63 c in Verbindung mit präsentischem Gerund kennen gelernt. Es bezeichnet eine dauernde Handlung in *vaṭakoṭa-siṭinu* »umgeben, umringen«, *balā-siṭinu* »schauen« u. a.; vielfach erscheint es bloss umschreibend. Vereinzelt werden auch *yanu* (= MIAV. √*jā*) »gehen«,

*enu* »kommen«, (*h*)*inḍinu* »sitzen« (s. auch § 63 d, f) zur Bildung zusammengesetzter Verba gebraucht, wie in *geṇa-yanu* »forttragen« (= nehmen und gehen), *geṇ-enu* »bringen« (= nehmen und kommen), *sātapī-inḍinu* »schlafen gehen«.

6. *āti* »es ist« = p. *atthi* drückt Vollendung der Handlung aus. Vgl. *uniba aran-āti* »ihr habt genommen«, *mā viṣin dī-ättēya* »von mir ist gegeben worden« bei A. GUÑASEKARA, Grammar S. 292.

<sup>1</sup> BEAMES, Compar. Grammar III, S. 215 ff.

## E. PARTIKELN.

### § 68. Adverbien 1. des Ortes:

a) <i>kō</i> (= p. <i>kva</i> )	<i>moba</i>			
<i>koyi-da</i>	<i>mehi</i>	»wo?«	»hier«	<i>arehe</i> <i>arehā</i> <i>atana</i>
<i>kohē-da</i>	<i>mehē</i>			
<i>kotana-da</i>	<i>metana</i>			
<i>koyin-da</i>	<i>mobin</i>	»woher?«	»von hier«	<i>arehen</i> <i>atanin</i>
<i>hohen-da</i>	<i>mehin</i>			
<i>kotanin-da</i>	<i>metanin</i>			
<i>kohē-ṭa</i>	<i>moba-ṭa</i>	»wohin?«	»hierhin«	<i>arehē-ṭa</i> <i>arehā-ṭa</i> <i>atana-ṭa</i>
<i>kotana-ṭa</i>	<i>mehā-ṭa</i>			
	<i>metana-ṭa</i>			

*kotana-vat*, *kotanakavat* »irgendwo«.

b) <i>asala</i> , <i>ahala</i> (- <i>la-ṭa</i> , - <i>lin</i> ) (zu p. <i>āsanna</i> ); <i>laṅga</i> (p. <i>lagga</i> )	»nahe«	<i>āta</i> »ferne« ( <i>āta-ṭa</i> , <i>ātin</i> )
<i>ātuḷa</i> , - <i>ḷē</i> »innen«		<i>piṭa</i> »aussen« (zu p. <i>piṭṭha</i> )
<i>uḍa</i> (zu p. <i>uddha</i> )		<i>pahaḷa</i>
<i>ihaḷa</i>	»oben«	<i>yata</i> (zu p. <i>heṭṭhā</i> )
<i>pasu</i> (- <i>ssa-ṭa</i> , - <i>ssen</i> ) »hinten«		<i>issaraha</i> »vorn«.

### 2. Adverbien der Zeit:

a) <i>kavda</i>	»wann?«	<i>me-vara</i> , <i>e-vara</i>
<i>koyi-vēlāvē-da</i>		<i>me-viṭa</i> , <i>e-viṭa</i>
<i>koyi-kālayē-da</i>		<i>etakoṭa</i>

*kavadā-vat* »irgend wann, jemals«.

b) *dān* »jetzt« = p. *dāni*; *ayē* (*āye*), *nāvata*, *puna* »wieder, von neuem«; *matu* »in Zukunft« zu p. *mattha*; *pasu*, *pasuva*, *passa-ṭa* »später« zu p. *pacchā*; *ikmaṇin* »bald«; *niti(n)* »immer« zu p. *nicca*; *noyek-viṭa* »oft«; *viṭin-viṭa*, *varin-vara* »von Zeit zu Zeit«; *ada* »heute« = p. *ajja*; *heṭa* »morgen« zu p. *se*, *suve*; *iye* »gestern« zu p. *hiyo*, *hiyyo*.

### 3) Adverbien der Art und Weise:

a) <i>kelesa-da</i>	»wie? auf welche Weise?«	<i>melesa</i> <i>elesa</i>	»so, auf diese Weise«.
<i>kesē-da</i>		<i>mesē</i> <i>esē</i> , <i>emen</i>	
<i>kohoma-da</i>		<i>mehema</i> <i>ehema</i>	

b) Jedes Adjectiv kann durch Anfügung von *-lesa* oder *-sē* (= p. *lesa*, *chāyā*<sup>1</sup>) »Art und Weise« in ein Adverb verwandelt werden: *nisi-lesa* »passender Weise«, *suva-sē* »glücklich«. Auch der Instr. oder Dat. eines Nomens werden im Sinne von Adverbien gebraucht: *hoṇḍin*, *hoṇḍa-ṭa* »gut«, *ikmaṇin* (vgl. 2 b) »schnell« (wtl. mit Schnelligkeit). Endlich kann durch Anfügung von *-va* (prät. Ger. von *venu*) »geworden« an Adjective eine Art Adverb gebildet werden: *sighrava yanu* »schnell gehen«.

## 4. Adverbien des Grundes:

*mak-nisā-da, kumak-nisā-da* »warum?«    *ē-nisā* »darum«  
*āyi-da, manda* »weswegen?«    *innisā* »daher«,

wobei *-nisā* auf p. *nissāya* zurückgeht.

5. Adverbien des Grades und der Menge: *ko-pamaṇa* (p. *pamāṇa*) »wie viel?« *me-pamaṇa, ī-p.* »so viel«; *bohoma, bohō* »viel, sehr«; *itā* »sehr«; *vaḍā, vāḍiya* »mehr«; *madak* (= p. *manda*), *ṭikak* (zu p. *thoka*) »ein wenig, wenig«.

6. Affirmation und Negation bezeichnen: *ovu, ov, o* (ʔ = skt. *sādhu*) »ja« — *nāhā, nā* »nein, nicht«. — *na-, nu-, no-* »nicht«, z. B. *mama ohu nu-duṭuvāya* »ich habe ihn nicht gesehen«; *mama mēka kavādā no-kaḷāya* (vgl. 2) »ich habe dies nie gethan«.

<sup>1</sup> So richtig schon bei CHILDERS, JRAS. N. S. VIII, S. 138. 139.

§ 69. Präpositionen und Postpositionen. 1. Von alten skt. Präpositionen haben sich, soviel ich sehe, nur *hā* = skt. p. pkt. *saha* und *pasu* »nach« = p. *pacchā*, skt. *paścāt* erhalten. Die Bedeutung von *hā* hat sich im Lauf der Zeit zu der der Copula »und« abgeschwächt. In der Litteratur kommt auch *vinā* »ohne« vor, ist aber als blosses Lehnwort anzusehen.

2. Andere Postpositionen sind nominalen Ursprunges: a) *visin* »mit, durch« = p. *vasena*, das ebenfalls, wenn auch in etwas anderer Bedeutung, als Postposition verwendet wird. — b) *samaga* »mit, zusammen mit« = p. *samaggam* oder *-gge*, oft mit *hā* combinirt, wie z. B. *kumārayan hā samaga* »zusammen mit den Prinzen«<sup>1</sup>. — c) *ātuḷē* »innerhalb« = p. *antare*; *ātuḷa-ṭa* »in ... hinein«; *uḍa* »oberhalb, über« = p. *uddham*; *laṅga* »nahe bei« zu p. *lagga*; *piṭa* »über, auf« = p. *piṭṭhe* »auf dem Rücken von« u. s. w. Zu diesen Postpos. ist § 68, 1 b zu vergleichen.

3. Eine dritte Gruppe von Postpositionen umfasst Gerundien, ist also verbalen Ursprunges: a) *mut* »ausgenommen, mit Ausnahme von« = skt. *muktvā*; *hāra* dass., Ger. zu (*h*)*ariṇu* »beseitigen«; *misa* dass., vielleicht = p. *muñciya*. — b) *arabayā* »mit Bezug auf, wegen, für« zu skt. *ārabbhya*, p. *ārabbha* »beginnend mit«; *geṇa* (Verk.-Spr. *gāṇa*) dass., Ger. zu *gannu* »nehmen«; *nisā* dass. = p. *nissāya* (skt. Wz. *śri* mit *nī*) in gleicher Verwendung. — c) *paṭan* »beginnend mit, von ... an« zu p. *paṭṭhāya*, vielleicht eine Gerundbildung wie *aran*; Gegens. *dakvā* »bis«. — d) *lavā* »durch, mit«, Ger. von *lavanu*, Caus. zu *lanu* »setzen, stellen, legen«, besonders beim Causativ zur Bezeichnung des Agens verwendet: *vāḍakārayā lavā mēka kāravayi* »er lässt dies durch den Diener thun«<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *ekka* »zusammen mit« mit vorhergehendem Instrumental ist aus *ekva* entstanden = Ger. von *ek-venu* »eins werden«, gehört also unter 3. — <sup>2</sup> Zum ganzen (§ 69—70) vgl. CHILDERS, JRAS. N. S. VIII, S. 139—140.

§ 70. Conjunctionen. Es mag die Aufzählung der wichtigsten genügen: a) *hā* (= p. *saha*) »und« gehört der Litteratursprache an. Im Volksmunde wird *-da* gebraucht = p. *ca*, und zwar in der verkürzten Form *-t* (-ut nach Consonanten): *uṃba-t mama-t* »du und ich«, *pān-ut bij-ut* »Brot und Eier«. — b) »Oder« ist *heva-t* (vermutlich zu p. *athavā*); »entweder ... oder« ist *hō ... hō* (*hō* = \**hoyi* = p. *hoti*, also etwa »sei es ... sei es«), *hota ... hota, vat ... vat*. — c) »Aber« ist *numu-t*, zunächst »obgleich, obschon« bedeutend, zu p. *anumata*. Davon abgeleitet ist *esē-numut*, *esē-vī-numut* »trotzdem, dennoch«, zunächst wörtlich »obwohl es sich so verhält«.

## DRITTES CAPITEL.

## SPRACHGESCHICHTLICHER CHARAKTER DES SINGHALESISCHEN.

§ 71. Ist das Singhalesische eine arische Sprache? Diese Frage ist nicht immer, wie gegenwärtig wohl ganz überwiegend geschieht, mit Ja beantwortet worden. RASK<sup>1</sup> hielt das Sgh. für dravidisch, FR. MÜLLER<sup>2</sup> hat es wenigstens in den gleichen Abschnitt wie die dravidischen Sprachen eingereiht, sah in ihm aber unter den Sprachen Indiens »eine Sprache für sich«. LASSEN<sup>3</sup> dachte an malaiischen Ursprung. Der erste, der — freilich mit Gründen, die nicht völlig stichhaltig sind — den arischen Charakter des Sgh. verfocht, war D'ALWIS<sup>4</sup>. Er betonte namentlich die Verschiedenheit des Sgh. vom Tamil, wie auch CALDWELL<sup>5</sup> einen Zusammenhang zwischen beiden Sprachen entschieden bestreitet. Den wissenschaftlichen Nachweis für den arischen Charakter des Sgh. haben zuerst CHILDERS<sup>6</sup> und RHYS DAVIDS<sup>7</sup> zu liefern unternommen. P. GOLDSCHMIDT<sup>8</sup> und E. MÜLLER<sup>9</sup> haben sich ihrer Anschauung unbedingt angeschlossen. Ersterer kommt zu dem Ergebnisse, dass das Sgh. ein durchaus arischer Dialekt sei, am nächsten verwandt mit einigen der in den Asoka-Inschriften vorkommenden Dialekten und mit dem Mähārāṣṭrī-Pkt. des indischen Mittelalters, während es sich vom P. in sehr wichtigen Punkten unterscheidet. Letzterer hebt ebenfalls die nahe Verwandtschaft des Sgh. mit der Sprache der Asoka-Inschriften hervor. Im Gegensatz dazu warnt HAAS<sup>10</sup> vor einer voreiligen Beurteilung des Sgh. als eines arischen Dialekts, und auch E. KUHN<sup>11</sup> äussert sich ziemlich zurückhaltend, wenn er seine Anschauungen zusammenfasst in die Worte: »Das Singhalesische ist also trotz seines überwiegend arischen Aussehens eine Mischsprache, deren tiefer liegende Eigentümlichkeiten unerklärbar bleiben, so lange man ihr nicht-arisches Element in Abrede stellt.«

Ich habe im voranstehenden die Thatsachen sprechen lassen, und ich meine, sie sprechen deutlich und unwiderleglich dafür, dass das Sgh. ein rein arischer Dialekt ist, der den übrigen indo-arischen Volkssprachen ebenbürtig zur Seite steht. Wir haben gesehen, dass die ganze Lautlehre des Sgh. auf präkritischer Grundlage sich aufbaut und dass für gewisse charakteristische Erscheinungen der sgh. Lautlehre, wie z. B. für den »Umlaut«, sehr beachtenswerte Parallelen in den MIAV. sich finden. Dass das Sgh. keine Aspiraten besitzt, beweist nicht das geringste gegen seinen arischen Charakter; denn es hat diese Laute ursprünglich zweifellos besessen, und wir können ihren Verlust in der ersten Zeit der sgh. Sonderentwicklung historisch erweisen. Ebenso erweist sich auch die Flexion des Substantivums wie des Elu-Verbums als präkritisch, wie auch die Pronominalstämme und die Numeralia rein arisch sind. Die letzteren sind durchaus nicht »entlehnt«, wie FR. MÜLLER<sup>12</sup> sagt, sondern sie haben die in den spezifisch sgh. Lautgesetzen begründeten Wandlungen durchgemacht. Am meisten Schwierigkeiten bieten einzelne Teile des Verbums. Aber ich glaube selbst für so anscheinend seltsame Formen, wie für den sog. Conditional, nachgewiesen zu haben, dass für sie eine Erklärung aus dem arischen Sprachmaterial sehr wahrscheinlich, zum mindesten nicht unmöglich ist. Man hüte sich aber, eine einzelne Bildung herauszugreifen und allzu sehr zu urgiren. Wo mag es wohl eine Sprache geben, in welcher nicht irgend eine grammatische Bildung vorkommt, die der geschichtlichen Erklärung Widerstand leistet? Man fasse vielmehr das Sgh. und seine Grammatik als Ganzes ins Auge, so wie ich sie dargestellt habe, und man wird mir und meiner Schlussfolgerung ohne Zweifel beistimmen:



das Sgh. ist ein auf präkritischer Grundlage ruhender rein arischer Dialekt.

<sup>1</sup> Singalesisk Skrifflære, Vorrede S. 1. — <sup>2</sup> Grundriss der Sprachwissenschaft III, 1, S. 136. — <sup>3</sup> Ind. Alt. I<sup>2</sup>, S. 557. — <sup>4</sup> On the Origin of the Sinhalese Language, JRAS. C. B. V, Nr. 13 (1865—66), S. 143 ff.; Nr. 14 (1867—70), S. 1 ff. — <sup>5</sup> Comparative Grammar of the Dravidian or South-Indian Family of Languages<sup>2</sup>, Einl. S. 111 ff. — <sup>6</sup> Notes on the Sinhalese Language, II. Proof of the Sanscritic Origin of Sinhalese, JRAS. N. S. VIII, S. 131 ff. — <sup>7</sup> Transactions of the Philological Society 1875—76, part I, S. 73. — <sup>8</sup> IA. V, S. 191—192. — <sup>9</sup> Ancient Inscriptions in Ceylon, S. 8. — <sup>10</sup> ZDMG. 30, S. 668, Anm. 1. — <sup>11</sup> Über den ältesten arischen Bestandteil des singhalesischen Wortschatzes, SKBAW., ph.-h. Cl. 1879, 2, S. 404—5. Aus der Notiz KZ. 33, S. 477—78 scheint übrigens hervorzugehen, dass KUHN jetzt das Sgh. der Abstammung nach für arisch hält. — <sup>12</sup> Grundriss der Sprachwissenschaft III, 1, S. 156.

§ 72. Fremde Elemente im Sgh. Wenn ich das Sgh. für eine rein arische Sprache erkläre, so soll damit nicht geleugnet sein, dass es eine Reihe fremder Elemente in seinen Wortschatz aufgenommen hat. Sein arischer Charakter wird dadurch so wenig berührt, wie die germanischen Sprachen aufhören, der indogermanischen Sprachfamilie anzugehören, weil sie zahlreiche Wörter besitzen, welche sich aus dem Indogermanischen noch nicht haben erklären lassen. Man versuche es, jene fremden Elemente zusammenzustellen und aus ihnen eine sgh. Lautlehre abzuleiten, welche mit der von mir gelieferten sich durchkreuzt oder mit ihr in Widerspruch tritt, so will ich meine These zurückziehen. Das ist aber unmöglich. Jene Lehnwörter, wie ich sie nenne, wurden dem arischen Dialekt incorporirt, und wo sie flectirt erscheinen, werden sie flectirt wie echte Elu-Wörter. Wenn ein von mir hoch verehrter Fachgenosse über meine »Etymologie des Singhalesischen« (brieflich) urteilt, sie habe ihn trotz des reichen arischen Materials, welches sie für das Sgh. erweise, nicht überzeugt, er halte das Sgh. vielmehr für eine Mischsprache wie etwa das Englische — so kann ich das im ganzen wohl acceptiren. Denn kein Anglicist wird das Englische in dem Sinne für eine Mischsprache halten, dass man nicht zu sagen vermag, ob es germanischen oder romanischen Ursprunges ist. Das Englische ist ein von Haus aus germanischer Dialekt, obwohl es zahlreiche Lehnwörter aufgenommen hat, und die englische ist ein Zweig der germanischen Philologie. Ebenso ist und bleibt das Sgh. trotz seiner nichtarischen Lehnwörter — die übrigens kaum so zahlreich sind wie die nichtgermanischen Elemente im Englischen — eine rein arische Sprache und es muss im Kreise der modernen indo-arischen Volkssprachen ebenso berücksichtigt werden, wie das Hindi oder das Marāṭhi.

Was nun die fremden Bestandteile des Sgh. betrifft, so lasse ich zunächst eine Anzahl von Wörtern folgen, für welche ich keine Etymologie aus dem Arischen zu finden vermochte. Ich zweifle nicht, dass für das eine oder das andere eine solche später sich herausstellen wird<sup>1</sup>. Andere werden als dravidisch erkannt werden. Nicht alle Schwierigkeiten lassen sich auf den ersten Ansturm überwinden. Ein Rest wird aber immer übrig bleiben, von dem sich vermuten lässt, dass er aus der Sprache stammt, welche die nichtarischen Bewohner Ceylons vor der Besiedelung durch Vijaya sprachen. Ich nenne *añḍa* »Lärm, Geschrei« (*añḍanu* »schreien«) — *idibu*, *iduba*, *ibbu* »Schildkröte« — *iṅga* (St. *im*) »Hüfte« — *iṭu* »Wald, Wildnis« — *kasa* »Cocosnuss« — *koṇḍa* »Frucht« — *kidu*, *kiṇḍi* »Pfeffer« — *kola* »Blatt« — *doḍanu* »reden« — *del* »wilde Brotfrucht« — *beli* »Auster, Schalentier« — *beli* »Hals, Nacken« — *boṭu* »Hals, Nacken« — *mahanu* »nähen« — *mola* »Gehirn« — *nuhusu* »Scorpion« (Verk.-Spr. *gōṇusu*) — *riḷa*, *riḷav* »Affe« — *liṇḍa* (St. *lin*) »Brunnen, Quelle« — *ral* »hart, fest, stark« — *rāvul* »Bart« — *loku* »gross« — *varal* »Haupthaar« — *savas* »Abend« — *halal*, *hallā*

»Glühwurm« — *hibili* »Korb (zum Fischen)« — *hilā* »Auster« — *hulaṅga* (St. *hulan*) »Wind, Luft« — *husu* »Fisch, gekochter Fisch«.

Andere Wörter<sup>2</sup> sind dem Tamil entlehnt, wie z. B. *aḍi* »Fuss, Basis«, *ali* »Elefant«, *kāḍi* »Essig«, *takkaḍi* »betrügerisch«, *tēkka* »Teak-Baum«, *paṅgu* »Anteil«, *puṇci* »klein«, *mal* »jüngerer Bruder«, *vela* »Reisfeld« und viele andere. Aus dem Portugiesischen stammen *istāla* »Stall« (p. *estalla*), *kaḍadāsi* oder *karadāsi* »Papier« (p. *caridz*), *lansa* »Lanze« (p. *lânço*) u. a.; holländischen Ursprunges sind *tarappu* »Treppe« (h. *trap*), *tē* »Thee« (h. *thee*), *bakkiya* »Trog« (h. *bakje*) u. a.; englische Lehnwörter endlich sind *akkara* ein Flächenmass (engl. *acre*), *pōni* »pony« und zahlreiche moderne Ausdrücke aus dem Geschäftsleben und aus der Verwaltung.

<sup>1</sup> Schon in den Eḷu-Wörterbüchern kommen manche dieser Wörter vor, deren arisches Etymon ich nicht zu finden vermochte. — <sup>2</sup> Vgl. die ausführlichen Verzeichnisse bei A. GUNASEKARA, Grammar of the Sinhalese Language S. 356 ff.

§ 73. Die dem Sgh. verwandten Dialekte sind das Mäldivische und die Vāddā-Sprache. I. Zur Sprache der Mäldiven<sup>1</sup> habe ich in Ceylon selbst Sammlungen angelegt und seither durch Vermittelung meines Freundes A. GUNASEKARA noch weiteres Material in beträchtlichem Umfange, darunter auch Übersetzungen von Sätzen und kurzen Erzählungen mir beschafft. Da ich diese Materialien bald veröffentlichen zu können hoffe, so darf ich mich hier wohl kurz fassen. Aus der Lautlehre geht hervor, dass das Mld. sich vom Sgh. erst abgezweigt hat zu einer Zeit, als die spezifischen Eigentümlichkeiten des letzteren sich bereits herausgebildet hatten. 1. Wir beobachten im Mld. die Gesetze des Umlautes; vgl. z. B. *biṇi* »Erde« = sgh. *bim*, p. *bhūmi*; *mirus* »Pfeffer« = sgh. *miris* = p. *marica*. Statt *ā*, das, wenigstens in der Schrift, nicht vorkommt, steht *e*: *mehi* »Fliege« = sgh. *māsi*, pkt. *macchiā*; *den* »hernach, dann« = sgh. *dān*, p. *dāni* »jetzt«; *medu* »mittler« = sgh. *mādi*, p. *majjha*; *eburen* »sich drehen« = sgh. *āmbareṇu*. Auch *i* steht statt *ā* in *igili* »Finger« = sgh. *āṅgili*, p. *aṅguli*. — 2. Doppelconsonanten sind vereinfacht: *hudu* »weiss« = sgh. *hudu*, p. *suddha*; *digu* »lang« = sgh. *digu*, p. *digghu*. Statt eines Consonanten mit Halbnasal davor steht im Mld. der einfache Consonant oder Consonant mit Vollnasal. Ich hörte *handu* »Mond« = sgh. *haṇḍa*, das London-Mscr. hat *hadu*, CHRISTOPHER *haḍu*. Umgekehrt steht in meinen Sammlungen *ingili* »Finger« (ebenso bei PYRARD) = sgh. *āṅgili*. — 3. Der tonlose Palatal ist durch *s* vertreten; das *s* ist im Auslaut erhalten, im Inlaut und meist auch im Anlaut wird es wie im Sgh. zu *h*: *gas* »Baum« = sgh. *gas*, p. *gaccha*; *mas* »Fisch« = sgh. *mas*, p. *maccha*. Aber *gahu-fat* »Baumblatt«, *mahu-teu* »Fischöl, Leberthran«. Anlautend steht z. B. *hataru* »vier« neben *saura-tirīs* »vierunddreissig«. — 4. Der tönende Palatal ist, wie im Sgh., durch *d* vertreten: *dida* »Flagge« = sgh. *dada*, p. *dhaja*; *dū* »Zunge« = sgh. *diva*, p. *jivhā*. — Das Mld. hat aber dann gewisse lautliche Besonderheiten ausgebildet: 5. Aus *ṛ* wird z. B. *ṛ*, ein eigentümlicher zwischen *r*, *h* und *ṣ* schwebender Laut, in *aṛa* »nacht« = sgh. *aṛa*, p. *aṭṭha*; *aṛi* »unten« (z. B. *aṛi-boḍu* »der unterste Platz« dem Range nach) = sgh. *yaṛa* zu p. *hetṭhā*; *ma duṛin* »ich sah« zu sgh. *duṭu*, p. *diṭṭha*; *koṛaṇ* »abhauen« = sgh. *koṭaṇu*, p. *koṭṭeti*. — 6. Im Auslaut werden gewisse Consonanten abgeworfen; so z. B. *l* unter leichter Modification des vorhergehenden Vitals: *mau* »Blume« = sgh. *mal*, p. *mālā*; *gau* »Stein« = p. *gal*. Bei ausl. *t* scheint dialektische Schwankung vorzuliegen. Ich hörte *daṛi* »Zahn«, *faṛi* »Blatt« (ebenso CHRISTOPHER), das London-Mscr. schreibt aber *dat*, *fat* (vielleicht nur historische Schreibung?). Auch *ṛ*, wo es in den Auslaut zu stehen kommt, wird stumm. Ich beobachtete Kehlkopfverschluss: *oḍ* »Kamel« = sgh. *oḷu*, bei CHR. *ōḡ*; bei PYR. *ōl*, im London-Mscr. *on*. Auffallend ist *eḡ* »Elefant« bei CHR. (ich hörte *e*)

wo urspr. *t* vorliegt; das London-Mscr. hat correcter Weise *d*. — 7. Sehr jung scheint der Übergang von *p* zu *f* zu sein. PYRARD wenigstens (Anfang des 17. Jahrh.) schreibt noch *p*. Vgl. *fas*, *fahēi* »fünfa«, PYR. *pahet*; *fā* »Bein«, PYR. *paé*). — 8. Nur vereinzelt zeigt das Mld. gegenüber dem Sgh. altertümlichere Wortformen. Interessant ist *hāhe* »tausend«, weil es auf die ältere Wortform = p. *sahassa* zurückgeht, während sgh. *dahas* Neubildung ist. — 9. Stark abweichend von der sgh. ist die mld. Flexion. Ich kann hier um so eher über sie weggehen, als sie zur Aufklärung des Sgh. kaum einen wesentlichen Beitrag liefern würde.

II. Die Sprache der Vāddā's steht, wie ich glaube, zum Sgh. ebenfalls im Verhältnis einer mundartlichen Abzweigung, welche in der Zeit der Sonderexistenz gewisse Eigentümlichkeiten herausbildete. Ich hoffe, teilweise auf grund eigener Sammlungen, auch die Kenntnis der Vāddā-Sprache bald um einiges fördern zu können. Das Material<sup>2</sup>, das mir zur Verfügung steht, reicht aber schwerlich aus, ein vollständiges Bild von dem Dialekt zu entwerfen. Dass manches Alte in ihm bewahrt ist, scheint mir unzweifelhaft. So hat sich das Verbum p. *gacchati*, von dem im Sgh. nur das Gerund. *gos* vorkommt, in der Form *gacana* erhalten, z. B. *hani-hanikaṭa maṅ-gacapaṇ* »geh' schnell!« Der Palatal ist aber nicht etwa ursprünglich, sondern erst secundär aus *s* entstanden. Es steht ebenso *raca* »Geschmack« für sgh. *rasa*. Überhaupt ist das Auftreten von Palatalen für den Vāddā-Dialekt charakteristisch; vgl. z. B. auch *gacana* »treffen, schiessen« = sgh. *gasanu*, *gahanu*. Der aus *s* entstandene Palatal wird auch ausgeworfen, und es tritt an seine Stelle der Hiatusstiller: »Kopf« (sgh. *isa*) heisst im V.-D. *isi*, *ica*, *iya*; »Auge« (sgh. *ās*): *ayi*; »Baum« (sgh. *gas*): *gayi* u. s. w. Die Flexion steht der sgh. sehr nahe. Der Instr. neutraler Substantive endigt auf *-en*; die Pronomina decken sich mit denen des Sgh. (vgl. *maṇ* »ich«, *topa* »du«, *api* »wir«, *topi* »ihr«, *mayē* = sgh. *magē* »meine«, *ē* »dieser, er« u. s. w.); das Verbum besitzt die hauptsächlichsten Formen, die es im Sgh. bildet. Das Präs. lautet von *tibena* »sein« durch alle Personen beider Numeri *tibeṇa* (mouillirte Aussprache des *n*); vermutlich wird dadurch meine Erklärung des Präs. der sgh. Verkehrssprache *tibenavā* (§ 64, 4) bekräftigt. Wir haben ferner den Imp. auf *-pan*, die Gerundien auf *-lā*, die zusammengesetzten Verba in grosser Anzahl u. s. w. Jedenfalls ist ein grundsätzlicher Unterschied zwischen Sgh. und Vāddā-Sprache nicht zu erweisen.

III. Beiläufig sei hier auch noch die Mundart der Roḍiyā's, der Parias von Ceylon, erwähnt<sup>3</sup>. Genau genommen haben wir es da nicht mit einer selbständigen Mundart, sondern vielmehr mit einer Art Slang oder Gaunersprache zu thun. Grammatisch deckt sich das Roḍiyā vollkommen mit dem Sgh. niedriger Volksschichten. Es unterscheidet sich davon nur dadurch, dass es an der Stelle gewisser sgh. Wörter andere ihm eigentümliche Wörter einsetzt. Statt *ahasa* »Himmel« z. B. sagt der Roḍiyā *biṅgiri*, statt *kakulu* »Bein«: *dāṅgula*, statt *harakā* »Ochse«: *lūddā*, statt *dakinu* »sehen«: *pekanu*. Diese spezifischen Roḍiyā-Wörter sind teils Corruptelen von sgh. Wörtern, teils Neubildungen durch Umschreibung (z. B. *biṅgiri* »Erdberg«), teils älteres Sprachgut (z. B. *pekanu* zu p. *pekkhati*), teils auch, wie z. B. *lūddā*, fremdes, seinem Ursprunge nach noch unerklärtes Element. Merkwürdig ist, dass, wie ich neuerdings aus Ceylon höre, die Roḍiyās sich ausser ihrer Geheimsprache auch eine Geheimschrift zurecht gemacht haben. Nach den Proben, die ich gesehen habe, besteht sie aus Verballhornungen der sgh. Schriftzeichen.

<sup>2</sup> Das bis jetzt zur Kenntnis des Maldivischen vorliegende Material ist 1) das von FRANÇOIS PYRARD DE LAVAL (1602—1607) gesammelte und in der 2. und 3. Ausgabe seines Reisewerkes veröffentlichte Vocabular, neu bearbeitet von GRAY,

JRAS. N. S. X, S. 173 ff.; 2) Vocabulary of the Maldivian Language, compiled by Lieut. W. CHRISTOPHER, JRAS. VI, S. 42 ff.; 3) Einzelne Wörter sowie Text und Übersetzung eines maldivischen Briefes in BELL's Report on the Maldiv Islands. In der India Office Library befindet sich ferner (281 — 21. C. 26) ein »Vocabulary Persian and Hindustanee« (Calcutta 1808), aus der »Bibliotheca Leydensis« stammend, in welchem den einzelnen Wörtern die maldivischen Bedeutungen in Originalschrift beige geschrieben sind. Neben vielen Fehlern und Missverständnissen enthält die Liste manches Wertvolle. Ein kurzes »Maldivian Vocabulary«, über dessen Herkunft ich nichts weiss, befindet sich in der Handschriftensammlung der Kopenhagener Bibliothek. Beigelegt ist ein maldivisches Document im Original. — <sup>2</sup> HUGH NEVILL, The Vaedda's of Ceylon, The Taprobanian I, 1, S. 13—31; II, 4, S. 121—127; B. F. HARTSHORN, The Veddas, IA. VIII, S. 314—320; L. DE ZOYSA, Note on the Origin of the Vedda's, with a few Specimens of their Songs and Charms, JRAS. C. B. VII, Nr. 24, 1881, S. 93 ff.; LE MESURIER, The Vedda's of Ceylon, JRAS. C. B. IX, Nr. 32, 1886, S. 336 ff.; MARAMBE, The Vedda Language, Kandy 1893. Die ethnographischen und anthropologischen Arbeiten über die Vadda's lasse ich hier bei Seite. — 3 GEIGER, Die Sprache der Rodiya's auf Ceylon, SKBAW. 1897, I, S. 3 ff.

§ 74. Aus welchen Teilen Indiens stammten die ersten arischen Colonisatoren Ceylons? Es steht nun zunächst fest, dass das Sgh. ein durchaus arischer Dialekt ist, allerdings durchsetzt mit Lehnwörtern aus einem uns unbekannten unarischen Substrat und mit jüngeren Entlehnungen aus dem Tamil und aus den Sprachen der europäischen Eroberer von Ceylon. Die arische Sprache wurde durch die erste Colonisation der Insel, welche sich in der Tradition an den Namen des Vijaya knüpft, nach Ceylon gebracht; die nichtarische Sprache, aus welcher das Sgh., wie es nach seiner Verpflanzung auf den Boden Ceylons genannt werden darf, seine ältesten Entlehnungen schöpfte, wird die Sprache der Ureinwohner der Insel gewesen sein. Welcher Rasse diese Ureinwohner angehörten, die in den alten Schriftquellen als Yakkha d. h. Dämonen bezeichnet werden, ist nicht festzustellen. Jedenfalls lässt sich durchaus nicht erweisen, dass sie dravidischen Stammes waren. Reste derselben glaubt man in den Vaddās erkennen zu dürfen; doch sprechen nicht unerhebliche geschichtliche Momente dafür, dass die Vaddās nichts sind als degenerierte Singhalesen. Ist diese Auffassung die richtige, so wären die Ureinwohner gänzlich verschwunden, bzw. von den Eroberern aufgesogen worden.

Die Frage ist nun, aus welchem Teile Indiens Vijaya, d. h. der Zug der ersten arischen Einwanderer, nach Ceylon kam. Merkwürdiger Weise stehen da die beiden alten Vers-Chroniken, aus denen wir die Kenntnis der ältesten Geschichte Ceylons schöpfen, der Mahāvamsa und der Dīpavamsa, anscheinend nicht im Einklange. Nach dem Mv. (Cap. VI) wurde Sihabāhu's Mutter auf dem Wege von Vāṅga (Bengalen) nach Magadha (Süd-Bihār) in der Wildnis des Lāḷa-Landes von dem Löwen entführt, welchem sie später den Sihabāhu gebar. In der Folge wurde Sihabāhu Herrscher in Lāḷa. Sein Sohn war Vijaya. Als dieser wegen seines ungesetzlichen Lebens das Land verlassen musste, kam er zuerst zu Schiff nach Suppāraka; von hier abermals verjagt, stieg er wieder zu Schiff und gelangte nach Laṅkā, d. h. Ceylon. Der Dv. (Cap. IX) erwähnt ebenfalls die Länder Vāṅga und Lāḷa, aber ohne sie in irgend welche Beziehung zu Magadha zu setzen. Aus Lāḷa vertrieben, landete Vijaya zuerst in Suppāra. Dann hielt er sich drei Monate in Bharukaccha auf und gelangte von hier schliesslich nach Laṅkā. Durch die Nennung eines Namens, der geographisch sich feststellen lässt, gewinnt der Bericht des Dv. besondere Bedeutung. Bharukaccha ist nämlich ohne Zweifel das Βαρύραζα der Griechen, das heutige Bharoch oder Broach an der Mündung der Nabadā. Lāḷa aber ist identisch mit dem Λαριχή der Griechen und Suppāraka = skt. Śūrparaka<sup>1</sup>. Mit vollem Recht hat daher neuerdings wieder E. KUHN (KZ. 33, S. 477—78) auf die Wichtigkeit der Stelle des Dv. hingewiesen. Wir dürfen mit ihm wohl

aus derselben folgern, dass Vijaya aus dem nordwestlichen Indien nach Ceylon kam. Die Sprache, welche die ersten arischen Colonisatoren nach Ceylon brachten, war also nicht Māgadhī, sondern ein Dialekt, der im Nordwesten Indiens gesprochen wurde.

<sup>1</sup> Vgl. zu diesen Identificationen LASSEN, Ind. Alt. I<sup>2</sup>, S. 113. 137—138; RHYS DAVIDS, Transactions of the Philological Society 1875—76, I, S. 73; KIEPERT, Lehrbuch der alten Geographie S. 39.

§ 75. Verhältnis des Sgh. zum Pāli. Ich bin nicht in der Lage, mit sprachlichen Argumenten den strikten Nachweis zu liefern, dass das Sgh. nicht im Zusammenhange stehen kann mit dem Dialekt von Magadha. Zu gunsten eines solchen Zusammenhanges liesse sich, so viel ich sehe, nur der inschriftlich bezeugte Nom. Sg. masc. und neutr. auf *-e*, sowie die Pluralendung *-hu* anführen (§ 34, I und III, 1 a. E.). Dagegen werde ich zunächst die Frage nach den Beziehungen des Sgh. zum P. eingehender erörtern, indem ich die Punkte, wo es mit ihm übereinstimmt, und die, wo es von ihm sich scheidet, zusammenstelle. 1. Das Sgh. besitzt eine Reihe von Wörtern, die sich wohl aus dem P., nicht aber aus dem Skt. erklären lassen. a) Für manche Wörter ist im Skt. überhaupt kein Äquivalent zu belegen, wohl aber im P. Hierher gehören *aku* »Schlüsselbein« = p. *akkhaka*; *akunu* »Blitz« = p. *akkhanā*; *aganā* »wertvoll« = p. *agghanaka*; *ikili* »Topf« = p. *ukkhali*; *isba* Längenmass = p. *usabha*; *pasuru* »Boot« = p. *paccari*; *pās* »Korb« = p. *pacchi*. — b) In anderen Fällen weicht die Pāliform des Wortes von der Sanskritform ab und das Sgh. schliesst sich an die erstere an. So stimmt *ayal* »Aloe« zu p. *agalu*, nicht aber zu skt. *aguru*; *aramunu* »Gedanke« zu p. *ārammaṇa*, nicht aber zu dem mit ihm verglichenen skt. *ālambana*; *imbul* »Wollbaum« zu p. *simbatī*, nicht aber zu skt. *śalmali*; *dalambu* »Mutterleib« zu p. *jalābu*, nicht aber zu skt. *jarāyu*; *dedubu* »Süsswasserschlange« zu p. *deddubha*, nicht aber zu skt. *duṇḍubha*; *riyan* »Elle« zu p. *ratana*, nicht aber zu skt. *aratni*; *sikal* »Lehm« zu p. (und pkt.) *cikkhala*, nicht aber zu skt. *cikkhalla*. Man vergleiche auch *davanu* »verbrennen« und *poravanu* »(ein Kleid) anlegen«, die auf p. *jhāpeti* und *pārūpati* zurückgehen. — c) Im Sgh. finden sich Doppelformen von Wörtern, denen Doppelformen im P. entsprechen, welche aus einem Sanskritwort geflossen sind<sup>1</sup>: *ak* (N. Sg. *aga*) und *gini* »Feuer« = p. *aggi* und *gini* = skt. *agni*; *at* »Sache, Geld« u. s. w. und *aṭa* »Rechtsstreit« = p. *attha* und *aṭṭa* = skt. *artha*; *tik* »Sonnenglut« und *tiyunu* »scharf« = p. *tikkha* und *tikkhina* = skt. *tikṣṇa*; *bamba* und *vām* »Klafter« = p. *byāma* und *vyāma* = skt. *vyāma*.

2. Dem gegenüber stehen nun aber einige bedeutsame Lauterscheinungen, wo das Sgh. nicht mit dem P. übereinstimmt. So ist z. B. skt. *rv*, *vr*, *vy* im P. durch *bb* vertreten, im Sgh. aber durch *v*; letzteres geht also auf ältere Formen mit *vv* zurück. Beispiele s. § 15, 2. Auch *nimenu* »erlöschen« hat (s. § 25, 4) *\*nivenu* zur Voraussetzung gegen p. *nibbāti* = skt. *nirvāti*. — b) Das Sgh. geht ferner auf eine Dialektform zurück, in welcher die Cerebralisierung weiter fortgeschritten ist als im Pāli; Beispiele § 15, 3. — c) Statt der Lautgruppe *ññ* des P. weist das Sgh. *ṇ* auf, das älteres *ṇṇ* voraussetzt; Beispiele § 17, 2 a. Schwankungen finden sich übrigens auch im P., wie z. B. *paññatti* und *pañṇatti* »Verkündigung, Vorschrift« = skt. *prajñapti*; *paññāsa* und *pañṇāsa* »fünfzig« = skt. *pañcāśat*; *ānāpeti* »er befiehlt« neben *aññā* »Befehl« = skt. *ājñā*, sgh. *ana*. — d) Endlich bleibt eine Anzahl einzelner Wörter zurück, welche sich nicht von den im P. überlieferten Formen ableiten lassen. Hierher gehören z. B. Wörter, bei denen im Sgh. ursprünglich vorhandene Doppelconsonanz gespalten wurde, während im P. Assimilation eingetreten ist. Vgl. § 15, 4. Beispiel ist *yaturu*

»Maschine« = skt. *yantra*, gegen p. *yanta*. Vereinzelte Fälle sind die folgenden: *oru* »Boot« setzt gegen p. *uḷumpa* eine Form ohne Nasal, wie skt. *uḍupa* voraus. *aṅga* »Horn« = skt. *śṛṅga* kommt auch wohl nicht von p. *siṅga*, sondern von einer Wortform, in der skt. *r* durch *a* vertreten war; ebenso geht *vāt* »Ähnlichkeit, Gleichnis« = skt. *vṛtti* auf ein \**vatti* zurück, gegen p. *vutti*. Das Wort *baṭu* »Nachtschatten« steht näher dem skt. *bhaṇṭākī*, als dem p. *bhaṇḍākī*; *beṇḍival* »Spieß« näher dem skt. *bhīṇḍipāla* (neben -*nd*-), als dem bis jetzt meines Wissens allein bezeugten p. *bhīṇḍipāla*. Von besonderem Interesse ist *siṭṭinu*, *hiṭṭinu* »stehen, sein«, welches nicht zu p. *tiṭṭhati* (vgl. auch Composita wie *pihiṭṭanu* »feststehen« = p. *patiṭṭhati*) stimmt, aber zu pkt. *ciṭṭhai*.

<sup>1</sup> In einigen Fällen haben wir im Sgh. Doppelformen, wo im P. solche fehlen. So *kuḍu* und *kudu* »klein«, aber p. *khudda* (vgl. 2 b); *tuḍu* »Schnabel« und *tol* »Lippe«, aber p. nur *tunḍa*. Ist letztere Gleichung richtig, so muss schon in vorsgh. Zeit ein \**tuda* neben *tunḍa* existiert haben. Viele sgh. Doppelformen erklären sich übrigens auch daraus, dass in verschiedenen Sprachperioden das nämliche Wort aus P. oder Skt. herübergenommen und in verschiedener Form der sgh. Sprache angepasst wurde. So gehen z. B. *saṅgal* »Paar« und *aṅgul* »Doppelboot« auf ein und dasselbe P.-Wort *saṅghāṭa* »Verbindung« zurück. Das erstere ist aber offenbar später in die Sprache aufgenommen als das letztere.

§ 76. Verhältnis des Sgh. zur Māhārāṣṭrī und zu den modernen Sprachen. 1. Das am Schluss des vorigen § genannte Wort stellt das Sgh. dem Māh.-Pkt. näher als dem P. Ebenso passt auch *sari* »Ähnlichkeit, Gleichheit« = skt. *sadrśa* zu pkt. *sarisa*, aber nicht zu p. *sadisa*. Auch in den § 75, 2 a—c besprochenen Punkten stimmt das Sgh. mit dem Māh.-Pkt. überein: dieses hat *vv* (sgh. *v*) gegen p. *bb*, es hat *nn* (sgh. *n*) gegen p. *ññ*, es ist in der Cerebralisierung weiter fortgeschritten als das P. Der erste der drei Punkte beweist uns zugleich mit Evidenz, dass die Māhārāṣṭrī nicht direct vom P., wenigstens nicht vom buddhistischen Bücher-P. abgeleitet werden darf, da sie hier noch altertümlicher ist als dieses.

2. Andererseits zeigt sich auch, dass das Sgh. wieder nicht direct von der Māhārāṣṭrī stammen kann, sondern von einer Grundlage, die in gewissen Punkten altertümlicher war. a) Das aus *ry* und *dy* urspr. entstandene *yy* — so noch im P. — ist im Māh.-Pkt. zu *jj* geworden, im Sgh. noch als *y* erhalten: *aya* »Person« = skt. *ārya*, p. *ayya*, aber pkt. *ajja*; *uyan* »Garten« = skt. *udyaṇa*, p. *uyyāna*, aber pkt. *ujjāna*. — b) Das Pkt. verwandelt anlautendes *y* in *j*, das Sgh. hat es, gleich P., bewahrt: *yak* »Dämon« = skt. *yakṣa*, p. *yakkha*, aber pkt. *jakkha*; *yanu* »gehen« = skt. *√yā*, p. *yāti*, aber pkt. *jāi*; *yav* »so lange als, bis« = skt. *yāvāt*, p. *yāva*, aber pkt. *jā*; *yodun* »Meile« = skt. p. *yojana*, aber pkt. *joana*; *yāti* »Stock« = skt. *yaṣṭi*, p. *yatṭhi*, aber pkt. *jaṭṭhi* und oft. — c) Das Pkt. ist in der Cerebralisierung noch weiter fortgeschritten als das Sgh. Vgl. z. B. sgh. *pavatīnu* »bestehen, fort-dauern« = skt. *√vṛt* mit *pra*, p. *pavattati*, aber pkt. *pavaṭṭai*. Namentlich fehlt im Sgh. die Cerebralisierung des *n*: *tunu* »dünn, fein« = skt. p. *tanu*, aber pkt. *tanu*; *minis* »Mensch« = skt. *manuṣya*, p. *manussa*, aber pkt. *maṇussa*.

3. Was nun endlich das Verhältnis zu den modernen indo-arischen Volkssprachen anlangt, so scheint das Sgh. zur westlichen Gruppe eine engere Beziehung zu haben, als zur östlichen: a) Es bewahrt anl. *y*. Dies ist in den östlichen Dialekten (Hindī, Panjābī, Bengālī, Oriya) nie der Fall. Hier wird es stets zu *j*. Dagegen bleibt *y* vielfach erhalten im Gujarātī und Sindhī und besonders häufig im Marāṭhī<sup>1</sup>. Vgl. z. B. sgh. *yanu* »gehen« = m. *yenem* (neben *jānem*), aber hi. *jānā*, pj. *jānā* u. s. w. — b) Das Sgh. bewahrt anl. *v*. Dies ist wieder charakteristisch für die westl. Dialekte, während die östl. *b* aufweisen<sup>2</sup>: sgh. *vasu* »Kalb« = skt. *vatsa*, p. *vacchaka*, pkt. *vaccha*, m. *vās*,

g. *vach*, si. *vachī*, kś. *vūts*, aber in den östl. Dial. *bacchā* oder *bāchā*; sgh. *vañḍī* »unfruchtbare Frau« zu skt. *vandhya* = m. gu. *vājh*, si. *vājha*, aber hi. bg. or. *bājh*, pj. *bañjh*. — c) Auf ein einzelnes besonders interessantes Beispiel hat E. KUHN<sup>3</sup> hingewiesen. Es ist dies das Zahlwort *pañas* »fünfzig«. Hier haben schon P. und Mäh.-Pkt. den Palatal eingebüßt: p. *paññāsam*, pkt. *paññāsam*, und ebenso lautet das Wort im M. *pañmās*; in allen anderen Dialekten ist der Palatal erhalten geblieben. Das Sgh. wird also in diesem Fall dem Marāṭhī besonders nahe gerückt und bildet mit diesem sowie mit P. und Māhārāṣṭrī eine Gruppe. Weniger gewichtig, aber doch nicht ganz bedeutungslos im Zusammenhalt mit den übrigen Argumenten ist endlich folgende Erscheinung: In den Zahlen zwischen 20 und 30 elidiren die sämtlichen östlichen Dialekte zumeist das *v* des Numerale skt. *viṃśati*; M. Gu. Si. aber, die westlichen Dialekte, behalten es regelmässig bei<sup>4</sup>; vgl. hi. *bāṣ* 22, aber m. *bāvīs*; hi. *teīs*, pj. *teī*, or. bg. *teīs* 23, aber m. g. *tevīs*. Das Sgh. selbst hat nun freilich Neubildungen, nämlich *visi-eka* 21, *visi-deka* 22, *visi-tuṇa* 23 u. s. w. Dagegen hat das Māldivische noch die älteren Formen bewahrt: *ekāvīs*, *bāvīs*, *teīs* u. s. w.; und da diese Formen mit denen der westl. Dial. übereinstimmen, so darf das Altsg., aus dem sie geflossen sein müssen, gleichfalls zu der westl. Gruppe gestellt werden.

Aus dem Gesagten ergibt sich: 1. Das Sgh. ist eine arische Sprache. — 2. Historische Berichte geben an, dass die ersten arischen Colonisten aus dem Nordwesten Indiens kamen. — 3. Sprachliche Gründe sprechen ebenfalls dafür, dass das Sgh. einen Prākṛitdialekt des nordwestlichen Indiens zur Voraussetzung hat: a) Das Sgh. ist eng verwandt mit dem P. b) Es geht jedoch nicht auf das P. der buddhistischen Bücher zurück, sondern auf einen ihm nahe stehenden Volksdialekt. c) Noch enger als mit P. ist das Sgh. mit dem Māhārāṣṭrī-Pkt. verwandt. d) Seine Grundlage erweist sich jedoch in manchen Punkten als altertümlicher wie die Māhārāṣṭrī. e) Auch die Vergleichung mit dem MIAV. weist dem Sgh. seinen Platz bei der westlichen Gruppe der Dialekte zu und lässt Sindhī, Gujarātī und besonders Marāṭhī als nächst verwandte Sprachen erscheinen.

<sup>1</sup> BEAMES, Compar. Grammar I, S. 248 ff. Vgl. auch HOERNLE, Compar. Gramm. of the Gaudian Languages § 17; GRIERSON, ZDMG. 50, S. 10 ff. — <sup>2</sup> BEAMES a. a. O. S. 251 ff.; HOERNLE a. a. O. § 18; GRIERSON a. a. O. S. 11. — <sup>3</sup> KZ. 33, S. 477. — <sup>4</sup> HOERNLE a. a. O. S. 69.

### Nachtrag.

Nach Drucklegung der ersten Bogen ist erschienen DMDZ. WICKREMASINGHE, Catalogue of the Sinhalese Manuscripts in the British Museum, London 1900. Ich konnte das Werk, welches auf S. ix—xxiii einen Überblick über die singhalesische Litteratur enthält, nicht mehr benützen. Beiläufig sei hier auch noch auf J. D'ALWIS' Descriptive Catalogue of Sanskrit, Pali and Sinhalese Literary Works of Ceylon (Colombo 1870) verwiesen. Es werden hier auf S. 196—221 die Werke »Kāvyasēkara«, »Selalihini Sandēsa«, »Peravi Sandēsa« und »Sīdat Sangarā« (vgl. oben S. 11, 10, 11 und 8) besprochen, sowie auf S. 11 ff. der Pāli-Attanagaluvamsa (vgl. oben S. 5 und 7).

## VERZEICHNIS DER ABKÜRZUNGEN.

- AKBAW. = Abhandlungen der K. Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Cl. I.  
Bg., bg. = Bengālī.  
Bih., bih. = Bihārī.  
Catalogue = LOUIS DE ZOYSA, Catalogue of Pāli, Sinhalese, and Sanskrit Manuscripts in the Temple Libraries of Ceylon, Colombo 1885.  
Dv. oder Dīp. = Dīpavamsa.  
E. M. = E. MÜLLER, Ancient Inscriptions in Ceylon, London 1883.  
ES. = WILH. GEIGER, Etymologie des Singhalesischen, AKBAW. Cl. I., Bd. XXI, Abteil. 2, München 1897 (auch separat in Kommission des G. Franz'schen Verlags, J. Roth, München).  
G., g. = Gujarātī.  
Hi., hi. = Hindī.  
IA. = Indian Antiquary.  
JA. = Journal Asiatique.  
JRAS. = Journal of the Royal Asiatic Society (N. S. = New Series).  
JRAS. C. B. = Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society.  
KJ. = Kusajātaka, ed. A. GUNASEKARA, Colombo 1897 (vgl. S. 16, § 9, Anm. 1).  
Kś., kś. = Kāśmīrī.  
KZ. = KUHN's Zeitschrift.  
M., m. = Marāṭhī.  
Mddv. = Muvadevdāvata, ed. Sārānanda, Colombo 1895 (vgl. S. 9, § 6, Anm. 1).  
MIAV. = Moderne indo-arische Volkssprachen.  
Mv. = Mahāvamsa.  
Or., or. = Oṛiā.  
P., p. = Pālī.  
Pj., pj. = Panjābī.  
Pkt., pkt. = Prakṛit.  
RR. = Rājaratnākara, ed. Saddhānanda, Colombo 1887 (vgl. S. 16, § 9, Anm. 10).  
Sgh., sgh. = Singhalesisch.  
Si., si. = Sindhī.  
SKBAW. = Sitzungsberichte der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften.  
Skt., skt. = Sanskrit.  
Ss. = Sājalihīni-sandēśaya, ed. MACREADY, London 1865 (vgl. S. 12, § 8, Anm. 1).  
UJ. = Ummagga-jātaka, sgh. Übers. ed. S. DE SILVA, Colombo 1893 (vgl. S. 8, § 4, Anm. 10).  
ZDMG. = Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.



# I. VERZEICHNIS DER IN ABSCHNITT I. ERWÄHNTEN SINGHALESISCHEN AUTOREN UND SCHRIFTWERKE.

(Die Zahlen bezeichnen die Seiten.)

## A. AUTORENNAMEN.

Alagiyavanna Mohoṭṭāla s. Mohoṭṭāla. Atthadassi 17.	Maḍihē Śrī Sumitta Dham- makkhandha 17. Mahādharmakathā 2. Mayūrapāda 5, 8. Medhaṅkara 4, 6. Mohoṭṭāla (Mukaveṭi) 13, 15.	Samaraseka Disāṇayaka 17. Siṃhabā 17. Śrī Rāhula Thera s. Toṭa- gamuva. Sumana Thera 17.
Baraṇa Gaṇitayā 17. Buddhadāsa 2.	Nallūrutunaya 13.	Talarambē Dhammakkhandha 17. Toṭagamuva 10—11.
Dhammakitti Thera 5. Dhammasena Thera 5. Dunuṇḍa Gajāṇayaka Nilame 17.	Paṇḍitakulatuṅga 16. Parākrama-bāhu VI 13. Parākrama Paṇḍita 5. Rājadhīrajaśtha 16.	Vāligala Dāṭhagotpadīpaya 17. Vāttāva 11, 12. Vedeha Thera 8. Vidāgama Thera 11, 12.
Gurūḷugōmi 4.	Sāliāllē Maṇiratana 17. Samarajīva Pattayamē Liyana Aracci 16, 17.	
Kirama 17. Kumārādāsa (Kumārādhatu- sena) 3.		

## B. SCHRIFTWERKE.

Amāvatura 4. Asadisa-jātakaya 16. Attanagaluvamsaya 5, 7.	Kovul-sandēśaya 12. Kusadāvata s. Kavsiḷumīṇa. Kusajātika 13—15, 16.	Saddharmādāsa 16. Saddharmālaṅkāraya 5, 7. Saddharmaratnākāraya (Sāra- saṅgraha) 12, 13. Saddharmaratnāvaliya 6. Sandēśa-Dichtungen 9, 10, 12, 15, 17. Sārasaṅgraha s. Saddharma- ratnākāraya. Sasadāvata 8. Sāsanaṇvātāra s. Nikāyasāṅ- graha. Sāval-sandēśaya 15. Sājalihīni-sandēśaya 10—11. Sīdat-saṅgarāva 8. Siyabas-lakara 8. Siyabas-maldama 17. Subhāsita 15, 16. Sulū-Rājaraṭnākāraya 5. Suva-sandēśaya 17.
Budugupālaṅkāraya 12. Butsaraṇaya 13.	Lokopakāraya 9, 10. Lovāḍasaṅgarāva 12.	Telapatta-jātakaya 17. Thūpavamsaya 5, 7. Tiratnamālāva 17. Tisara-sandēśaya 12.
Dahamsaraṇaya 13. Dahamsaṇḍa-jātakaya 15. Dajadāpūjāvaliya 10. Dajadāsīrita 9. Dajadāvamsaya 2, 5. Dampiya-aṭuvā-gāṭapada-saṇ- naya 4. Dāṭhāvamsaya 5, 7. Dharmaṇḍapīkāvā 4, 5. Dusṣṭlavata 15.	Mahahaṭana 15. Mayūra-sandēśaya 9. Moggallāyana-pāṇcika-pradī- paya 13. Municora-jātakaya 16. Muniḡuṇaratnamālāya 15. Muvadevādāvata 9.  Nāmāvaliya 13. Nikāyasāṅgraha(Sāsanaṇvātāra) 5, 7. Nīlakoba-sandēśaya 17. Nītisāraya 15.	Vinayārthasamuccaya 4. Visuddhimagga-sannaya 2, 4, 5. Viyovagaratnamālāya 17.
Elu-Bodhivaṃsa 2, 5.	Pansiya-panas-jātaka 6, 8. Parāṅgi-haṭana 15. Paravi-sandēśaya 11. Pārakumbā-sīrita 11. Piyyumala 13. Pūjāvaliya 5, 7.	Yogāvacara's Handbuch 1. Yogārṇava 8.
Girā-sandēśaya 12. Guttila-kāvya 12.	Ratiratnālaṅkāraya 17. Ratnāvaliya s. Saddharmarat- nāvaliya. Rājaraṭnākāraya 16. Rājāvaliya 16. Ruvanmala 13.	
Heranasika-vinisa 4.		
Kavmiṇiḡoṇḍala 16. Kavmiṇimaldama 17. Kavmiṇirandama 17. Kavmutuhara 17. Kavsiḷumīṇa (= Kusadāvata) 8, 9. Kavsiḷumīṇa 17. Kāvyaśekharaya 11. Kostantīnu-haṭana 15, 16.		

## II. WÖRTERVERZEICHNIS.

(Singhalesisch).

aṅga 28, 92.  
aṅgul 31.  
api 66.  
aṁbu, -uva 59.  
ara 67.  
avut, āvit 74.  
as 28.  
asavidu 47.

ik 42.  
ikili 31, 91.  
ikmaṇa 33.  
ibbu 32, 87.  
ihi 35.

uk 42.  
uḍanu 32.  
udalu 50.  
uṁba 50, 66.

ē 66.

occara 38.  
oba 66.  
oru 92.  
ovu 38, 85.  
ohu 66.

āda 47.  
ādda 37.  
āṇda 37.  
āluna 32.

karaya 42.  
kisuṇu 32.  
ki 29, 35.  
keren, kerehi 62.  
kevenu 30.  
kesel, kehel 45, 46.  
koccara 38.  
koṭa 74.  
koru 46.  
kāsubu 44, 46.

gī 28.  
gejja 38.  
gepicca 38.  
-gen, -gē 62.  
gos 74.  
gāmburu 32, 50.

-ṭa 62.  
ṭika 38, 41.  
ṭapa 28.

tabanu, tibanu 41, 44.  
tiyanu, tiyenu 44.  
tisa 65.  
tuḍu 92.  
tepul 51.  
topi 66, 67.  
tol 92.

diṁbul, duṁbul 31.  
dilinda, -ṇda 58.  
dī 29.  
duṁburu 48.  
duṁbul 41, 45.  
duḷulu 32.  
doḷa 49.

naganu 48.  
nagal 33, 48.  
namanu, navanu 48.  
nala 31.  
niti 47.  
nimenu 91.  
niyaṅga 44\*.  
neraṇu 30.  
nāburu 48.

paṇas 65, 93.  
pasutāv 44.  
pahāṇa 45\*.  
paḷal, puḷul 46.  
pini 43.  
pihinanu 48, 52.  
piḷu 46.  
-pu 73.  
puvaḷu 51.  
porava 38.  
poson 36.  
poho 36.  
poḷaṅga 38, 46, 53.  
pāṇa 43.  
pāmiṇenu 48.

baṁburu 45.  
burul 36.  
bulat 52.  
buhu 36.  
buhuru 36, 47.  
bāri 50.  
bāhā 33.  
bāhāra 33.  
bā 29.

-ma 69.  
madaṭa 33.  
madicci-keḷi 38.

mirijja 38.  
munuburu 49.  
muva 28.  
muhudu, mūdu 34, 45, 52.  
muhunu 48.  
muḷu 31.  
men 31.  
molok 34.  
mohol 36.  
māti 47.

ya 31.  
yaḷa 31, 88.  
yam 68, 69.  
yala 31.  
yi 31.  
yuru 31.  
yāpenu 35.

rakus 54.  
ran 31.  
rā 29.  
la 29, 30.  
lūnu 45.  
lē 35.

vaturu 32, 36.  
varada 50.  
varada, -dinu 47.  
-varu 58.  
val- 48.  
-val 60.  
vikupa, viki- 71.  
viyavul 48.  
vissa 65.  
venu 43, 72.  
vādda 47.

sari 92.  
siṭṭinu, hiṭṭinu 47, 92.  
siriya 42.  
siriyaḷ 46.  
seyin 46.  
soṇḍa 37, 44.  
sohon 36.  
sā 29.

hadanu 47.  
haladu 34.  
havurudu 46.  
hāt- 29.  
hiṭṭinu, siṭṭinu 47, 92.  
hiṇḍu 47.  
hoji 79.

# INHALT.

## I. LITTERATUR UND INSCRIFTEN.

	Seite
VORBEMERKUNG.	I
1. Älteste Zeit bis zum 12. nachchristlichen Jahrhundert. § 1—2 . . . . .	1
2. Vom 12. bis zum 14. Jahrhundert. § 3—6 . . . . .	4
3. Vom 15. bis zum 17. Jahrhundert. § 7—9 . . . . .	10
4. 18. und 19. Jahrhundert. § 10 . . . . .	16
5. Die singhalesischen Inschriften. § 11—16 . . . . .	17

## II. GRAMMATIK.

VORBEMERKUNG. . . . .	26
I. LAUTLEHRE. § 1—29 . . . . .	27
A. VOCALISMUS. § 1—12 . . . . .	27
1. Kürzung ursprünglich langer Vocale. § 2—3 . . . . .	28
2. Einwirkung des Wortaccents. § 4—7 . . . . .	30
3. Vocalassimilation. § 8—10 . . . . .	33
4. Einzelercheinungen. § 11—12 . . . . .	36
B. CONSONANTISMUS. § 13—27 . . . . .	38
Allgemeines. § 13—14 . . . . .	38
1. Vereinfachung von Doppelconsonanten. § 15—16 . . . . .	40
2. Verbindung von Nasal und Consonant. § 17 . . . . .	42
3. Aspiratae und einfache intervocalische Mutae. § 18—20 . . . . .	43
4. Übergang von s zu h. § 21 . . . . .	45
5. Cerebrale und Palatale. § 22—23 . . . . .	46
6. Halbvocale, Nasale, Liquidae und der Hauchlaut. § 24—27 . . . . .	47
C. AN- UND AUSLAUT, DISSIMILATION UND METATHESSEN. § 28—29 . . . . .	50
II. FORMENLEHRE. § 30—70 . . . . .	52
A. SUBSTANTIVUM UND ADJECTIVUM. § 30—43 . . . . .	52
1. Die Nominalstämme. § 30—32 . . . . .	52
2. Flexion der Substantiva. § 33—42 . . . . .	56
a) Masculine Declination. § 34—35 . . . . .	56
b) Feminine Declination. § 36—37 . . . . .	59
c) Neutrale Declination. § 38—39 . . . . .	60
d) Ausdruck der Casusverhältnisse. § 40—41 . . . . .	61
e) Das unbestimmte Substantivum. § 42 . . . . .	63
3. Adjectiva. § 43 . . . . .	63
B. ZAHLWÖRTER. § 44—46 . . . . .	64
C. PRONOMINA. § 47—51 . . . . .	66
D. VERBUM. § 52—67 . . . . .	69
1. Präsens- und Präteritalstamm der drei Conjugationen. § 52—54 . . . . .	69
2. Participien, Gerundien, Infinitive. § 55—57 . . . . .	73
3. Flexion des Verbums, Tempora und Modi. § 58—64 . . . . .	75
4. Causativ, Passiv, zusammengesetzte Verba. § 65—67 . . . . .	81
E. PARTIKELN. § 68—70 . . . . .	84
III. SPRACHGESCHICHTLICHER CHARAKTER DES SINGHALESISCHEN.	
§ 71—76 . . . . .	86
VERZEICHNIS DER ABKÜRZUNGEN . . . . .	94
I. VERZEICHNIS DER IN ABSCHNITT I. ERWÄHNTEN SINGHALESISCHEN AUTOREN UND SCHRIFTWERKE . . . . .	95
II. WÖRTERVERZEICHNIS . . . . .	96

9430 9

*Handwritten mark*











A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS  
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON  
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED  
BELOW.

69 908  
~~CANCELLED~~  
SEP 18 '75 H

JUL 22 '00  
~~CANCELLED~~  
JUL 14 '75 H

